John Luck

L'être mystérieux



Le Masque

Fantastique

L'ÊTRE

MYSTÉRIEUX

NOTE DE L'ÉDITEUR

Les volumes de la collection sont imprimés en très grande série.
Un incident technique peut se produire en cours de fabrication et il est possible qu'un livre souffre d'une imperfection qui a pu échapper aux services de contrôle.
Dans ce cas, il ne faut pas hésiter à nous le renvoyer. Il sera immédiatement échangé.Les frais de port seront remboursés.

JOHN LUCK

L'ÊTRE MYSTÉRIEUX

PARIS
LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES
17, RUE DE MARIGNAN, 17

I

La Chose se manifesta pour la première fois alors que Léonox sortait du cercueil. Pour ceux qui ne connaissent pas Léonox, je précise que cet envoyé d'une Puissance plus qu'humaine possède le singulier pouvoir de modifier son apparence physique à la condition de s'enfermer dans un espace clos en compagnie d'un frais cadavre.

Donc, comme de coutume, son aide ôta les vis qui maintenaient le couvercle de la bière. Ce couvercle se souleva, et un nouveau Léonox, jeune, athlétique, souriant, sortit de la boîte.

Mais cette fois, il en sortit aussi autre chose.

Certes, l'aide n'en eut aucune conscience. La Chose était invisible, inodore, impalpable, et sa présence ne tombait sous le coup d'aucun des sens humains. Pour remarquer sa présence, il fallait *avoir été choisi,* c'est-à-dire être Léonox.

Léonox, lui, sut tout de suite qu'une Chose venait de sortir de la bière en même temps que lui. Il était incapable de préciser quelle en était la forme, et même si Cela avait une forme. Mais il savait que Cela venait de se tapir dans l'angle de la chambre le plus éloigné de lui.

Il cessa de sourire et lança un flux de pensées : « Qu'es-tu ? Que viens-tu faire> ? Que veux-tu ? »

Pour toute réponse il lui sembla percevoir un très léger ricanement – mais peut-être n'était-ce qu'une illusion.

— Maître, demanda l'aide qui n'avait rien remarqué… Dois-je revisser le couvercle ?

— Bien entendu. Puis, avec les autres, tu ramèneras le cercueil où vous l'avez emprunté.

Il ne cessait d'épier la Chose. Elle était toujours là, dans son coin. Il le savait parce qu'il devinait une présence étrangère. Et cela l'inquiétait non parce que c'était une manifestation extra-humaine mais parce que c'était la première fois que cela se produisait.

Des dizaines et des dizaines de fois il avait changé d'apparence grâce à un frais cadavre, et jamais, jamais il n'était sorti du cercueil autre chose qu'un nouveau Léonox. Pourquoi, cette fois…

Il alla vers la fenêtre fermée, ouvrit les volets tout grands, se retourna, attendit patiemment que ses acolytes eussent emporté la bière. Il se demandait si la Chose allait suivre le cadavre. Il savait que les Puissances qui nous dirigent disposent de moyens d'action dont nous n'avons même pas conscience. Peut-être la Chose était-elle liée au corps qui reposait à jamais dans le cercueil ?

La porte grinça quand les aides la refermèrent. Léonox fronça les sourcils : la Chose était toujours là.

Il s'éloigna de la fenêtre ouverte, alla vers une petite porte, à sa gauche. Pas besoin de se retourner : des gouttes de sueur perlaient sur son front. La

Chose le suivait. Elle restait à deux ou trois mètres, mais elle le suivait !…

Il s'essuya le front. En d'autres circonstances, il avait connu des spectres sur lesquels Lisa, son adversaire, avait la haute main. Mais les spectres ne l'effrayaient pas : il savait ce que c'était. Tandis que cette Chose…

D'un coup sec, il ouvrit la porte, passa, referma. Puis il fit deux pas et se retourna. Est-ce que la Chose allait ouvrir la porte ? Une minute s'écoula. La porte ne bougeait pas. La Chose était restée dans l'autre salle.

Il alla alors vers un étrange symbole accroché au mur, à hauteur de son visage. Dans la pièce où il venait d'entrer, il n'y avait pas un seul meuble. Rien que le symbole de Celui qui le dirigeait.

Le symbole : une rosace de diamant noir.

— Maître, demanda-t-il à voix basse… Voyez-vous cette Chose qui me suit ?

La réponse retentit dans sa tête, et nul autre que lui ne pouvait l'entendre.

— Je la vois, disait le Maître. Pas dans le sens que tu donnes à ce mot bien sûr, puisque je ne puis prendre conscience du monde des humains que par l'intermédiaire de tes sens humains… et que tes yeux sont incapables de t'indiquer la présence de cette Chose. Je la vois grâce à mes propres sens, infiniment différents des tiens.

— Est-ce vous qui l'avez envoyée, Maître ?

— Non.

— C'est donc l'Autre, Celui qui dirige Lisa, notre ennemi ?

— Non.

Léonox sursauta :

— Comment pouvez-vous être aussi affirmatif, Maître ?

— Parce que, lui répondit-on, cette Chose n'est pas plus de notre Monde que du tien. Elle vient d'ailleurs… de je ne sais où.

— Mais, Maître, c'est la première fois…

Il eut la déprimante sensation que l'autre riait – ce qui était évidemment impossible, les Puissances inhumaines n'ayant, comme la Chose, aucun aspect physique perceptible à nos sens, et ignorant en outre nos pauvres sentiments humains.

— Pour toi, répondit le Maître, c'est la première fois, soit. Mais dis-toi bien que, à notre échelon, nous avons souvent connu de semblables interventions.

Cette fois, Léonox avait parfaitement compris. Sans pouvoir imaginer ce qu'étaient au juste *Celui qui le dirigeait* et *Celui qui dirigeait Lisa,* il n'ignorait pas qu'au-dessus de ceux-ci il y avait d'autres entités, elles-mêmes soumises à certaines autres dont elles ignoraient tout, et ainsi de suite jusqu'au sommet de la pyramide.

Du moins Léonox imaginait-il ainsi la structure vivante de l'Univers. Donc, la Chose constituait une tentative d'intervention des Puissances supérieures au Maître.

Sans doute ce dernier suivait-il le cheminement du raisonnement de Léonox car il approuva :

— C'est cela. Mais tu sais fort bien que, même chez vous, Humains, nous utilisons des créatures dans ton genre, qui ne sont pas autre chose que nos esclaves…

Les dents de Léonox grincèrent, mais il ne protesta pas. Qu'était-il d'autre que l'esclave du Maître ?

— Or, reprenait celui-ci, il advient, beaucoup plus souvent que tu ne l'imagines, que nous échouions dans nos tentatives, et que les Humains

bafouent nos créatures. Tu le sais mieux que personne puisque maintes et maintes fois Lisa, l'envoyée de l'Autre, t'a triomphalement tenu tête.

Nouveau grincement de dents de Léonox.

— Eh bien, conclut le Maître, il n'y a aucune raison pour que tu ne triomphes pas de cette Chose qui te suit.

— Avec votre aide, Maître ?

Il y eut un silence, puis :

— Je ne peux pour l'instant répondre à cette question.

— Mais, Maître…

— Je ne puis y répondre tant que j'ignore ce que désire cette Chose au nom de Ceux qui me dirigent comme je te dirige. Rien ne prouve qu'elle n'est pas là pour t'aider. Tant que je ne connais pas ses intentions, je ne saurais m'engager.

Léonox s'essuya le front, cessa pendant une seconde de regarder la rosace de diamant noir et tourna la tête vers la porte qui le séparait de la Chose.

Ses mâchoires se crispèrent. La Chose était là, et pourtant la porte ne s'était pas ouverte.

Le Maître le lut dans sa pensée, car il reprit avec indifférence :

— Que croyais-tu donc ? Que ce que vous nommez « murs » ou « portes » allait arrêter l'envoyé de Ceux qui me dirigent ?

— Que dois-je faire, Maître ? gronda Léonox.

— Essayer de comprendre dans quel but cette Chose a été envoyée.

— Comment le pourrais-je ? J'ai conscience de sa présence, mais mes sens humains ne réagissent pas.

— Il me suffit de savoir si elle t'est hostile.

— Mais comment…

— Dans le monde des Humains, tu as un adversaire : Francis Dalvant. Agis en sorte que vous vous trouviez face à face en présence de la Chose. À ce moment-là nous verrons si elle est pour toi ou contre toi.

— Bien, Maître.

Léonox fit deux pas vers la porte, puis s'immobilisa. Et de nouveau s'essuya le front. Sans la voir, il devinait la Chose, tout contre le panneau de bois. Pour sortir, il devait passer au travers !

Lentement, il continua à avancer. Toute sa volonté, la formidable volonté de Léonox, était tendue, mais les muscles n'obéissent pas toujours à la volonté ! Un pas encore… Et soudain, il sut que la Chose n'était plus là, mais qu'elle était passée derrière lui, de façon instantanée.

Il ouvrit la porte, il sortit. Il refusait de se retourner. Mais il savait qu'elle le suivait. Pourtant il refusait de se retourner.

La Chose le surveillait encore quand il téléphona. On lui répondit que tout était OK. Il décréta « Parfait ! » puis raccrocha. Et la Chose était toujours derrière lui quand il se dirigea vers l'auto qui attendait dans la cour, une petite BMW rapide et nerveuse.

Quand il franchit le portail largement ouvert, il soupira. La Chose était sur les coussins arrière. Mais ce soupir ne trahissait aucune inquiétude, aucune colère : simplement une profonde lassitude.

Léonox venait d'admettre, avant de tenter quoi que ce soit, qu'il ne pouvait rien contre la Chose.

L'une d'elles (celle qui me dirige) a choisi pour la représenter sur terre une jeune femme nommée Lisa, que je reconnais à ses yeux d'encre, et que j'aime. L'autre Puissance a choisi un certain Léonox auquel je me heurte toujours. Or, (pardon, mesdames) le Guide de Lisa a dû comprendre que,

pour lutter contre Léonox, Lisa avait besoin de renfort… Et il m'a choisi aussi. Pardon, mesdames : c'est eux qui dirigent, pas moi.

II

Moi, Francis Dalvant, reporter à l'ÉCLAIR, il faut bien que j'explique comment j'ai été une fois de plus mêlé, contre mon gré, à la lutte que se livrent les Puissances qui nous dirigent.

Notez tout de suite que je n'en sais pas plus long que vous, du moins avec certitude. Après des mois de réflexion, j'en suis arrivé à certaines conclusions, voilà tout.

Nous sommes dirigés, sans le savoir, par des Puissances qui ne disposent d'aucun sens humain. Et qui, elles-mêmes, sont sous l'emprise d'autres Puissances qui leur sont infiniment supérieures et qui, elles-mêmes… Bref, une sorte de pyramide avec peut-être en bas les chiens, les chats, puis les Humains, puis les Puissances qui nous dirigent directement, puis… etc, etc.

Je ne voudrais pas que l'on conclût : Francis Dalvant, c'est le Bien, Léonox c'est le mal. Le Bien et le Mal ! Quelle stupidité !

Léonox n'a jamais tué personne lui-même : il en est incapable car celui qui le dirige l'a voulu ainsi.

Comme moi, il apprend parfois le décès de certaines gens, et comme moi il en arrive à une conclusion : Ceux qui nous dirigent ont besoin de nous et, avec indifférence, se débarrassent de quelques Humains afin que nous puissions nous rencontrer et nous combattre, Léonox et moi. D'ailleurs, parfois pour nous combattre, parfois pour nous allier.

Quoi de plus facile pour les Puissances que de déclencher une mort « naturelle » par arrêt du cœur ou accident de voiture ? Ou même, si Elles le désirent, tremblement de terre, raz de marée ou éruption de volcan ?

*
*   *

*
*   *

De ces quelques lignes, je voudrais que l'on retînt ceci :

— D'abord, que nous ne sommes pas maîtres de nos actes, Léonox et moi. Au-dessus de nous existent des joueurs qui nous poussent comme des pions.

— Ensuite, que Léonox ne tue pas : Celui qui le dirige s'en charge… et toujours par « mort naturelle ».

— Nous étions journalistes tous les deux, et vous devinerez alors comment on avait décidé de nous attirer, de nous réunir sur la Frontière qui tue. Que sont deux, cinq cadavres pour des Puissances qui n'ont rien d'Humain ?

— De toutes façons, ne vous amusez pas à décréter : « Dalvant ne saurait

faire que le Bien » et « Léonox ne représentera jamais que le Mal ».
Vous voilà dûment avertis.

*
*   *

… Je rangeai ma GS sur le parking, près de la plage de galets. Plage à peu près déserte, évidemment, en ce milieu novembre. Il tombait une bruine légère assez désagréable, mais je ne songeai même pas à relever le col de mon imperméable.

Debout près de ma voiture, j'allumai une cigarette, le regard fixé vers la colline que l'on entrevoyait dans le brouillard. Je ne pris même pas garde aux barques de pêcheurs échouées sur les galets de la plage. Une seule chose comptait désormais : la frontière.

Elle était là, toute proche, vers le sommet des collines. Au-delà, l'Espagne. Tout enfant, il m'était advenu de franchir cette frontière sans le savoir, en parcourant des sentiers déserts qui serpentaient parmi les genêts épineux. J'avais passé deux mois de vacances à Cerbère alors que j'avais une dizaine d'années. Mais comme tout avait changé en vingt ans !

Le viaduc du chemin de fer était toujours là, bien sûr, et je n'avais nul besoin de suivre les rails pour savoir qu'ils s'engageaient toujours dans le tunnel international, à l'autre bout duquel était la gare de Port-Bou. Et la rue centrale avait sans doute encore ses trottoirs surélevés de plus d'un mètre car lors des violents orages elle se transformait en torrent… À moins que l'on n'ait réussi à dompter le ruissellement sur le flanc des collines !

Mais ce n'était pas ça qui comptait.

C'était la frontière. *La frontière qui tue.*

*
*   *

Une BMW vint se ranger près de ma GS. La portière claqua. Et tout de suite j'entendis une exclamation, un rire, et :

— Dalvant ! J'aurais dû m'en douter ! Personne n'a plus de flair que vous.

— Sinon vous, Marchand, répliquai-je en souriant.

C'était l'une des vedettes de FRANCE-JOUR, et nous avions parfois travaillé ensemble. J'avais de l'estime pour lui : contrairement à certains chers confrères, il s'était toujours comporté loyalement et n'avait jamais cherché à me « griller » quand nous avions ensemble déniché quelque détail sensationnel.

Il vint vers moi, me serra la main. Son large sourire habituel éclairait son visage. Ses cheveux, un peu trop longs à mon goût (mais ce n'étaient pas les miens, n'est-ce pas ?) commençaient à briller sous les fines gouttelettes comme l'herbe couverte de rosée.

— Qui a décidé ? demanda-t-il. Vous, ou votre patron ?

Je haussai les épaules. Il posait parfois des questions stupides. Mieux que personne, il savait « comment ça se passait ». Ce n'est en général ni le reporter ni son rédacteur en chef qui décide : c'est l'Actualité. Il est probable que si celle-ci avait été lourdement chargée, je n'aurais pas traversé les trois quarts de la France pour « atterrir » à Cerbère. Surtout au mois de novembre…

— Je vois, fit-il.

Qu'est-ce qu'il voyait ? Rien du tout. Il avait coutume de parler pour ne rien dire. Ce qui ne l'empêchait pas d'être un excellent reporter. Mais, à mon sens, il aurait dû faire plutôt carrière à la radio, ou même à la télé, son physique de « jeune premier » le lui permettait.

Deux secondes passèrent, et il se retourna vers sa voiture. Bizarre. Est-ce qu'il avait peur qu'on la lui ait déjà kidnappée ?

Quand il cessa de regarder, il ne souriait plus. Le silence se prolongeait. J'éprouvais la sensation d'une gêne – d'une gêne chez lui, en lui. Peut-être avait-il quelque chose à me confier… et hésitait-il ? Quoi que l'on suppose, c'est monnaie courante dans notre métier. On aimerait dire quelque chose au copain, mais on n'ose pas – le ridicule, le souci de ne pas être « grillé », que sais-je !

Je tirai une bouffée de ma cigarette, la tête levée, insensible aux fines gouttelettes qui ruisselaient sur mon visage.

— Marchand, je vous retourne la question. Qui a décidé ? Vous, ou votre patron ?

— Même réponse, grogna-t-il.

Ça commençait mal. Parce que, depuis un instant, je me disais que ce serait infiniment plus facile de travailler en sa compagnie. Ce ne serait pas la première fois ! Et il avait toujours été correct. Plus tard, vous comprendrez pourquoi je recherchais son alliance. En fait, je partais sur « rien du tout ». Pas la moindre piste, pas même la moindre idée.

J'avais jugé que *la coïncidence* valait peut-être un rapide voyage jusque-là, et mon patron, le rédacteur en chef de l'ÉCLAIR, avait approuvé avec enthousiasme. Évidemment !

— Marchand, fis-je, ne cherchez pas midi à quatorze heures. Ma présence ici se justifie par le fait que *le second,* c'était un parent du Grand Patron de l'ÉCLAIR.

— Parent très proche ? demanda-t-il avec sollicitude.

— Heu… Cousin germain, je crois. Alors, comme on n'avait rien à se mettre sous la dent…

— Vous êtes venu ici bouffer du cousin germain. Je vois.

Peut-être « voyait-il » en effet, mais ça ne l'empêchait pas de se retourner de nouveau vers sa BMW. Or j'avais beau regarder la voiture, il n'y avait personne dedans.

Il alluma une cigarette.

— Confidence pour confidence, Dalvant, je croyais perdre mon temps en venant ici. Mais…

— Mais ?

— Il est possible que nous posions le pied sur un nid de frelons.

Ma cigarette, mouillée, s'était éteinte. Je ne la rallumai pas.

— Comment ça ?

— Le troisième, murmura-t-il.

Je cherchais dans ma mémoire. Doucement, je dis :

— Patrice Valdon-Buchet ?

— C'est ça.

— Et alors ?

Il y avait une lueur narquoise dans son regard quand il répondit tranquillement :

— C'était un parent du Grand Patron de FRANCE-JOUR. Un neveu par alliance.

— Ah bah ?

Exactement pour lui comme pour moi. L'histoire de la « frontière qui

tue » était bonne pour quelques lignes, et à l'ÉCLAIR on l'aurait certainement négligée si… si l'une des victimes n'avait été un cousin du Grand Chef.

Et à FRANCE-JOUR c'était la même chose. Marchand ne se serait pas déplacé si la troisième victime n'avait pas été le neveu par alliance de son patron.

Victime ? J'écris « victime » ! Mais en réalité il n'y avait pas de victime ! Il y avait des morts, voilà tout. Morts de mort naturelle. Malheureux, certes. Mais qu'y faire ? Crise cardiaque, infarctus, c'est si banal !

Coïncidences…

Oui, mais ça commençait à devenir curieux quand on apprenait que l'une des « victimes » était un parent de mon patron, et une autre un parent du patron de Marchand !

Je jetai ma cigarette, en allumai une autre posément. Pendant ce temps, Marchand se retournait de nouveau vers sa voiture. Ça me fit rire, et je lui demandai :

— Pourquoi ne fermez-vous pas à clé ?

Il rougit un peu et répondit :

— C'est… Oh, je ne sais pas comment vous expliquer ça, mon vieux. Je me sens un peu nerveux, et…

Puis soudain il passa sa main sur ses joues, l'une après l'autre.

— Avez-vous enquêté sur *la première ?* fit-il.

— Marianne Delpont ? Non. J'en ai eu ce qu'en disaient les correspondants locaux et régionaux.

— Je vois.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

Pourquoi était-il si pâle ? Pourquoi avait-il tout à fait cessé de sourire ? Les mots passaient difficilement dans sa gorge contractée.

— La police n'a établi aucun rapprochement, murmura-t-il. C'est moi qui ai découvert ça. Et c'est pourquoi j'ai insisté pour venir… Parce que le Patron, il n'aimait guère feu son neveu par alliance… Patrice Valdon-Buchet… Mais tout de même, quand je lui ai eu dit que…

Il se tut. De nouveau ma cigarette s'était éteinte, mais je n'y prenais pas garde. Oh, pas du tout !

— Oui, dis-je. Et alors ?

— *La première,* fit-il à voix basse… Marianne Delpont…

— Oui. Eh bien ?

— C'était la femme du Directeur d'un de nos succédanés de province, LA FEUILLE DU COTENTIN…

Je grognai quelque chose entre mes dents.

Imaginez-vous ça ? Quatre morts. En huit jours… Morts d'une crise cardiaque, au moment même où ils franchissaient la frontière à Cerbère.

Il y avait déjà là une bien étrange coïncidence, d'autant plus qu'en cette mi-novembre on ne pouvait parler de « ruée des touristes ».

Mais pouvait-on invoquer une nouvelle coïncidence quand on apprenait que Marianne Delpont, première « victime », était la femme d'un Directeur de journal de province, que Louis Crochin, la deuxième, était un cousin germain du Grand Patron de l'ÉCLAIR, et que Patrice Valdon-Buchet, la troisième, était un neveu du Grand Patron de FRANCE-JOUR ?

Vous y croyez, vous, à de telles coïncidences ?

Je rallumai ma cigarette au moment où Marchand se tournait de nouveau vers sa voiture. Je me dis qu'il possédait peut-être quelque important document, et qu'il hésitait à m'en communiquer la teneur.

Mais je ne lui demandai rien. De nouveau, il me regarda sans sourire.

— Bizarre, hein, Dalvant ? souffla-t-il.

— Un peu en effet…

Et je savais qu'il avait la même idée que moi et qu'il était inutile de gâcher du temps chacun de notre côté. Je me mis à rire.

— *La mano in la mano,* dis-je en singeant quelqu'un de célèbre. Travaillons ensemble, Marchand. Ce sera beaucoup plus facile et beaucoup plus rapide. D'accord ?

— D'accord, fit-il. Mais travailler… à quoi ?

Je lui soufflai au visage une bouffée de fumée.

— Il faudrait que je sois devenu idiot pour ne pas deviner à quoi vous pensez, répondis-je. Et il faudrait que vous le soyez devenu pour ne pas deviner à quoi je pense.

Le sourire reparut sur ses lèvres.

— O.K, Dalvant… *Le quatrième,* Daniel Cruze, celui qui est mort hier matin…

— C'est ça. On arrivera bien à savoir s'il avait des attaches avec le journalisme ! Savez-vous où il était descendu ?

Il se grattait la tête, et l'eau ruisselait sur ses joues.

— Eh bien, dit-il en hésitant… C'est que j'ignore s'il avait… fait escale si je puis dire dans un hôtel de Cerbère, ou bien s'il venait directement d'ailleurs.

— Il avait passé la nuit à l'hôtel, fis-je.

— Tiens ? Vous êtes mieux renseigné que moi !

— Je n'ai aucun renseignement. Mais souvenez-vous-en : les trois autres avaient passé la nuit à l'hôtel. Pourquoi pas lui ? Il y a, me semble-t-il, un rapport très étroit entre les quatre décès.

— Oui, oui…

Nous fermâmes à clé les deux autos, puis nous nous mîmes en marche vers l'hôtel le plus proche. Chemin faisant, je remarquai que Marchand se retournait plusieurs fois… Exactement comme pour savoir si quelqu'un nous suivait sous la pluie fine.

Personne ne nous suivait. Et pourtant Marchand avait complètement cessé de sourire.

III

Le hasard nous favorisait. Le réceptionnaire de l'hôtel n'était pas Catalan, mais natif de La Seyne-sur-Mer.

Notez bien que je n'ai rien contre les Catalans, bien au contraire, ils ont des qualités. Et d'abord celle qui nous aurait le plus gêné dans notre enquête : bien que de race méditerranéenne, ils ne sont pas très volubiles. Quand ils vous connaissent, ils discutent volontiers. Mais quand ils ignorent tout de vous, ils sont aussi froids qu'un Lyonnais. (Encore une fois, ce n'est pas un défaut de savoir se taire).

Trente secondes de conversation avec ce petit homme pétulant suffirent. Il se lança dans un discours que nous nous gardâmes d'interrompre, et à la fin duquel nous savions :

1) que ce pôvre Daniel Cruze avait en effet passé la nuit précédente dans la chambre n° 13,

2) que le gérant avait tort de jouer à l'esprit fort et de ne pas gommer ce numéro pour le transformer en 11 bis,

3) que l'avant-veille au soir, à son arrivée, Daniel Cruze avait téléphoné à Paris « en PCV ».

Je glissai un rapide regard vers Marchand. Évidemment beaucoup de gens téléphonent en PCV…

Mais parmi eux, qui plus souvent que les journalistes ?

Malheureusement, ce n'était pas une preuve formelle aussi Marchand glissa-t-il à voix basse :

— À Paris ? Quel numéro ?

Bien que Provençal, l'autre se renfrogna.

— Je n'ai pas le droit, monsieur, et…

Je tentai le coup, lui montrai ma carte de Presse. Ses yeux s'écarquillèrent.

— L'ÉCLAIR ?… Hé bé !… Oh, je comprends ! Quand vous avez appris la mort de ce pôvre monsieur, vous avez été envoyé pour vous occuper du transfert du corps, n'est-ce pas ?

Qu'est-ce que diable ça signifiait ? Pourquoi l'ÉCLAIR m'aurait-il envoyé « pour m'occuper du transfert du corps », sinon parce que… parce que…

Près de moi, Marchand soupira et prit l'initiative :

— Hé oui, hé oui ! murmura-t-il. Hélas ! Quand nous avons appris cela…

— C'est donc une grosse légume à l'ÉCLAIR, *son oncle ?* demanda le Provençal.

— Oh, oui ! dit Marchand en levant les yeux vers le plafond.

À n'en pas douter, le portier, qui s'occupait aussi du standard de l'hôtel, avait écouté toute la conversation téléphonique, ou du moins le début.

Du regard, j'interrogeai Marchand. Il secoua la tête. Bien sûr. Ce que feu Daniel Cruze avait dit à « son oncle » n'avait aucune importance *puisque le portier n'y faisait aucune allusion.* Il me parut évident que si la quatrième

victime (car il s'agissait de victimes, je n'en doutais plus !) avait expliqué à « son oncle » qu'il redoutait quoi que ce soit, le Provençal nous l'eût répété.

— La police est-elle au courant ? fis-je.

— La police ? Mais pourquoi m'aurait-elle interrogé ? Il s'agit d'une mort naturelle, c'est médicalement prouvé.

— En effet… Suis-je sot !

Il y avait tout de même quelque chose de surprenant dans son attitude. Quatre « morts naturelles » en huit jours, au passage de la frontière… Quoique, à y bien réfléchir, les quotidiens régionaux n'avaient aucune raison de monter l'affaire en épingle. Ils ignoraient que les quatre disparus avaient un point commun : leur parenté avec des journalistes…

Le correspondant local, peut-être… Qui savait ? Celui de Cerbère avait sans doute tenté d'éveiller l'attention de la rédaction départementale… Peut-être avait-on envoyé quelqu'un sur place… Mais le pauvre gars n'avait rien trouvé, sinon que quatre touristes étaient morts. Hasard, n'est-ce pas ? Il n'avait même pas vu la nécessité de pondre un papier à ce sujet.

— Retenez-vous des chambres, messieurs ? demanda l'homme de la réception.

Pourquoi pas ? Ici ou ailleurs… Je me tournai vers Marchand. Les traits figés, il regardait le hall d'entrée – le hall où il n'y avait personne. Bizarre.

— Oui, dis-je. Deux chambres.

Je commençai à emplir ma fiche (il me l'avait tendue sans plus attendre… Bien pointilleux, le Provençal !) mais je n'achevai pas.

Je restai là, stylo levé, les yeux fous.

L'ascenseur venait d'atterrir à deux mètres de moi, la porte s'était ouverte. Je criai :

— Gaëlle !

Surprise, elle ouvrit les yeux tout grands, me reconnut, se précipita dans mes bras :

— Francis !

C'était Gaëlle, comprenez-vous ? Gaëlle, que j'avais connue, que j'avais abandonnée parce que je ne voulais pas, oh non, je ne voulais pas l'entraîner dans un conflit contre Ceux qui nous Dirigent.

— Comment est-ce possible ? balbutiai-je… Comment est-ce possible ? J'ai eu entre les mains… l'avis…

— L'avis de mes obsèques ? fit-elle à voix basse. Oui, oui… je vous expliquerai… Pas maintenant ! Pas ici !

Marchand toussota près de moi. Je le présentai, je lui présentai Gaëlle. Ils se sourirent gentiment, comme en amis de longtemps. Mais je n'ignorais pas que Gaëlle, impulsive, se liait facilement d'amitié. J'en savais quelque chose moi-même ! C'est ça, Gaëlle : ou la confiance absolue, ou la défiance totale.

Marchand glissa quelques mots aimables, mais d'une banalité !… Elle lui rit au nez.

— Pas la peine, ça ne prend pas… Ou du moins quand c'est prononcé comme par un ambassadeur de quatre-vingts ans.

Elle ajouta, me dévisageant à la dérobée :

— Mon oncle était ambassadeur…

Comme je ne tenais pas à ce que Marchand en apprenne plus long, j'ajoutai :

— M. de Serranges… Dans l'ombre, c'était un des membres de la Carrière les plus influents, et…

Surpris, je me tus. Il me regardait sans ciller, bouche bée.

— Qu'y a-t-il ?

— Je… heu…

Il balbutiait ! Il ne trouvait plus ses mots ! J'appréhendais je ne sais quoi… Il lança tout à coup, d'un seul trait :

— Était-ce un parent d'Altier-Serranges, de la B.I.P. ?

J'avoue que les noms de ces Messieurs de la Haute finance ne me sont guère connus, aussi essayais-je d'obtenir quelques précisions, mais il ne me laissa pas le temps de parler.

— Oui, n'est-ce pas ?

— Certes, reconnut-elle. M. d'Altier-Serranges est son neveu… ou plutôt, ne dois-je pas dire « était », puisque mon oncle est mort ?

Marchand ne la regardait plus. Tourné vers moi, il souffla, comme à l'annonce d'une catastrophe :

— La B.I.P vient de prendre le contrôle du groupe dont fait partie FRANCE-JOUR.

Ça me fit un choc, parce que j'aimais Gaëlle. Mais j'essayais stupidement d'éloigner le danger. Le danger, oui !… Pour Gaëlle. Les quatre cadavres de *la frontière qui tue* étaient apparentés à des journalistes… ou du moins à des « gens de Presse ».

— Et alors ? dis-je. Il n'y a qu'un rapport tout à fait indirect !

Il fourrageait, de ses doigts écartés, dans ses longs cheveux mouillés. Il eut une grimace en ma direction.

— M. d'Altier-Serranges est désormais chargé de réorganiser notre groupe de Presse, murmura-t-il.

J'en eus un coup au cœur. Évidemment, d'Altier-Serranges n'était pas à proprement parler un journaliste, mais tout de même…

Marchand m'avait tourné le dos et remplissait la fiche d'hôtel. Pour mieux réfléchir, je cessai de regarder Gaëlle et je fis comme lui.

Ce ne fut pas du goût de Gaëlle qui vint près de moi et souffla à mon oreille :

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Je t'expliquerai tout à l'heure, murmurai-je.

Elle recula un peu, boudeuse. Moi, j'allais signer ma fiche… Je ne le fis pas ! Une fois de plus je restai là, stupéfait, mon stylo en l'air.

Quelqu'un venait d'entrer dans le hall. Un vieillard maigre et sec, à la peau parcheminée, aux yeux gris et froids, à la bouche mince. Il était vêtu d'un costume de teinte très foncée, presque noir. On eût dit un clergyman.

Oh, je sais, je sais ! Chaque fois que je le rencontre, je le décris de la même façon ! Comment voudriez-vous que je le décrive ? Depuis que l'Homme est né sur Terre, et jusqu'à ce qu'il en disparaisse définitivement, Mower a été et sera toujours le même.

Parce que Mower, c'est la Mort.

Il avançait tranquillement, à petits pas, sans nous porter attention. Puis, lorsqu'il s'accouda près de nous, il me reconnut !

— Tiens, Dalvant ! fit-il tranquillement.

Je ne m'attendais pas à un sursaut : Mower n'est pas Humain. Mais je remarquai qu'il ne prenait garde ni à Marchand (ce qui n'avait rien de surprenant, car il ne l'avait jamais rencontré) mais pas davantage à Gaëlle.

Or, il la connaissait à merveille.

— Bonjour, Mower, dis-je en m'efforçant au calme.

Au calme ? Mettez-vous à ma place ? Quand Mower paraît, c'est pour « réceptionner » quelqu'un. Lui, la Mort.

J’entendis mes dents crisser quand Gaëlle me demanda :

— Francis ?

Elle désirait que je les présente l’un à l’autre ! Présenter Gaëlle à la Mort !

Je me dominai :

— M. Mower, fis-je. Gaëlle Martin. Marchand, de FRANCE-JOUR.

Stupidement, je constatai alors que j’ignorais le prénom de Marchand. C’est chose courante dans les milieux professionnels, vous le remarquerez. Mais ça n’avait, bien sûr, aucune importance.

— Enchanté, fit Mower avec indifférence.

Ils ne répondirent rien. Visiblement, Mower ne leur plaisait guère.

Puis, signant enfin ma fiche, je pensai à autre chose… Chaque fois que de graves événements s’étaient préparés, nous nous étions retrouvés *tous les quatre :* Mower-la-Mort, Lisa qui a été *choisie* et qui, cette fois, se présentait sous les traits de Gaëlle… et Léonox, notre adversaire.

J’épiai le visage de Marchand. Il chuchotait quelques mots à Gaëlle, et il riait, *d’un large sourire.* Entendez-vous ? D’un large sourire ? Or, et c’était à cela que je reconnaissais Léonox, quelle que soit l’apparence humaine qu’il prenait : quand Léonox souriait, un seul coin de sa bouche se soulevait. Il ne souriait que d’un côté !

Or Marchand riait d’un large sourire. Il n’était donc pas Léonox.

Pourtant, je ne concevais aucune illusion : Léonox apparaîtrait bientôt, puisque nous étions réunis, Mower, Gaëlle-Lisa, et moi.

IV

Léonox continuait à sourire largement en regardant Gaëlle. Mais du coin de l'œil il surveillait la Chose. Celle-ci avait voyagé dans la voiture, sur les coussins arrière, et il n'avait rien fait pour tenter de la chasser. À quoi bon ? Même s'il avait découvert quelque moyen de la contraindre à quitter l'auto, elle aurait suivi à l'extérieur, quelque vitesse qu'il atteignît.

Cette pensée lui fit froid dans le dos : sans savoir pourquoi, il préférait que la Chose fût sur les coussins arrière plutôt qu'à sa hauteur, de l'autre côté de la vitre de la portière.

Bien entendu, il avait reconnu Gaëlle dès que celle-ci était sortie de l'ascenseur, et il avait également reconnu Mower. Sa puissance sur lui-même était telle qu'il n'avait même pas cillé.

Et il s'était beaucoup amusé, sans le montrer, quand Dalvant lui avait présenté les deux nouveaux venus.

Pourtant, malgré son sourire, il était plutôt maussade. Jusqu'à présent tout se déroulait à merveille. Mower n'était pas autorisé à révéler son identité à Dalvant. Et si Mower se manifestait, c'est parce qu'il venait *réceptionner* quelqu'un. Qui, sinon Gaëlle ?

Et pourtant, pourtant, Léonox était maussade. C'est qu'il avait vu Mower passer dans le hall tout près de l'emplacement présumé de la Chose invisible. Mower était passé tout près, très près, à toucher la Chose.

Il n'avait rien remarqué ! Il n'avait pas détourné la tête, il n'avait pas cillé. Certes, certes, Mower n'était pas Humain. Mais précisément pour cette raison il aurait dû voir la Chose, ou du moins deviner sa présence !

Le portier lui demanda, ainsi qu'à Dalvant :

— Voulez-vous voir votre chambre ?

Dalvant secoua la tête, et Marchand répondit « Non, inutile ». C'est que Gaëlle allait sortir… et Dalvant tenait à lui parler longuement.

— Vous sortiez, Gaëlle ? fit-il.

— Eh bien… murmura-t-elle en hésitant.

Mais elle comprit qu'elle ne pouvait répondre par la négative : comment expliquer qu'elle soit descendue dans le hall ? D'ailleurs, elle tenait à parler longuement à Dalvant.

— Quelques courses à faire… ajouta-t-elle. Voulez-vous m'accompagner, Francis ?

— Volontiers. Je prendrai ma valise dans ma voiture au retour.

— Eh bien, dit Marchand-Léonox, je vais prendre la mienne tout de suite et aller dans ma chambre. Un brin de toilette ne me fera pas de mal.

Ils sortirent tous les trois, mais se quittèrent sur le seuil. Marchand alla vers le parking, Dalvant et Gaëlle vers le village. La jeune femme s'abritait sous un minuscule parapluie. Ils marchaient côte à côte, serrés l'un contre l'autre, comme deux amoureux.

Les dents de Marchand crissèrent. Il avait espéré que la Chose suivrait

Dalvant. Eh bien non, elle était toujours derrière lui. Et elle ne le quitta pas alors qu'il allait chercher sa valise, et elle était sur les coussins arrière quand il conduisit l'auto jusqu'au garage de l'hôtel.

C'était bien à lui qu'elle en voulait. Mais que lui voulait-elle ?

*

* *

Il sortit du garage, revint dans le hall. Mower était encore là. Il finissait de remplir sa fiche, d'une grosse écriture appliquée. Marchand se demanda si le portier avait exigé de voir des papiers d'identité… Mower possédait-il une carte d'identité ? Un passeport ? De quelle nationalité est la Mort ? Questions stupides, évidemment, mais Léonox se sentait devenir stupide depuis que la Chose le suivait.

Il prit place dans l'ascenseur près de Mower. La Chose était là, dans un coin.

— Mower… demanda Léonox. N'avez-vous vraiment rien vu dans le hall ?

Les sourcils de Mower se relevèrent :

— Ma foi, non. Qu'y avait-il à voir ?

— Oh, rien, rien.

Pensif, Mower le dévisageait, se frottait le menton entre le pouce et l'index.

— Tu mentais mieux que ça autrefois, grommela-t-il. Assurément, quelque chose te tracasse.

— Possible, reconnut Léonox. Mais je ne puis te dire quoi.

Le rire aigre de Mower retentit alors que l'ascenseur s'arrêtait.

— Bien sûr, bien sûr ! Nous avons nos secrets, toi comme moi.

Il se dirigea vers le fond du couloir. Marchand entra dans la chambre 14. Et la Chose l'y suivit, pour aller se poster dans un coin.

V

J'étais assis près de Gaëlle à la terrasse d'un petit café, sur la place. Le ciel s'était à demi dégagé et un rayon de soleil se jouait sur les branches dénudées des platanes.

Parce que nous étions seul, je repris notre tutoiement de l'intimité.

— Tu ne peux pas savoir, commençai-je d'une voix qui tremblait un peu, le choc que j'ai reçu en te voyant, toi que je croyais morte. Y a-t-il donc eu erreur d'état-civil ?

Elle frissonna et, toute pâle, but une gorgée.

— Je m'étais juré, Francis, d'oublier ces heures d'épouvante. Et surtout de n'en jamais parler. Mais oublier est au-dessus de mes forces… et il faut que tu saches. Il n'y a pas eu « erreur d'état-civil », comme tu le dis…

— Mais alors ?

— Il y a eu erreur médicale, souffla-t-elle. Du moins c'est la seule explication valable. Médicalement, j'ai été morte. Le docteur qui a établi le certificat de décès et le permis d'inhumer était formel… Il l'est encore, refusant de s'incliner devant l'évidence. J'ai été morte. Pas la moindre pulsation cardiaque pendant des heures. Pas l'ombre d'un souffle respiratoire. Pas la moindre réaction physique, même au globe oculaire… Oh, Francis, j'ai oublié les termes médicaux avec lesquels par la suite, on m'a expliqué l'apparence que j'avais… Mais il ne s'agissait ni de coma, ni de syncope prolongée, ni d'état cataleptique. Morte. J'étais morte. Alors…

Je m'essuyai le front. J'avais envie de lui dire :

— Tais-toi ! Je n'ai pas besoin d'en savoir davantage !

Mais déjà elle reprenait :

— Alors, on mit… mon corps… en bière.

Elle pleurait doucement. La gorge nouée, je parvins à demander :

— Est-ce que tu t'en rendais compte ?

— Non ! cria-t-elle à voix basse. Oh, non ! C'est ensuite que l'on m'a raconté cela. Moi, j'étais vraiment morte, et je ne conserve aucun souvenir de ce qui s'est passé entre ma crise et mon réveil.

Je compris que, si elle continuait son récit, elle ne pourrait s'empêcher de sangloter. Or de rares promeneurs passaient à quelques mètres de nous.

— J'ai compris, Gaëlle, fis-je. Inutile de te tourmenter davantage. Un simple détail : tu as parlé de « crise ».

— Oui, murmura-t-elle. Une crise cardiaque.

Sa main tremblait en soulevant son verre.

— Je suis morte d'une crise cardiaque, répéta-t-elle. Or, vois-tu, comme tu le devines, par la suite, afin d'en avoir le cœur net, j'ai exigé de subir tous les examens possibles : radiographies, électrocardiogrammes, oh, je ne sais plus. La conclusion des cardiologues est formelle : mon cœur est en parfait état.

— Mais alors ? Quelle explication ont-ils fournie ?

Elle haussait les épaules, faisait tourner son verre entre ses doigts, soucieuse :

— Tu sais ce que c'est, Francis ! Le décès avait été constaté par un modeste médecin de campagne… Il existe, il faut bien l'avouer, un certain dédain chez beaucoup de pontifes de la médecine envers les obscurs, les sans-grade… Bref, sans qu'ils me l'avouent, ils ont conclu à une grossière erreur de diagnostic.

De nouveau, elle tremblait.

— Te rends-tu compte, Francis ? Et si je m'étais réveillée dans ma tombe ?

— Allons, allons ! fis-je sottement.

Et puis… et puis… Lentement, sournoisement, l'idée commença à me ronger. Pour la « fausse mort » de Gaëlle, je tenais, moi, une explication. Oh, je ne l'aurais certes jamais confiée à personne – sinon à Gaëlle, à Léonox ou à Mower, parce qu'ils pouvaient l'admettre, eux ! –.

Gaëlle, c'était Lisa, c'est-à-dire *Celle qui avait été choisie* par la Puissance adversaire de Léonox. Or, cette Puissance-là disposait de Pouvoirs dont nous n'avons aucune idée, puisque en général je retrouvais Lisa, dans toutes mes batailles contre Léonox, sous une apparence différente.

Irai-je jusqu'à prétendre que *Celui qui nous a choisis* est maître de la Vie et de la Mort ? Non, certes. La meilleure preuve étant que Mower-la-Mort est rangé sous la baguette de l'Autre.

Mais enfin… Celui qui nous dirige, Lisa et moi, est parfaitement capable de « suspendre la vie » pendant quelques heures, quelques jours ! Plus longtemps encore peut-être.

Jusqu'à ce qu'il choisisse un corps afin de réincarner Lisa.

Et si cette fois il ne l'avait pas trouvé, ce corps ? S'il avait décidé de réincarner Lisa dans le corps qu'elle venait de quitter ? Qu'y a-t-il d'absurde là-dedans, pour moi qui sais avec certitude que Lisa est immortelle ?

… Mais ce n'était pas cela, l'idée qui me rongeait. Elle était atroce. Heureusement, rien ne l'étayait.

La voici. Gaëlle était morte d'une crise cardiaque. Médicalement morte. Celui qui nous dirige avait jugé bon de lui redonner la même apparence. Elle s'était donc réveillée *avant qu'on ne l'ensevelisse.*

Mais les autres ? Hein ? Les quatre autres ? Les quatre morts de la « frontière qui tue » ?

Ils étaient morts aussi d'une crise cardiaque. Tous les quatre. Nous nous retrouvions à Cerbère, Gaëlle, Mower et moi… Et donc ces quatre décès n'étaient pas accidentels, mais provenaient de l'éternelle lutte que se livrent *Celui qui dirige Lisa* et *Celui qui dirige Léonox.*

Bien. Soit.

Mais on en avait déjà enterré trois ! Et le quatrième… attendait qu'on l'ensevelisse !

Vous comprenez ?

Et s'ils n'étaient pas plus morts que Gaëlle, ces quatre-là ?… Du moins avant qu'on n'emplisse la fosse au cimetière, sur leur cercueil…

N'était-ce pas horrible ?

— Francis… murmura Gaëlle.

Elle ne tremblait plus. Je la regardai, interrogateur. Je m'attendais à je ne sais quoi… D'atroces révélations…

— Francis, dit-elle en montrant son verre vide. Je t'en prie… Je meurs de soif !

Je vous le jure, elle avait dit « *je meurs* de soif » !

J'appelai le garçon. Pendant qu'il servait une nouvelle consommation, je me dis que je devais rassurer Gaëlle, chasser à tout prix son inquiétude… Pour cela, je n'avais qu'à lui rappeler qu'elle était Lisa, et par conséquent protégée par *Celui qui l'avait choisie.*

Puis je la regardai, saisi d'une pensée soudaine. Elle buvait un peu. Sa respiration se calmait.

— Gaëlle, demandai-je… pourquoi as-tu affecté de ne pas reconnaître Mower tout à l'heure ?

— Pardon ? fit-elle en posant son verre.

— Tu m'as demandé de te le présenter ! Alors que tu le connais fort bien !

— Moi ? dit-elle.

Ses yeux écarquillés témoignaient de sa surprise. J'insistai :

— Voyons, Gaëlle !… Mower était avec nous, ainsi que Léonox, quand nous sommes descendus dans la crypte du Château du Mage ! Souviens-t'en !

Tout de suite, je compris que je faisais fausse route. Les yeux grands ouverts, elle me dévisageait, comme doutant de ma raison. Et je devinais ce qui se passait ! Gaëlle avait perdu tout souvenir de cette aventure que nous avions vécue ensemble.

J'aurais mis ma main à couper que cette partie de sa mémoire avait disparu *pendant que Gaëlle était morte.* Mieux : j'en étais persuadé, elle n'était morte pendant quelque temps que pour ça ! Pour que ses souvenirs s'effacent !

Comment les Puissances avaient-elles procédé ? Bien sûr, je ne le saurais jamais. Mais cela vous donnera une idée de leur pouvoir sur nous. Gaëlle avait perdu tout souvenir de l'aventure, mais elle ne m'avait pas oublié !

— Francis, murmura-t-elle avec un commencement d'inquiétude… Nous ne sommes jamais allé dans la crypte ensemble ! Pourquoi l'aurions-nous fait ?

J'essayai de rire.

— Pardonne-moi… Une plaisanterie.

Elle fit la moue, mais ne répondit rien. Je détournai la conversation.

— Mets cela sur le compte du coup que j'ai reçu quand je t'ai retrouvée, dis-je. Au fait ? Est-il indiscret de te demander ce que tu fais ici ?

— Pas le moins du monde. Je vais en Espagne. Mon oncle possédait une villa sur la Costa Brava, à La Escala. Il me l'a léguée.

De nouveau, mon cœur se serra. Gaëlle allait passer la frontière qui tue, et elle était apparentée à M. d'Altier-Serranges, qui venait de prendre le contrôle de FRANCE-JOUR…

Vous comprenez ? Gaëlle se trouvait dans la même situation que les quatre premières victimes !

Je m'efforçais de rester calme.

— Mais pourquoi cet arrêt à Cerbère ? fis-je. La Costa Brava est tout près !

Elle haussait les épaules, souriante, avec une légère nuance de dépit :

— Ma voiture est tombée en panne hier, entre Banyuls et Cerbère. Le mécano m'a dit que ce n'était pas grave, mais elle est en réparation… jusqu'à demain matin.

— Ainsi, demain matin…

— Je prends le volant et je fonce vers la Costa Brava.

Je lui pris les deux mains avec tendresse :

— Et si je te demandais de ne pas franchir la frontière ?

— Ah bah ? dit-elle en haussant les sourcils.

Elle me regarda longuement. Je devais sembler bizarre, visage sombre, cherchant avec désespoir comment retenir Gaëlle, comment la convaincre de ne pas passer la frontière qui tue.

Finalement, je décidai de tout lui dire – tout, sans parler de Mower et de Léonox, pas plus que des Puissances qui nous dirigent ! Puisqu'elle avait oublié tout cela !

— En huit jours, murmurai-je, il y a eu quatre décès juste sur la frontière. Morts naturelles. Mais les quatre victimes étaient parentes de Directeurs de journaux ou de journalistes connus. Tu es apparentée à d'Altier-Serranges. Je t'en supplie, Gaëlle, renonce à ton projet.

J'espérais que mes révélations la troubleraient. Les femmes sont sensibles à ce genre de mystères. Or elle m'éclata de rire au nez :

— Tu réécris Rocambole ? demanda-t-elle enfin.

— Je t'assure, Gaëlle… Il n'y a pas l'ombre d'une plaisanterie. Du reste, il te sera facile d'interroger Marchand. Nous sommes envoyés par nos journaux afin d'enquêter sur cette étrange affaire.

De nouveau elle faisait tourner son verre dans ses doigts, sans me regarder, une moue aux lèvres.

— Quand je t'ai rencontré pour la première fois, fit-elle enfin, je t'ai avoué qu'il y avait en moi quelque chose de bizarre. J'en étais presque épouvantée. T'en souviens-tu ?

— Comment l'aurais-je oublié ! Tu as toujours cru que quelque chose… un pouvoir occulte… te protégeait. Chaque fois que tu as été en danger de mort, un petit fait s'est produit, qui t'a sauvée. Comment en douterais-je ? J'ai vu, de mes yeux, un arbuste surgir à portée de ta main alors que tu allais dégringoler d'une falaise. Dès que tu as eu mis les pieds à terre, l'arbuste a disparu.

— C'est cela, c'est cela ! Dix fois, de telles « impossibilités » se sont reproduites.

Elle riait.

— Si bien que, vois-tu, cet étrange pouvoir, qui autrefois m'épouvantait, a fini par me donner un sentiment de sécurité absolue.

— Mais, Gaëlle…

— De sécurité absolue, répéta-t-elle avec entêtement. Il y a eu quatre morts au passage de la frontière cette semaine. Et alors ? Je le savais déjà : on commence à en parler beaucoup à Cerbère.

— Tu ignorais qu'ils étaient tous apparentés à des journalistes !

Son rire résonnait de nouveau, haut et clair.

— D'Altier-Serranges est un neveu de feu mon oncle. Mais moi, je ne suis que la fausse nièce de mon oncle.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

Il y avait un peu de tristesse dans son sourire quand elle expliqua :

— La sœur de M. de Serranges était mariée à Hervé Martin, un ingénieur.

— Ton père ?

— Si l'on veut.

— Comment, si l'on veut ?

D'abord ébahi, je crus comprendre.

— Mais, Gaëlle, même si… ton père n'est pas ton père… ta mère est tout de même une Serranges, et donc…

— Non, fit-elle. Ma mère n'était pas ma mère, pas plus que mon père

n'était mon père. Je dis « était », parce qu'ils sont morts tous deux.

Je m'essuyais le front. Il est curieux de constater que les choses les plus simples sont souvent celles que l'on devine le plus difficilement.

— Voyons… murmurai-je.

— Ils m'ont adoptée, dit-elle. Ils voulaient un enfant. Éperdument. Et… ma mère ne pouvait en avoir. Je puis te garantir que je n'ai aucun lien de parenté réelle avec les Serranges. Légalement, j'étais la nièce de M. de Serranges. En réalité, je suis une étrangère.

Quelque chose se dénouait autour de mon cœur. Soudain, je respirai plus librement. Gaëlle ne courait plus aucun danger ! Elle était tout à fait étrangère au monde du journalisme.

Donc, elle pouvait franchir la frontière sans risques.

J'avais dû changer de visage, car elle se remit à rire :

— Tu ne t'attendais pas à ça, n'est-ce pas ?

— Oh, pas du tout !

Elle minaudait, en levant le doigt comme un gosse à l'école :

— M'sieur ! Je peux aller en Espagne ?

— Quand tu voudras, répondis-je en riant. Mais… tu permettras que je t'accompagne ? Je n'ai pas l'intention de te perdre si vite !

*
* *

… Quand nous rentrâmes à l'hôtel, Mower était dans le hall, assis dans un large fauteuil. Il rêvassait. Il affecta de ne pas nous voir. Mais j'avais, moi, quelque chose à lui demander.

Aussi, quand Gaëlle prit l'ascenseur, je murmurai à son oreille :

— À tout à l'heure… Je vais ranger ma voiture au garage.

L'ascenseur avait disparu quand je revins vers Mower. Je m'assis près de lui.

— Toujours aussi belle, fit-il sans que le moindre sourire éclairât son visage impassible. Elle n'a pas changé depuis que j'ai fait sa connaissance, presque en même temps que vous. Mais pourquoi diable n'a-t-elle pas voulu me reconnaître ?

— Elle a perdu partiellement la mémoire, murmurai-je.

— Tiens, tiens !

Il se nettoyait les ongles avec un débris d'allumette – qu'il avait sans doute prise dans un cendrier, car il ne fumait pas. Ses ongles, toujours noirs. Des ongles « en deuil ».

— Pauvre petite ! reprit-il. Mais qu'a-t-elle oublié au juste ?

L'impatience me gagnait.

— Vous le savez aussi bien, et mieux que moi, Mower ! grondai-je.

La tête basse, sans interrompre sa besogne d'éboueur, il répondit :

— Pas du tout, mon cher. Pas du tout. Vous avez toujours tendance à me prendre pour un être doué de pouvoirs extraordinaires. Quelle erreur ! Je « réceptionne »… et je puis, de temps à autre, prendre ma forme humaine actuelle, c'est tout. Quant à lire dans les esprits, ou même…

Il eut une très légère grimace :

— … ou même à être tenu au courant, par d'autres, de ce qui se passe, cela m'est tout à fait impossible. C'est très désagréable, croyez-moi. On me dit : « Va à tel endroit, et attends. Tu réceptionneras quelqu'un ». J'y vais, et j'attends. Besogne d'exécutant, voilà tout. Croyez-moi, Dalvant, chaque fois que nous nous rencontrons, j'en sais moins que vous… sinon que je

vais « réceptionner » quelqu'un.

Je m'étais penché vers lui, attentif :

— Qui ? demandai-je.

Il haussa les épaules :

— Je l'ignore, je vous l'ai déjà dit.

Inutile d'insister. Il mentait comme il respirait. Comme il respirait !… Mais c'était son apparence humaine qui respirait, uniquement son apparence humaine. Et encore ! En étais-je certain ? Avait-il besoin d'oxygène, lui, Mower-la-Mort ?

J'allumai une cigarette. Il la regarda longuement, hocha la tête.

— Je sais, dis-je avec impatience. Le tabac est un poison. Vous me réceptionnerez plus tôt. Vous devriez en être heureux.

— Oh, quant à ça, répondit-il, impassible, c'est une des sottises que répandent les Humains. Entre nous, Dalvant, si je vous disais que je réceptionne beaucoup plus de jeunes automobilistes ou vélomotoristes que de vieux fumeurs ?

Plaisantait-il ? Allez donc savoir, avec Mower ! Pas un trait de son visage ne bougeait.

— C'est comme cette tradition, reprit-il, qui prétend que les enfants doivent apprendre à nager afin de ne pas se noyer. Si je vous disais que…

— Ça ne m'intéresse pas, Mower, tranchai-je. Répondrez-vous à une question, toute simple ?

— Ça dépend de la question.

Il avait cessé de nettoyer ses ongles et se caressait le menton entre le pouce et l'index. Toujours impassible, le regard indifférent. Je repris :

— Gaëlle prétend qu'elle a été morte. Vraiment morte. On l'avait mise en bière. On allait l'ensevelir. Elle présentait tous les symptômes de la mort.

— Ça arrive, ça arrive, murmura-t-il.

Je lui pris le bras et sans m'en rendre compte, je serrai.

— Ne cherchez pas à vous défiler, grondai-je. Vous savez très bien ce que je veux dire. À la suite de cet… de cet accident… Gaëlle a perdu la mémoire, mais sur des points très précis : ceux qui pouvaient gêner les Puissances… et vous gêner, vous.

— Dalvant, murmura-t-il, sous cette apparence-là j'ai des sens humains. Et je vous assure que vous serrez mon bras beaucoup trop fort.

Il ricanait :

— Je ne suis qu'un pauvre vieux…

Je le lâchai.

— Mower, fis-je, penché vers lui, vous m'avez toujours témoigné une certaine sympathie. Sans doute parce que je représente l'adversaire de *Celui qui vous dirige*…

— Personne ne me dirige. Je suis libre. Je l'ai prouvé.

Il ne vit pas mon demi-sourire. Je savais que j'obtiendrais tout de lui à condition de fouetter son orgueil. Car Mower-la-Mort, lorsqu'il prenait une apparence humaine, était orgueilleux ! Ou plutôt fier. Oui, c'est cela : fier.

— Mower, demandai-je lentement, est-ce que Gaëlle a vraiment été morte ?

Il ne répondit pas. Il regardait droit devant lui, figé. Et je savais qu'il réfléchissait, qu'il pesait le pour et le contre, qu'il se demandait s'il devait me dire la vérité. Mais… Si Gaëlle n'avait pas été vraiment morte *pendant quelque temps,* qu'est-ce que ça aurait pu lui faire à lui, Mower, de me répondre : « Non, elle ne l'était pas » ?

— Ça va, fis-je. J'ai compris. Elle était morte.
— Hé, hé ! murmura-t-il.
J'essayais de le regarder droit dans les yeux, mais son regard était d'une fixité insoutenable. Pas un battement de cils. Les yeux d'une vieille poupée de porcelaine.
— Elle était morte, n'est-ce pas ?
— Oui.
— Vous l'avez réceptionnée ?
J'entendis à peine : « Oui ». Mes questions commençaient à l'importuner, et pourtant je voulais savoir ! Gaëlle était-elle Gaëlle ?
— Mower ? Quand vous avez réceptionné quelqu'un, advient-il parfois que, pour des raisons qui peut-être vous échappent, mais que connaissent Ceux qui nous dirigent…
Vous noterez le « Ceux qui nous dirigent ». Il était là pour fouetter l'orgueil, ou plutôt la fierté de Mower-la-Mort. Il n'admettait pas qu'on le dirige. Et en fait nul ne le dirigeait, j'en avais eu la preuve. Il accomplissait son travail, tranquillement, mais le jour où les Puissances lui mettaient des bâtons dans les roues, il se rebellait. La Mort est-elle libertaire ?
— … advient-il parfois qu'un Humain que vous avez réceptionné puisse vous échapper et poursuivre son existence sur terre ?
— Dalvant, fit-il, depuis que le monde est monde, cela ne s'est jamais produit. Pas plus cette fois qu'une autre.
Ma tête se perdait. Gaëlle n'était plus Gaëlle ! Mais alors, qui était-elle ? Oh, j'avais eu de nombreux exemples de réincarnations dans un autre corps humain, à commencer par Lisa qui « avait été choisie ».
Mais Mower n'avait jamais « réceptionné » Lisa ! Il me l'avait certifié. D'après ce que j'avais cru comprendre, on n'était vraiment mort que dès l'instant où Mower vous réceptionnait.
Certes, il y avait eu d'autres exemples de « résurrection ». Mais… Je demandai tout à trac :
— Mower ? Avez-vous « réceptionné » Lazare ?
— Ts, ts, ts ! fit-il en claquant la langue. Vous êtes un peu trop curieux, Dalvant. Je vais vous répondre. Je ne l'avais pas réceptionné… la première fois.
— Alors que Gaëlle…
— Il n'y a pas le moindre doute. Gaëlle Martin est morte, et bien morte.
— Mais alors ?
Sous ses apparences souvent hostiles, il avait presque toujours été mon allié… Moi, allié de la Mort ! Et, comme sans y toucher, il me fournissait parfois des informations qui m'étaient très utiles.
Il se leva en se cramponnant aux bras du fauteuil, comme un vieillard centenaire. Centenaire ! Quelle plaisanterie ! Il avait mille et mille et mille ans, Mower.
— Elle est morte, et pourtant elle vit. *C'est bien cela qui nous inquiète, Dalvant.*
Puis il s'en fut, monta dans l'ascenseur, et disparut.

*
*   *

… C'était énorme, ce qu'il venait de me confier là. Somme toute, il venait de me dire que les Puissances au niveau desquelles il « travaillait », c'est-à-dire celles qui protégeaient Lisa et Léonox, ne comprenaient rien à

la « situation humaine » de Gaëlle.

Ce n'étaient pas elles qui l'avaient « ressuscitée ». Mais qui alors ? *C'est bien cela qui nous inquiète.* Notez qu'il n'avait pas dit : *« Qui m'inquiète ».* Il n'était pas seul à s'inquiéter. Les Puissances aussi. Cela les dépassait. Quelque chose avait pris possession du corps de Gaëlle (morte puisque « réceptionnée ») et les Puissances n'avaient aucune idée de ce que cela pouvait être.

Exactement comme nous n'avons aucune idée de ce que peut être la mort, ou l'âme humaine. Dans cette étrange pyramide de Puissances que j'avais imaginée, chaque étage avait ses limites.

Qu'est-ce qui avait ressuscité Gaëlle, et pourquoi ?

Pourquoi ? Soudain je crus en avoir une vague idée. Lisa aux yeux d'encre ne peut changer d'apparence charnelle sans que son enveloppe humaine précédente soit morte. Il y avait là une explication. Entre le moment où j'avais connu Gaëlle-Lisa au Château du Mage et le moment où je l'avais retrouvée à Cerbère, j'avais connu une autre aventure.

Au cours de cette aventure-là, j'avais été aidé par Lisa, dont l'apparence humaine n'était plus celle de Gaëlle.

Ne pouvait-on supposer que, pour donner à une autre que Gaëlle les possibilités de Lisa, Celui qui nous dirigeait avait, pour quelques heures, tué Gaëlle, qu'il lui avait repris « ce qui faisait Lisa », et qu'il l'avait ressuscitée ?

Oui, cette idée s'affermissait en moi. Elle expliquait que Gaëlle ait perdu une partie de sa mémoire (celle qui concernait Lisa).

Sot que j'étais ! Comme si ceux qui nous dirigent s'embarrassaient de tels stratagèmes ! Comme si Celui qui dirige Lisa avait pu se préoccuper de faire revivre Gaëlle ! J'en avais eu plus de dix exemples : pour lui comme pour Celui qui dirige Léonox, la vie humaine n'est pas autre chose que, pour nous, celle d'un moustique ou d'une araignée.

Mais à ce moment-là, j'en étais persuadé : Gaëlle était *protégée.*

C'est pourquoi j'acceptai sans insister l'idée que, demain matin, elle franchirait la frontière.

VI

Vous allez voir comme les choses les plus extraordinaires se produisent avec une inimaginable simplicité.

J'avais décidé de suivre Gaëlle jusqu'à la frontière. Je le lui avais dit, elle avait ri, mais n'y avait vu « aucun inconvénient ».

La veille au soir, Marchand m'avait demandé si elle avait renoncé à son projet. J'avais répondu « Non » et je lui avais expliqué qu'elle n'était nullement apparentée à d'Altier-Serranges. Il avait hoché la tête, mais avait grommelé :

— N'importe, n'importe ! Il y a je ne sais quoi qui ne me plaît pas dans son départ précipité. Ne pourrait-elle attendre ?

Non, elle ne pouvait pas attendre. Ou plutôt elle ne voulait pas. Marchand conclut alors :

— Soit. J'y serai aussi.

Cela me fit rire. J'étais, à ce moment-là, c'est-à-dire la veille au soir, à peu près sûr que Gaëlle ne courait aucun risque. Les humains sont ainsi bâtis que, après les plus vives alarmes, un simple petit détail rassurant leur fait voir la vie en rose.

Donc, ce matin-là, j'étais plutôt joyeux quand, après Gaëlle et Marchand, je sortis ma voiture du garage.

Le premier coup vint de Mower. Toujours vêtu de sombre, impassible, il sortit du hall, vint vers moi. J'essuyais le pare-brise.

— Dalvant, fit-il, vous pourriez me rendre un grand service.

— Ah bah ?

Un service à la Mort, moi, Dalvant ! Vous vous rendez compte ?

— Hé oui, hé oui ! marmonna-t-il. Voyez-vous, je n'ai pas d'auto, moi… Consentiriez-vous à m'emmener avec vous jusqu'à la frontière ?

Vous imaginez l'effet que ça me fit. Mower-la-Mort voulait aller jusqu'à la frontière au moment où Gaëlle allait passer en Espagne… Mais que vouliez-vous que je réponde ? Je n'ignorais pas qu'il pouvait y aller, de façon instantanée, sans aucun véhicule, si l'envie l'en prenait !

Donc, je répondis : « Volontiers ! »

Il s'installa près de moi. Dans un dernier sursaut de susceptibilité je lui dis, alors que nous démarrions :

— Savez-vous comment nous, Humains, appelons la place où vous vous tenez, à la droite du conducteur ?

— Ma foi, non.

— La place du mort, grognai-je.

Il ne sourcilla pas.

— Je l'ignorais, avoua-t-il. Mais il doit y avoir quelque chose de vrai là-dedans car, dans nos statistiques récentes, nous avons…

Je démarrai en trombe, et cela ne lui plut pas car il se tassa contre le montant de la portière. Imaginez ce que je ressentais ! J'avais la Mort près

de moi et bien entendu je ne pouvais rien contre elle. Même si nous avions un accident, et malgré la place qu'occupait Mower, ce n'était pas lui qui serait tué ! Pas de doute !

Comme nous sortions du bourg, il murmura :

— Attention, Dalvant… Il y a un camion arrêté à droite et…

Furieux, j'accélérai, je doublai le camion en question. Mower avait fermé les yeux. Il avait peur ! Vous rendez-vous compte ? Mower-la-Mort avait peur ! Il avait donc quelque chose d'humain. Du moins lorsqu'il prenait cette apparence.

Je suivais la voiture de Gaëlle, et Marchand me suivait.

Nous arrivâmes tout de suite au poste frontière. Là… Oh, je ne sais comment m'expliquer. Un car venait de passer et, alors que nous attendions notre tour, j'avais pu constater que les douaniers étaient… plutôt nonchalants. À cette saison-là, la circulation est des plus fluides et en général, justement parce qu'ils ne sont pas submergés de besogne, ces gars-là sont plutôt tatillons.

Ce jour-là, ils ne faisaient assurément pas la grève du zèle !

— Rien à déclarer ? Non ? Passez.

Gaëlle avança. Un douanier s'approcha de la portière. Elle aurait pu – elle aurait dû, logiquement, lui montrer ses papiers et lui décocher son charmant sourire. Dans l'état d'esprit où ils étaient, ça suffisait. Elle passait, nous passions.

Pensez-vous ! Elle ouvrit la portière, et elle descendit.

Je la revois encore. Elle souriait. Elle dit quelques mots au douanier, lui tendit son passeport.

Il jeta un coup d'œil sans aucune curiosité sur l'auto, hocha la tête, rendit le passeport.

Et c'est à ce moment-là que Gaëlle tomba.

D'un seul coup, étendue sur la route. Je jurai, j'ouvris la portière. Vaguement j'entendis Mower qui murmurait :

— Tiens, tiens !

Je courus, je me penchai. Marchand était déjà là. Le douanier, suffoqué, s'épongeait le front. J'eus le temps de remarquer, sans même y prendre garde sur le moment, que Marchand ne regardait pas Gaëlle allongée sur la route. Non. Il s'était retourné et regardait vers son auto, arrêtée quelques mètres plus loin.

Je me jetai à genoux. Je pris les mains de Gaëlle : glacées. Vous entendez ? Glacées ! Alors que, cinq secondes plus tôt, elle était pleine de vie !

Ses yeux étaient grands ouverts, immobiles. Je respirais comme un forcené. J'appliquai mon oreille sur sa poitrine, à hauteur du cœur. Rien.

— Hé ! fit le douanier… Est-ce que…

D'un geste, il appela les autres. Un peu de tumulte. « Qu'est-ce que… » « Qu'y a-t-il ? »… « Elle s'est trouvée mal ? » Cette expression m'avait toujours fait sourire : « Elle s'est trouvée mal ! » Mais pas ce jour-là, oh, non, pas ce jour-là !

— Aidez-moi, dis-je au douanier. Allongeons-la sur le bas-côté, dans l'herbe.

Quelqu'un fit, près de moi :

— Ce n'est pas la peine… Attendez un peu.

C'était Mower. Il regardait, impassible. J'avais envie de le tuer. Est-ce qu'il était en train de la « réceptionner » ?

Je n'eus pas à lui poser la question. Il répondit de lui-même :

— Non, murmura-t-il. Non, Dalvant. Je ne peux rien « réceptionner », *parce qu'il n'y a rien.* C'est bien la première fois que ça m'arrive !

Et, sous son impassibilité de façade, il avait l'air tellement surpris que je le crus.

*

*   *

… Marchand-Léonox était là. De temps à autre, il jetait un rapide regard au « cadavre » de Gaëlle. Mais il réservait toute son attention à la Chose.

Celle-ci avait quitté l'auto – sans évidemment, qu'aucune portière ne s'ouvre. Léonox ne la voyait pas, mais devinait sa présence. Quant aux autres, ils ne soupçonnaient même pas que Cela avançait lentement vers le cadavre de Gaëlle.

Un des douaniers, comme Dalvant l'avait déjà fait, avait appliqué l'oreille sur la poitrine de la jeune femme. Quand il se releva, il grimaçait. Il alla vers son compagnon, dit :

— Téléphone. Appelle un docteur.

Mower, pensif, se caressait le menton. Il venait de le dire à Dalvant, c'était la première fois au cours de sa longue carrière qu'il assistait à la mort d'un Humain sans rien réceptionner.

Car, comme il l'avait mentionné, *il n'y avait rien à réceptionner. Rien.* D'ailleurs, comment aurait-ce été possible, puisqu'il avait déjà « réceptionné » Gaëlle Martin quand elle était morte pour la première fois ?

Il ne pouvait le confier encore ni à Dalvant, ni à Léonox, mais s'il était là, Mower, c'était pour obtenir une certitude. Depuis des mois, il était fort embarrassé. Comment était-il possible qu'un Humain qu'il avait réceptionné puisse continuer à vivre comme si de rien n'était ?

Désormais, il tenait l'explication : Gaëlle n'était plus humaine.

Il continuait à se caresser le menton pendant que la Chose, lentement, se glissait dans le corps de Gaëlle. Mais il ne le voyait pas, il ne s'en doutait même pas. Seul, Léonox le devinait.

Mais la Chose n'entra pas complètement dans le cadavre. Elle se scinda en deux formes dont l'une était dans le corps, alors que l'autre, lentement, revenait se placer derrière Léonox.

— On ne peut pas la laisser là, fit le douanier. Aidez-moi.

Il s'adressait à Dalvant. Les deux hommes se penchèrent…

Et c'est alors que Gaëlle se souleva sur un coude, regarda à droite, à gauche, et dit en se relevant :

— Sur quoi ai-je bien pu trébucher pour tomber comme ça ?

Dalvant, éperdu, tentait de la soutenir. Elle l'écarta en riant.

— Allons donc, Francis ! Je n'ai pas le moindre mal.

Le douanier la regardait, les yeux exorbités. Il souleva son képi et s'essuya le front sans piper mot. Il y a toujours une explication naturelle, n'est-ce pas ? Comme le touriste nommé Dalvant, il s'était fourré le doigt dans l'œil. La jeune femme n'était pas morte, mais simplement assommée par le choc. Le plus curieux, c'est qu'elle paraissait ne pas souffrir.

Non seulement elle ne souffrait pas, mais elle n'avait pas la moindre conscience d'être restée couchée là, inerte, pendant quelques minutes. Elle était tombée et s'était relevée aussitôt, voilà tout.

Dalvant regarda Marchand, puis Mower.

— Alors, fit le douanier… On téléphone au docteur, oui ou non ?

Gaëlle se mit à rire :

— Quelle folie ! Pour une chute sans conséquences ? Rien à déclarer. Puis-je passer ?

— Ou… oui, madame… balbutia le douanier.

VII

C'était un petit cimetière de province, remarquablement entretenu bien que le mur d'enceinte, par endroits, menaçât ruine. Durant le trajet de l'église au champ des morts, deux cents mètres, pas davantage, un de mes compagnons, dans le cortège, avait confié à mi-voix à son voisin : « Vas-y ce soir, à la fraîcheur… Hier, j'en ai ramassé plus de cent en une heure ». Comme il montrait le mur en ruines, je m'étais demandé ce qu'il pouvait « ramasser », de nuit, dans un cimetière ! La suite de la conversation me l'avait appris : des escargots. Ils se dissimulaient entre les pierres disjointes… Or précisément, au restaurant, à midi, on m'avait servi des escargots…

Le break AMI6 qui servait parfois d'ambulance, parfois de corbillard, passa par l'entrée principale. Les roues crissaient sur le gravier de l'allée.

Le cortège comprenait une trentaine d'hommes, une vingtaine de femmes. Comme de coutume, on avait beaucoup parlé entre l'église et le cimetière, puis, soudain, c'était le silence.

Le corbillard fit halte devant le caveau de famille. D'ailleurs, la « famille » de Daniel Cruze, la quatrième victime de la frontière qui tue, se composait en tout et pour tout d'un vague neveu, dont le comportement était fait beaucoup plus d'ennui que de tristesse. Oncle et neveu ne s'étaient pas vus depuis des années, vivant en assez mauvais termes à la suite d'une querelle familiale – un partage d'héritage, bien entendu.

J'étais en fin de cortège. Je me demande pourquoi j'étais venu là. De ma vie, je n'avais jamais vu Daniel Cruze ! Marchand avait été moins sot : il avait regagné Paris.

La bière grinça au fond du break. Je regardai à droite, à gauche…

C'est alors que j'aperçus Mower. Oh, pas dans le cortège ! Il ne se montrait « en public » que lorsqu'il y était contraint pour des raisons… professionnelles. Non. Debout derrière un caveau auquel il s'accoudait, il regardait, pensif, en se caressant le menton.

Mais ce n'était pas moi qu'il regardait. Peut-être même ne m'avait-il pas vu. Pouvait-il imaginer que, au lieu de regagner Paris, j'avais quitté Cerbère pour aller au village natal de Daniel Cruze ?

Non. Il regardait le cercueil que l'on sortait du corbillard. Or, écoutez-moi bien : il y avait quelque chose d'insolite dans la présence de Mower.

Mower, il l'avait précisé assez souvent, n'était qu'un réceptionnaire. À l'instant où Daniel Cruze était mort, il avait « réceptionné » Daniel Cruze. C'est-à-dire il y avait déjà trois jours.

Trois jours après avoir réceptionné un humain, voilà qu'il tenait à assister aux obsèques ! Ce n'était pas du tout dans les habitudes de Mower. *Il ne se manifestait jamais sans raisons.*

Et c'est alors que, de nouveau, l'idée folle germa en moi. Dix fois, cent fois je l'avais déjà repoussée. Mais je devais en tenir compte, puisque

Mower était là ! Mower ne prenait jamais une apparence humaine que « pour travailler ». Or, s'il avait à « travailler » sur Daniel Cruze, c'est qu'il ne l'avait pas déjà « réceptionné » ! Comprenez-vous ? Commencez-vous à comprendre ?

J'avais vu, moi, comme Marchand, Mower et deux douaniers, au passage de la frontière entre Cerbère et Port-Bou, j'avais vu Gaëlle tomber roide morte. Oh, ne me dites pas comme le douanier : « que nous avions commis une erreur ». De diagnostic sans doute ? Gaëlle était morte. Comme elle l'avait été déjà quelques mois plus tôt, et qu'on s'était apprêté à l'ensevelir.

Or, elle s'était relevée, apparemment pleine de santé. Après une minute de mort.

Mais, « la fois précédente », elle était restée pendant des heures dans la bière avant que la Vie la récupère – ou que la Mort la lâche, est-ce que je sais ?

Tout à coup, je m'en persuadais : il en était de même pour Daniel Cruze, que l'on allait glisser dans le caveau de famille ! Je ne possédais aucune preuve, aucune certitude…

Sinon que Mower était là ! Comprenez-vous ? Qu'est-ce qu'il aurait fait dans le cimetière, Mower, s'il avait eu déjà « réceptionné » Daniel Cruze ?

Quelques précautions que je prenne, le gravier crissait sous mes souliers quand je m'approchai de lui. Mais nul ne tourna la tête. Fascinés, tous les gens regardaient… l'imprévisible.

D'un rapide coup d'œil, je compris : quelque chose bloquait le cercueil, l'empêchant de sortir du corbillard. Plus tard, j'appris que c'était un manche de pelle qui s'était glissé dans l'une des poignées latérales.

Mower fit la grimace quand il me vit. Mais j'avais si peu de chose à lui demander !

— L'avez-vous déjà « réceptionné » ? murmurai-je.

— Hé, hé !

Toujours son hésitation à répondre nettement, franchement. Il calculait. Et il avait fait deux pas, de façon à être caché par le caveau derrière lequel il se tenait.

— Mower, dis-je, vous m'avez déjà avoué que vous avez réceptionné Gaëlle… qui pourtant est bien vivante. Qu'est-ce que ça vous fait de me confier la vérité ? Avez-vous « réceptionné » celui-là ?

— Oui, souffla-t-il.

Puis il se mit à se nettoyer les ongles, la tête basse. Je ne pouvais lui demander autre chose, je le savais. Il m'aurait répondu : « Je ne m'occupe de rien, je suis là pour réceptionner, voilà tout ». Mais puisqu'il avait déjà réceptionné le mort ! Pourquoi était-il là ?

Je revins dans l'allée. On avait réussi à retirer le manche de la pelle. Quatre hommes portaient le cercueil vers le caveau béant. Plusieurs personnes se signèrent. Le curé et l'enfant de chœur s'approchèrent.

Il y eut des bruits de pas dans l'allée, au-delà du caveau. Une femme apparut. Elle semblait très lasse, à bout de forces.

Elle portait une robe toute simple, beaucoup trop légère pour la saison – il est vrai que, depuis que l'on chauffe exagérément les appartements et l'intérieur des autos, la façon de s'habiller a beaucoup changé. Rares sont ceux qui, l'hiver, sont suffisamment vêtus.

Nu-tête. Ses longs cheveux bruns, bouclés, étaient plutôt ceux d'un garçon de notre époque.

Elle avançait lentement, et chacun de ses pas crissait sur le gravier. Tout le monde s'était tourné vers elle. Même le curé. Même les quatre porteurs

de la bière, qui avaient réussi à engager celle-ci dans le caveau, mais la soutenaient encore.

Mower, près de moi, murmura :

— Hé, hé !

Moi, je tremblais. Je dus faire un effort de volonté pour que cesse cette réaction nerveuse. Car j'avais reconnu la nouvelle venue. Ne me demandez pas de quelle couleur étaient ses yeux. À ce moment-là, j'étais incapable de le dire.

Parce qu'elle avait *des yeux d'encre.* Cela ne signifie pas « des yeux noirs ». Non. La pupille s'était élargie au point de faire disparaître toute la partie colorée, voilà tout.

Et, à ma connaissance, seule Lisa pouvait avoir des yeux d'encre. Donc, c'était Lisa. J'ignorais son état-civil actuel, mais c'était elle. Pas de doute.

— Hé, hé ! répéta Mower près de moi.

*
*   *

… – Vous ne pouvez pas ensevelir cet homme, affirma Lisa. Il n'est pas mort.

Imaginez-vous l'effet que provoquèrent ces paroles ? Essayez donc d'aller les prononcer lors d'un enterrement ! Surtout au cimetière d'une grande ville ! Tout le monde sera contre vous, même les indifférents, et l'on vous fermera la bouche avant de vous accuser de « scandale sur la voie publique ». La voie publique, un cimetière ? Pourquoi pas ? Tout le monde y va, un jour ou l'autre, n'est-ce pas ?

Mais nous n'étions pas dans une grande ville.

Dans une minuscule agglomération comme celle-ci, tout spectacle insolite éveille d'abord la curiosité. La réprobation ne vient qu'ensuite – et pas toujours.

— Que dites-vous ? fit le curé, stupéfait.

Il avait conscience de représenter le village tout entier, le maire ayant délégué un quelconque conseiller municipal d'allure effacée. Le directeur de l'école était bien là, mais depuis beau temps, comme la plupart de ses collègues, il n'était plus l'un des guides de nos campagnes. Pour préciser, depuis que, grâce à la démographie galopante, il devait contrôler les activités d'une dizaine d'instituteurs, plus une cantine scolaire de deux cents et quelques rationnaires, sans compter certains groupes sportifs.

Donc, le curé fit : « Que dites-vous ? ». Il ne voyait pas les yeux de Lisa qui lui tournait presque le dos. Elle répondit :

— Cet homme, que vous allez ensevelir, n'est pas mort. Je l'affirme !

Je ne sais si ce fut l'effet de cette intervention, ou simplement la fatigue, mais les porteurs retirèrent du caveau l'extrémité de la bière, qu'ils y avaient engagée, et déposèrent le cercueil sur le sol.

— Mais, madame… murmura le curé.

— Cet homme n'est pas mort, répéta Lisa. Du reste, il est très facile de s'en assurer. Y a-t-il un docteur ici ?

Dix, vingt personnes chuchotèrent, puis une voix affirma :

— Non.

Évidemment. Les médecins ont rarement le temps d'aller aux enterrements, et c'est sans doute préférable pour les vivants.

— Il faut un médecin, dit Lisa. Ne comprenez-vous pas que l'on ne peut ensevelir cet homme puisqu'il est vivant ?

Quelqu'un se détacha du groupe. C'était l'appariteur, cantonnier municipal, chargé de toutes les besognes dont, peu à peu, les Pouvoirs Publics se déchargent sur les communes. On avait même pu le voir tout récemment repeindre les bandes jaunes des STOP – à l'intérieur des agglomérations, cela ne concerne plus les Ponts et Chaussées. Un homme d'une gentillesse proverbiale, et serviable au point que l'on en abusait. Du moins me l'avait-on affirmé au restaurant.

Il fit quelques pas vers Lisa. Pendant ce temps, j'eus tout loisir de constater que deux des membres du cortège, à pas rapides, se dirigeaient vers la sortie du cimetière.

— Madame, dit l'appariteur, le cercueil est scellé.

— Je le sais, répondit Lisa avec une certaine impatience. Mais il l'a été au départ de Cerbère, parce que c'est la Loi, et que, pour parvenir ici, il a dû traverser le territoire de nombreuses communes. Désormais, il a atteint sa destination définitive, et ces scellés ne servent plus à rien.

Elle alla jusqu'à la bière, se pencha et, sous l'œil ahuri des porteurs, fit sauter les scellés.

— Madame ! Que faites-vous ?

Le curé bredouilla :

— Prenez garde ! Il y a violation de sépulture !

— Pas du tout, répondit Lisa. Il est vivant.

Puis, doucement, dans le grand silence, elle demanda :

— Quand le cercueil est arrivé, il était scellé, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Donc, aucun de ceux qui sont ici n'a vu ce qu'il renfermait ?

Quelqu'un sortit du groupe, vint se placer près de l'appariteur. C'était le neveu du « disparu ». Un petit homme rondouillard, nommé Noguès.

— Ce scandale est inadmissible, gronda-t-il. Mon oncle doit reposer en paix dans le caveau de famille.

C'est alors que je m'approchai. On murmurait dans le cortège, mais ce n'étaient encore que des chuchotements. Je n'avais pas le temps de parler à Lisa. Je voulais empêcher que l'intervention du neveu ne fût acceptée sans réactions.

À son oreille, je murmurai :

— On commence déjà à chuchoter… Vous rendez-vous compte que, si vous refusez, on vous le reprochera toute votre vie ?

— Mais… souffla-t-il.

Inquiet, tout de même, parce qu'il savait que j'avais raison. Désormais, s'il s'opposait à ce qu'on ouvre le cercueil, rien ne serait plus jamais « comme avant » pour lui. Il deviendrait, pour une bonne moitié de la population « l'homme qui avait laissé enterrer vivant son oncle ».

D'autre part, il était probablement l'unique héritier…

— Écoutez, repris-je dans un souffle. Il n'est pas possible qu'on ait glissé votre oncle là-dedans s'il n'est pas mort. Des médecins l'ont examiné avant la mise en bière. Qu'est-ce que vous risquez ? Donnez-vous le beau rôle : demandez vous-même qu'on ouvre le cercueil. Mais hâtez-vous, parce que si vous avez l'air d'hésiter on ne l'oubliera jamais.

C'était ignoble de ma part, ce que je venais de dire, *puisque je savais que le mort était vivant.* Oh, certes, je le savais ! D'abord, Lisa l'avait affirmé.

Ensuite, n'avais-je pas vu de mes yeux Gaëlle, morte, se relever devant le poste de douane ? Gaëlle qui, déjà, avait été morte pendant plusieurs heures !

J'en étais persuadé, il en était de ce mort-là, et de ses trois

prédécesseurs, comme de Gaëlle. Ils présentaient toute l'apparence de la mort, mais ils ne l'étaient pas.

— Eh bien, mais… balbutia-t-il en s'essuyant le front.

Des gens venaient vers nous, nous entouraient.

— Noguès, fit quelqu'un… Après tout, qu'est-ce que ça peut faire ?

Un autre ajouta, d'une voix pleine de sous-entendus :

— Moi, à ta place… J'exigerais qu'on ouvre. Tu te rends compte, plus tard, si tu ne le fais pas… L'idée te poursuivra sans arrêt…

Et un troisième :

— Après tout, qui sait ? S'il y a eu erreur au départ…

Il hésitait, le neveu ! Il avait peur ! Il se disait que, si l'oncle n'était pas dans l'autre monde, l'héritage lui passait sous le nez ! Mais maintenant, les gens avaient pris parti. Le curé lui-même hésitait ! Est-ce qu'il avait prononcé le Requiescat sur le corps d'un vivant ? Il essuyait ses lunettes…

— J'ai un tournevis dans la bagnole, fit soudain l'appariteur.

— Va le chercher ! dit le neveu, solennel.

On attendit. Lisa se taisait. Elle avait baissé la tête, mouchoir sur les yeux, si bien que j'ignorais si elle avait toujours ses yeux d'encre.

— Hé, hé ! souffla Mower près de moi.

Il s'était décidé à venir ! Et il se frottait toujours le menton, attentif.

— Vous êtes sûr de l'avoir réceptionné ? demandai-je.

— Oh, oui ! Oh, oui !

— Lisa prétend…

— Nous n'y comprenons rien, avoua-t-il.

— Gaëlle est morte… vous l'avez réceptionnée aussi… Et pourtant elle a toutes les apparences d'une vivante, non ? grognai-je.

Savez-vous ce qu'il me répondit ? Il murmura :

— *Oui, mais cette fois Léonox n'est pas là.*

Pourquoi cette réflexion ? Qu'est-ce qu'il voulait insinuer ? À ma connaissance, Léonox n'était pas davantage près de nous sur la frontière quand Gaëlle était sortie de la mort !

— Mower ! Je…

— Chut !

Les vis, bien graissées, ne grinçaient pratiquement pas. Pas un mot : On entendait respirer les gens, cou tendu. Plus que deux vis…

Des pas sur le gravier. Les deux hommes qui avaient furtivement quitté le cortège revenaient, avec un compagnon d'une quarantaine d'années, qui portait une trousse et, les traits las, se fraya un passage dans le groupe.

— Quelle est cette histoire de fous ? dit-il à voix haute.

Le champ des morts ne l'intimidait pas : il en avait tant vu au cours de sa carrière ! Quelqu'un lui expliqua tout.

Et le cercueil s'ouvrit.

— Nom de Dieu ! grogna l'appariteur, qui se penchait.

Je m'attendais à voir le mort se relever, ou du moins lever le bras…

— Et c'est pour ça que vous me dérangez ? grogna le toubib.

Je regardai Lisa. Elle était blême. Elle avait fermé les yeux. Je fis deux pas. Et l'odeur me prit à la gorge. Oh, ce n'était pas encore la puanteur d'une charogne. Un début de chairs en décomposition, voilà tout.

Pour avoir une certitude, je glissai un regard à l'intérieur du cercueil. Il ne m'en fallut pas davantage. Même les Puissances qui nous dirigent n'auraient pu ressusciter ce mort-là.

— Hé, hé ! murmura Mower à mon oreille. *Cette fois, Léonox n'est pas là.*

Je le happai par le veston, je l'entraînai à quelques pas pendant qu'on

refermait la bière. Il se laissait faire, comme un gosse apeuré. Et quand il prenait cette attitude-là, je savais que c'était *parce qu'il avait quelque chose à me confier,* et qu'il désirait que les Puissances croient qu'il avait été contraint de le faire.

— Que voulez-vous dire ? grondai-je. Léonox n'était pas avec nous sur la frontière espagnole !

— Je ne sais pas, je ne sais pas ! balbutia-t-il.

Et ça voulait dire : « Je suis sûr qu'il y était ».

Je le regardai longuement, puis je hochai la tête.

— Merci, Mower, fis-je doucement.

Puis je le quittai, et j'allai vers Lisa, parce que, à n'en pas douter, elle allait connaître quelques difficultés avec la gendarmerie locale.

Oui, mais… Quand je dis « j'allai vers Lisa », ce n'est pas tout à fait exact. J'essayai d'aller vers elle. Car, on me l'apprit, elle s'était éloignée parmi les tombes. Et je ne pus la retrouver. Ni moi, ni personne.

VIII

De retour à Paris, j'eus une conversation peu chaleureuse avec mon rédacteur en chef. Depuis quelques mois, nos rapports ne cessaient de se détériorer. Et je savais pourquoi, et je ne pouvais que donner raison à ce monstre d'efficacité. Car il n'y avait que ça qui comptait pour lui : l'efficacité. À son avis (et comme je l'approuvais !) j'en prenais beaucoup trop à mon aise. Trop souvent, quand il me chargeait d'une enquête, je ne lui rapportais que des résultats fragmentaires et une documentation à peine digne d'un canard de province. Pouvais-je lui confier : « C'est à cause de Léonox et de Lisa, et des Puissances qui nous dirigent ? ». Non, n'est-ce pas. Il m'eût conseillé quelques mois de repos… Or, et il faut bien que j'aborde ces questions-là, j'avais absolument besoin de l'ÉCLAIR. D'abord, cela me fournissait un paravent commode quand je me déplaçais pour me heurter à Léonox. Ensuite, et surtout, cela assurait ma « matérielle ». Francis Dalvant, le véritable Francis Dalvant dont j'avais pris la place, avait gagné beaucoup d'argent mais avait toujours dépensé sans compter, si bien que, au moment où je l'avais remplacé, son compte en banque était à zéro. L'ÉCLAIR me payait bien, et j'étais défrayé de la plupart de mes frais. Même quand je poursuivais Léonox… Je « m'arrangeais » pour les notes de frais. Mais il n'avait pas été question de faire des économies ! Si bien que le compte bancaire du nouveau Dalvant était proche de zéro comme celui de l'ancien. Si donc l'ÉCLAIR décidait de se priver de ma collaboration, je percevrais, certes, une confortable indemnité, mais elle n'assurerait ma « matérielle » que pendant quelques mois… à la condition que Léonox ne m'entraîne pas dans une folle poursuite autour du monde !

Quand je pensais à ces choses-là, je me demandais d'ailleurs d'où il sortait l'argent, lui. Oh, j'avais le choix entre plusieurs explications. La plus plausible étant celle-ci : grâce à un frais cadavre, il pouvait prendre n'importe quelle apparence humaine – mais masculine. J'imaginais alors que, de temps à autre, M. Paul Getty, ou M. le baron de Rotschild, et autres êtres comblés par la fortune, perdaient pendant quelques minutes le souvenir des chèques qu'ils signaient, ou même des ordres qu'ils passaient en Bourse. Oui, j'imaginais cela avec une certaine complaisance, car au fond je suis assez contestataire. L'effroi d'un de ces rois de la finance, apprenant que tel jour, à telle heure, il était allé lui-même retirer une bonne pincée de millions dans telle ou telle banque, alors qu'il se croyait en train de faire la sieste… mais ces gens-là font-ils la sieste ? Le temps, c'est de l'argent !

Que l'on m'excuse pour ces digressions. Je voudrais que l'on comprenne bien à quel point ma lutte contre Léonox m'avait plongé dans un monde inquiétant (sans allusions aux financiers) où les choses ne se déroulaient pas tout à fait comme dans celui que vous connaissez, vous. La présence de la Mort sous les traits de Mower me paraissait tout à fait naturelle, ainsi

que le fait pour Léonox de transformer son apparence physique grâce à un frais cadavre, ainsi que la possibilité pour Lisa d'interroger, lorsqu'elle était en crise, Celui qui la dirigeait.

Ne vous étonnez donc pas si mes réactions ne correspondent pas toujours à celles que l'on pourrait attendre d'un être « sensé ». Sensé, c'est-à-dire « qui ne croit que ce qui tombe sous ses sens ». Quelle folie ! Je le sais désormais, ce que nos pauvres sens humains découvrent n'est qu'une infime partie de ce qui existe… en admettant que ce que nous voyons, ce que nous sentons, ce que nous touchons existe vraiment.

J'en reviens à mon entrevue avec mon rédacteur en chef à mon retour de Cerbère (je ne soufflai mot, bien sûr, de l'enterrement et du scandale causé par Lisa aux yeux d'encre).

Ce qui me prouva son hostilité, assez bizarrement, c'est qu'il ne gueula pas, qu'il ne frappa même pas sur la table. Quand je lui eus exposé que mon voyage là-bas avait été inutile, que les quatre morts étaient parfaitement naturelles, qu'il n'était même pas question d'en tirer dix lignes, il me regarda dans les yeux et me demanda :

— Vous avez apporté une couronne, n'est-ce pas ?

— Une couronne ? fis-je, l'air stupide.

Il hochait la tête. Coléreux comme il l'était, je devinais l'effort qu'il faisait pour se dominer.

— Le second ! grogna-t-il. Un cousin germain du Grand Patron ! C'était la moindre des choses, non ?

Je haussai les épaules :

— Sais même pas où on l'a enterré, grommelai-je. Si vous croyez que ça m'intéressait ! De toutes façons, vous pouvez dire que j'ai porté sur la tombe une magnifique gerbe de fleurs… naturelles. C'est beaucoup mieux.

Et j'ajoutai, non sans cynisme :

— Je la marquerai sur ma note de frais. Ça sera une preuve.

Il me regarda comme il devait regarder les scorpions quand il était aux Bat d'Af dans le Sud-Tunisien (oui, oui !) mais il y avait une nuance de respect dans sa voix quand il gronda :

— Vous ne manquez pas de culot, vous !

— Si j'en manquais, répondis-je, je ne travaillerais pas pour l'ÉCLAIR.

Il eut un demi-sourire. Pour cette fois, j'avais sauvé « ma peau ». Il se contenta de grommeler :

— Depuis quelque temps, vous n'êtes pas très efficace, Dalvant.

Je ne répondis rien. Parce que je savais que, vu de son côté, c'était exact. J'étais efficace, certes, mais dans un monde un peu différent de celui dans lequel il vivait. Un monde où je fréquentais Léonox, Mower-la-Mort, et Lisa.

*

*   *

… Une pensée ne cessait de me poursuivre. Mower, qui souvent m'avait fourni de précieuses indications, m'avait dit : *« parce que Léonox n'était pas là ».* Vous en souvenez-vous ? Il avait expliqué ainsi le fait que le cadavre du quatrième ne s'était pas levé dans le cercueil.

Mais alors, il fallait en conclure que lorsque Gaëlle, morte au passage de la frontière, s'était relevée quelques minutes plus tard, *c'est que Léonox y était.* Comprenez-vous ? Mower m'avait, négligemment, fourni une très précieuse indication.

En effet, autour de Gaëlle morte, nous ne formions qu'un tout petit groupe. Il y avait Gaëlle, évidemment. Mais Léonox ne pouvait prendre une apparence féminine. Il y avait Mower. Mais Mower n'était pas Léonox, oh non ! Pas plus que moi.

Restaient donc les deux douaniers… et Marchand. Est-ce que l'un des douaniers avait souri du coin des lèvres, tic qui m'avait toujours permis de reconnaître Léonox ? À vrai dire, je l'ignorais. J'avais été trop préoccupé par Gaëlle pour surveiller leur visage.

Malheureusement, je n'avais jamais vu sourire ainsi mon confrère Marchand. Alors ? Léonox était-il l'un des douaniers ? Était-il Marchand ?

En ce qui concernait les douaniers, il m'était bien sûr quasiment impossible de m'en assurer. Il aurait fallu que je retourne à Cerbère. Pas question. Je tenais à conserver ma place à l'ÉCLAIR.

Pour Marchand, c'était beaucoup plus facile… Il était venu à Paris comme moi et j'avais mille prétextes pour le rencontrer.

J'étais dans mon studio. Rêveur, je tendis la main vers le téléphone… Mais je ne décrochai pas l'appareil.

Si Marchand était Léonox, je ne devais pas l'alerter. Jusqu'alors, chaque fois que je l'avais reconnu, je lui avais jeté au visage : « Tu es Léonox ! ». Et ça ne m'avait jamais aidé, bien au contraire, car dès lors il s'était tenu sur ses gardes. Cette fois, j'étais bien décidé à ne rien dire.

Mais était-il vraiment Léonox ?

J'allai vers la fenêtre. Une sorte de crachin embrumait la rue. Je mis ma gabardine grise et je descendis vers la cour intérieure dans laquelle j'avais rangé ma voiture.

*
*   *

… – Et alors, Maître, dit Léonox, la Chose s'est approchée de la jeune femme. Une fraction d'elle s'est glissée dans le cadavre. Et la jeune femme s'est relevée, bien vivante.

Il était debout devant la rosace de diamant noir. Chose étrange, il n'y avait pas la moindre source de lumière dans ce santuaire sans fenêtres, et pourtant on voyait, parce que la rosace dégageait une sorte de lumière noire.

Le Maître répondit :

— Non. Pas vivante.

— Mais…

— Voilà longtemps que Mower a réceptionné la jeune femme, ajouta le Maître. Gaëlle Martin n'est plus vivante.

Léonox eut un frisson. Il était humain, lui ! Et tout de suite il tenta de faire accepter la seule explication possible :

— Mower a pu… se tromper… Souvenez-vous, Maître : pour Joseph Balsamo, dit Cagliostro… Il prétend ignorer s'il l'a réceptionné !

— Étranges humains que vous êtes, répondit le Maître. Le mensonge est particulier à votre espèce, l'ignores-tu ? Mower pourrait mentir lorsqu'il prend une apparence humaine… encore que, j'en suis persuadé, il n'y songe même pas… mais il ne saurait mentir quand il est près de moi. La jeune femme est morte, sois-en certain.

De nouveau Léonox frissonna.

— Il est donc possible, Maître, que l'on vive une existence en apparence normale après qu'on ait été réceptionné par Mower ?

— Non, répondit le Maître. Ce n'est pas possible.

— Mais pourtant…

— Mais pourtant, cela est, n'est-ce pas ? Pauvres humains ! Combien de fois t'ai-je répété, Léonox, que dès l'instant où tu ne disposes que de sens humains, tu ne peux juger que d'une certaine apparence du monde. Tout ce que tu crois voir, sentir, entendre, toucher, n'est que duperie. La meilleure preuve n'en est-elle pas que, pour moi, cela n'existe pas ? Que, pour concevoir toutes ces illusions, je dois passer par ton intermédiaire, alors que je dispose de possibilités infiniment plus nombreuses que les tiennes ? Je sais, moi, que Gaëlle Martin a été réceptionnée par Mower, et que par conséquent, le fait que tu la voies, que tu l'entendes comme si elle vivait encore n'est qu'une illusion. Illusion provoquée par cette Chose qui te suit.

Il suait, Léonox. Depuis quelques jours, les gouttes perlaient sur son front chaque fois qu'il se retournait pour voir la Chose. Dents serrées, il se retourna. La Chose était là. Il ne la voyait toujours pas mais il la devinait. Il pouvait même imaginer son volume. Et il semblait qu'elle se soit amplifiée…

— Elle est là, n'est-ce pas ? demanda le Maître.

— Oui.

— Voyons… D'après ce que tu m'as expliqué, il semblerait que nul autre que toi n'ait conscience de sa présence ?

— C'est cela, Maître. Ni Dalvant, ni… la jeune femme.

— Et Mower ?

D'un revers de main machinal, Léonox s'essuya le front :

— Je ne sais pas, avoua-t-il. Mais d'après son attitude je suppose qu'il n'a rien remarqué.

Il cria à voix basse :

— Mais que dois-je faire, Maître ?

— Dans le langage argotique que tu utilises parfois, je dirais que tu es « paniqué », Léonox. Il ne faut pas. Que risques-tu ? Que cette Chose te supprime ? Quelle importance, puisque Mower ne te « réceptionnera » pas ? Il a des ordres en conséquence.

Des ordres ! Mower ! Comme si, par défi au Maître, il n'était pas capable de « réceptionner » Léonox, dans une de ses périodes de contestation ! Quelle était la position exacte de Mower dans l'échelle hiérarchique des Puissances ? Léonox n'avait jamais pu le savoir. Ce qu'il n'ignorait pas, c'est que Mower, lorsqu'il contestait, n'était contrôlé par personne, et que…

— Pauvres humains ! reprenait le Maître. Voilà que l'idée seule d'être réceptionné par Mower t'épouvante ! Tu es vraiment trop humain, Léonox.

— Mais pourquoi cette Chose me suit-elle ? Pourquoi moi ?

Encore que les Puissances n'éprouvent pas les mêmes sentiments que nous, il parut que la voix du Maître se teintait de surprise :

— Ne l'as-tu pas compris, Léonox ?

— Non ! Je ne peux plus réfléchir ! La seule pensée que cette Chose me suit, alors que j'ignore dans quel but…

— Tu as vu la jeune femme se relever, sourire aux lèvres, alors que Mower l'avait déjà réceptionnée, et tu n'as pas compris ? Mais, Léonox, cette Chose attend tout simplement que tu meures, dans le sens que vous donnez à ce mot, vous, humains. C'est-à-dire que tu n'aies plus aucune réaction physique. À ce moment-là, elle se glissera en toi, comme elle s'est glissée dans la jeune femme.

Il parvint à articuler, bien qu'il pût à peine desserrer les dents :

— Mais pourquoi ?

— Parce que, Mower ne te réceptionnant pas, et ton corps actuel étant occupé par la Chose, tu échapperas alors totalement à mon pouvoir pour tomber sous celui de la Chose… C'est-à-dire que je n'aurai plus aucun moyen de contrôler ce qui se passe sur votre monde, puisque je ne vois rien qu'à travers tes sens humains.

— Que puis-je faire ?

— Rien. Sinon essayer de ne pas mourir, afin que la Chose ne s'empare pas de toi.

— Et si je changeais d'apparence à l'aide d'un frais cadavre ?

— La Chose suivrait ton nouveau corps. Il n'y a qu'une solution, Léonox : *il ne faut pas que tu meures* tant que je ne sais pas à quoi m'en tenir sur l'origine de la Chose.

Léonox grinça des dents mais ne répliqua pas. *« Il ne faut pas que tu meures » !* Vous vous rendez compte ? La Puissance n'avait vraiment rien d'humain. Rien. Elle n'avait pas même idée de ce que c'était, la mort, pour un humain. « Il ne faut pas que tu meures tant que je ne sais pas à quoi m'en tenir ». Sous-entendu : « Ensuite, quand je le saurai, tu pourras mourir tout à ta guise ».

Il essayait de chasser ses pensées d'insubordination, car déjà une douleur naissait sur sa poitrine, au niveau de la carte de visite « Compagnie Léonox et Cie. » Il y parvint ! Il ne fut plus que soumission.

— Bien, Maître.

— Il est entendu, reprit la Puissance, que tu ne dois jamais te placer dans une de ces situations où il serait possible que Mower soit appelé à te réceptionner. Cela, je te l'interdis. Quoi qu'il advienne, quoi que cela puisse te coûter, tu dois préserver ton existence humaine tant que je ne sais pas ce qu'est la Chose qui te suit. Est-ce compris ?

— Oui, Maître, murmura Léonox.

IX

Marchand était-il Léonox ? Il ne me fallut que quelques minutes pour comprendre que je n'obtiendrai pas de réponse à cette question en le surveillant. À Cerbère, j'étais resté avec lui pendant des heures sans que rien dans son comportement n'éveille mon attention.

En outre, c'était un excellent reporter, et peu de choses lui échappaient. Tôt ou tard, il finirait par me repérer et je ne désirais pas qu'il sache que j'avais conçu des doutes.

Je l'avais trouvé sans difficultés car je savais que les gars de FRANCE-JOUR se réunissent souvent sur la terrasse vitrée du CAFÉ DES ANTILLES, à deux pas de l'immeuble de leur journal.

J'étais passé au milieu d'un tel flot de voitures que Marchand n'avait pu remarquer la mienne. J'avais garé mon auto en stationnement interdit, comme d'habitude, parce qu'au passage j'avais reconnu Marchand. Il écoutait distraitement ses compagnons, attablé devant un grand verre.

J'étais revenu à pied vers le café. C'est alors que j'avais compris que ma technique était stupide. Pour surveiller le visage de Marchand, je devais m'approcher du café à tel point qu'il finirait certainement par me remarquer. Et quelle explication pourrais-je lui donner ?

Alors ? Aller m'asseoir près de lui ? Mais ni lui ni ses compagnons ne m'avaient jamais vu dans ce café ! Encore une fois, quelle explication fournir ?

Je cessai d'avancer, puis je revins vers ma voiture, préoccupé au point que je ne prêtais nulle attention aux promeneurs qui me croisaient. Soudain :

— Francis !

Et, bien sûr, c'était Gaëlle, toujours souriante, toujours ravissante. Machinalement, je serrai la main qu'elle me tendait. Mais je ne souriais pas, moi. J'avais serré plusieurs fois la main de Mower, et ça ne m'avait fait ni chaud ni froid. Parce que je savais que Mower, c'était la mort.

Gaëlle, j'ignorais ce que c'était. Notez que je ne dis pas : « ce qu'ELLE était ». Je ne pouvais en parler comme d'un être humain puisque Mower l'avait réceptionnée ! Elle était morte, et elle était là, souriante, bien vivante en apparence !

Et je l'avais tenue dans mes bras au Château du Mage ! À ce moment-là, était-elle déjà morte ? Avais-je fait l'amour avec une morte ?

Elle parlait, et je l'entendais à peine. Cependant, assez vite, je réagissais. Je crus comprendre qu'elle n'était restée qu'une journée en Espagne car le temps était exécrable sur la Costa Brava. Je répondis du bout des lèvres :

— Oh, vous savez… À cette saison ! Le vent, n'est-ce pas ?

— Oui, le vent… et des rafales de pluie…

Mon attitude gênée lui parut bizarre, et elle demanda :

— Qu'y a-t-il, Francis ?

— Rien… Rien du tout ! Sinon que… j'ai veillé pendant presque toute la nuit et que je suis fatigué… Je n'ai pas fermé l'œil.

Elle se mit à rire gentiment :

— Voilà ce que c'est, que de courir les boîtes de nuit !

Je protestai, mais je compris bien vite que cela ne lui faisait ni chaud ni froid. Elle me traitait en camarade, non en amant. Elle ne m'aimait plus, c'était évident. Et pourtant, à Cerbère… Oui, à Cerbère elle m'aimait encore… jusqu'au moment où elle était morte.

Je n'y avais pas pris garde alors, mais quand elle était « revenue à elle » elle m'avait regardé avec indifférence. Elle m'avait écarté quand, fou d'angoisse, j'avais tenté de la soutenir. Notre amour était mort avec elle. Et, à en juger par son attitude, elle ne se souvenait même plus de ce que nous nous étions aimés.

Et comme je préférais ça ! Croyez-vous que j'aurais pu supporter qu'elle se blottisse dans mes bras, elle, la morte qui vivait ?

Une idée soudain… Je montrai le CAFÉ DES ANTILLES :

— Si nous arrosions ce hasard heureux ? proposai-je.

— Volontiers.

Je tenais mon prétexte pour surveiller Marchand ! Il ne pourrait s'abstenir de s'approcher de Gaëlle.

Quand nous entrâmes, je fis un salut de la main à Marchand et à ses compagnons, et j'allai m'installer au bar près de Gaëlle.

Trente secondes plus tard, il se hissait sur un tabouret près de moi. Notez bien : *près de moi* et non près de Gaëlle. Celle-ci lui sourit, lui tendit la main.

Le sourire qu'il lui rendit manquait de chaleur… et sa poignée de main fut très, très discrète.

Je lui expliquai que nous venions de nous rencontrer sur le trottoir, Gaëlle et moi, et que…

Pendant que je parlais, je remarquai que des gouttes de sueur perlaient sur son front. À deux reprises, il se retourna – mais il ne regardait pas vers la table qu'entouraient ses amis. Non. Il regardait de l'autre côté, où il n'y avait personne ! Quelle étrange manie avait-il contractée là !

Et pourquoi suait-il, alors qu'il faisait plutôt frais sous la verrière ? Nous discutâmes de choses et d'autres, en copains. Mais tout en discutant et en parlant, une idée germait en moi, s'imposait…

Le sourire glacé de Marchand… Sa poignée de main réticente à Gaëlle… Sa sueur… Tout cela s'expliquait si Marchand était Léonox, *car alors il savait que Gaëlle n'était pas vivante !* Malgré sa force de caractère, malgré son aplomb, il ne parvenait pas plus que moi à se faire à l'idée qu'une morte lui serrait la main, et lui souriait, et lui parlait !

Ce n'était guère qu'une présomption, certes. Mais comment expliquer autrement son attitude ?

Il se produisit alors quelque chose d'étrange. Nous avions commandé trois cocktails différents, suivant notre goût personnel. Le barman se trompa. Il posa devant Gaëlle le verre de Marchand, et vice-versa. Ils s'en aperçurent en même temps à la couleur du breuvage.

Gaëlle se mit à rire. Pas Marchand. Il était furieux, et appela :

— Barman !

Celui-ci, qui déjà s'éloignait, se retourna… Trop tard. Gaëlle, plus gentille que jamais, soulevait le verre de Marchand et le posait devant ce dernier. Après quoi elle prit son propre verre.

— Ce n'est rien ! fit-elle en riant.

Elle but une gorgée. J'allais l'imiter quand je remarquai le visage de Marchand : il était blême. *Il regardait son verre avec horreur.*

— Barman ! gronda-t-il.

— Monsieur ?

— Qu'est-ce que vous m'avez servi là ?

— Un Manhattan, monsieur, comme vous me l'avez demandé.

Marchand essaya de rire – un pauvre rire sans conviction.

— J'ai dû me tromper ! J'ai horreur de ça. Donnez-moi… Oh, peu importe. Un Rose.

Il ajouta, avec un léger sourire en coin :

— Dalvant boira celui-là. C'est moi qui offre.

… Hé oui, Léonox, hé oui, comme aurait dit Mower. Pendant des jours et des jours, à force de volonté, tu avais réussi à ne pas « sourire en coin », parce que tu avais deviné que je te reconnaissais à ce « tic ». Mais là, alors que Gaëlle, la morte qui vivait, venait de toucher ton verre, tu as cessé de te contrôler. Tu étais incapable de boire ce cocktail parce que tu ne savais pas exactement où la morte qui vivait avait posé ses doigts… Et tu t'étais trahi.

Bien sûr, je me gardai de toute réflexion, et je bus sans sourciller le contenu du verre de Léonox, posant peut-être mes lèvres sur les empreintes des doigts de Gaëlle. Je ne pouvais agir autrement ! Refuser, c'eût été annoncer que je l'avais reconnu et que je savais qui était Gaëlle.

Mais il y avait tout de même là quelque chose d'ahurissant. Moi, Dalvant, je buvais alors que Léonox n'avait pas osé le faire ! Léonox qui n'a peur de rien ! Léonox qui bénéficie de toute l'aide de Celui qui le dirige, alors que moi, sans Lisa aux yeux d'encre, je ne suis qu'un humain.

Fallait-il qu'il ait peur de Gaëlle ! Peur de la morte qui vivait !

Il se retourna. Oui, une fois de plus. Et il recommença à suer. Pourtant, du côté où il regardait, il n'y avait personne. Mais peut-être se retournait-il de temps en temps *pour ne plus voir Gaëlle ?* Oui, ça devait être ça. Mais pourquoi avait-il peur à ce point d'une morte qui vivait ?

*
* *

… Le sang de Léonox s'était figé au moment de serrer la main de la jeune femme. De la jeune femme ! Mais elle n'avait pas d'âge, puisqu'elle ne vivait pas ! Mower prenait parfois une apparence humaine, certes. Mais on savait ce qu'était Mower. Qu'était Gaëlle ?

Et quand elle avait saisi le verre, qu'elle l'avait glissé devant lui… oh non, pour rien au monde il n'aurait accepté de poser ses lèvres à l'endroit qu'elle venait de toucher ! C'était stupide, il le comprenait, il l'admettait : il venait de lui serrer la main…

Mais, stupide ou pas, cela lui était physiquement impossible. Le Maître le lui avait dit : il était « paniqué ».

Lentement, il but une gorgée, puis il se retourna. Évidemment, la Chose était toujours là. Elle ne l'avait pas quitté depuis qu'elle était sortie du cercueil, quoi qu'il fasse. Il avait tout tenté, et même de s'asseoir au centre d'une salle de cinéma archi-bondée. « Pas de place pour Elle ! » s'était-il dit. Et pourtant, il l'avait vue, ou du moins devinée, installée sur les spectateurs, sur les épaules de l'un, sur les genoux de l'autre, sans même qu'ils en aient conscience. Est-ce qu'ils en conserveraient des séquelles ? Qu'importait à Léonox !

Il semblait pourtant que, depuis quelques minutes, la Chose se fût rapprochée de lui. Il réfléchit, pendant que Dalvant disait il ne savait quoi. Qu'elle s'approche, qu'elle le touche, aucune importance.

Elle ne pouvait rien contre lui *tant qu'il vivrait.* Mais le Maître avait longuement insisté : il ne devait pas mourir, sans quoi la Chose se glisserait en lui et il deviendrait semblable à Gaëlle : un mort qui vivait. Cette pensée lui était insupportable, et surtout le fait que, il le sentait, la Chose attendait ça ! Il ne pouvait en douter : le Maître le lui avait confié.

Il ne devait pas mettre son existence en péril. À aucun prix. Bien, soit. Mais la mort survient parfois de façon tout à fait inattendue… Une auto qui vous happe… Une pierre qui tombe… Une mauvaise chute… Un coup de poing mal placé… Il y a tant et tant de façons de mourir ! Allait-il devoir se garder de tout, se méfier de tous ?

Heureusement, Dalvant ignorait que Marchand et Léonox ne faisaient qu'un !

Et la Chose était toujours là, alors que Dalvant parlait. Pour s'en assurer il se retourna encore. Quel effet cela produisait-il quand elle pénétrait dans votre cadavre ? Il ne pouvait tout de même pas le demander à Gaëlle… qui, fort probablement, ignorait qu'elle n'était qu'un monstre.

D'ailleurs, ce qu'il se demandait là était stupide. Après la mort, dès que Mower vous a réceptionné, on ne peut plus rien ressentir physiquement. Plus rien ? Voire ! Et Gaëlle, hein ? N'était-elle pas là, éclatante de santé, la morte qui vivait ? Si on la frappait, ne sentirait-elle vraiment pas les coups ?

Il reposa son verre avec une certaine nervosité. Le fond claqua sur le comptoir du bar. Dalvant, qui discutait avec Gaëlle, se tourna vers lui, et il y avait une telle ironie dans son regard que Léonox se sut démasqué. Du bout des doigts il fit tourner son verre, la tête basse, et du bout des lèvres il demanda :

— *Comment as-tu fait, cette fois ?*

X

Oui, du bout des lèvres !… « Comment as-tu fait cette fois ? ». Donc, il n'avait pas constaté qu'il avait eu malgré lui son étrange sourire. Mais *il savait que je savais,* et toute tentative pour l'abuser serait inutile.

— Que voulez-vous dire ? demanda Gaëlle avec curiosité.

Que répondre ? Que j'avais reconnu Léonox ? Mais elle n'avait jamais entendu ce nom, du moins depuis qu'elle était morte, et elle avait perdu tout souvenir de l'aventure qui nous avait déjà opposés à Léonox, en ces temps si proches où elle vivait vraiment.

Tout de suite, je décidai de démoraliser Léonox. C'était trop facile, puisqu'il n'avait pas osé boire dans le verre qu'avait touché Gaëlle ! Je répondis avec désinvolture :

— Quand nous vous avons rencontrée à Cerbère, Gaëlle, vous ne pouviez nous laisser indifférents. En plaisantant… oui, en plaisantant… nous avons voulu savoir lequel de nous deux vous préfériez. Voilà tout.

Elle fronçait ses jolis sourcils, jamais épilés et pourtant si fins, d'une courbe si parfaite.

— Je ne comprends pas, Francis. Il a demandé « Comment as-tu fait cette fois ? »

— Hé oui, fis-je.

Il y avait quelque chose à tirer de cette situation, quelque chose qui pouvait embarrasser Léonox. Gaëlle ne m'aimait pas (une morte qui vit peut-elle aimer un humain ?) et je ne l'aimais plus. Léonox, je l'avais compris quand il avait exigé que l'on change son verre, éprouvait pour elle une véritable horreur physique. Si donc je pouvais la pousser vers lui, quelle tête ferait-il, ce cher ami ?

Or, sans être fin psychologue, chacun sait que les femmes jeunes et jolies sont irritées par les fats et les prétentieux. Voilà ce que je devais faire : irriter Gaëlle.

— Hé oui, répétai-je en arborant le plus triomphal de mes sourires. Marchand a noté que nous sympathisions, vous et moi, et que vous le tenez un peu à l'écart. D'où il a conclu…

J'eus un rire fat avant d'achever :

— Qu'il a perdu son pari…

Je regardais Gaëlle droit dans les yeux, comme au cinéma le séducteur-type hypnotise sa victime. Et ça réussit ! Pas une femme digne de ce nom, c'est-à-dire possédant une certaine dose de fierté, n'aurait admis mon attitude. Gaëlle était morte, mais elle réagit comme une vivante. Son regard se glaça, elle me dévisagea, haussa les épaules, se laissa glisser de son tabouret, passa derrière nous et alla s'asseoir… près de Marchand !

— Je n'ai jamais entendu votre prénom, attaqua-t-elle, gentiment comme toujours.

Oh, cette gentillesse si jeune, si humaine, d'une femme morte deux fois !

— Heu… marmonna Léonox. Je…

Une voix railleuse lança derrière nous :

— On l'appelle Louis, mais en réalité c'est Ludovic.

Dans le grand miroir placé devant nous, je constatai que les compagnons de Marchand, ceux qu'il avait quittés, nous regardaient, railleurs… et nous écoutaient, puisque l'un d'eux venait de répondre à la question de Gaëlle.

Mais depuis quand nous écoutaient-ils ? Qu'avaient-ils entendu ? Qu'avaient-ils deviné ?

— Eh bien, Louis, dit Gaëlle…

Elle glissa vers moi un regard de défi et me lança :

— Il se pourrait que vous ayez perdu votre pari, mon cher Francis !

C'était la première fois qu'elle m'appelait « mon cher ». La même voix dit là-bas, près de la table :

— Sacré Marchand !

Mais Marchand-Léonox n'avait vraiment pas la mine réjouie d'un triomphateur. Les traits figés, il essayait de sourire à Gaëlle, de ne pas perdre la face devant ses copains de la rédaction. Il n'y parvenait pas ! Si bien que Gaëlle s'inquiéta :

— Qu'avez-vous ?

Ce qu'il avait ? Il se disait que, à cause de moi, il allait être obligé de serrer de près Gaëlle, de flirter avec Gaëlle, sous peine de paraître ridicule devant ses compagnons habituels. *Flirter avec la morte qui vivait !*

— Vous suez à grosses gouttes, mon vieux, constatai-je avec sollicitude.

Il rit du bout des lèvres, sans que son visage s'éclairât.

— C'est idiot, reconnut-il… Je suis sujet… à de brusques accès de fièvre. Séquelles du paludisme… je… Heu… Je suis né près de Porto-Novo, n'est-ce pas, à la limite des marais, et parfois…

Il disait n'importe quoi. Marchand (le vrai, bien sûr !) était né à Paris. Peut-être allais-je l'embarrasser davantage en le lui rappelant, mais deux de ses amis venaient vers nous, inquiets :

— Ça ne va pas, Louis ? Veux-tu qu'on te mène chez toi ?

Il s'essuyait le front, le regard perdu.

— Eh bien… Je crois que…

— Je vous y conduirai avec plaisir moi-même, fit Gaëlle sans hésiter. Ma voiture est presque devant le café.

Il allait refuser ! Il regardait au fond de la salle, du côté où il n'y avait personne ! J'attisai le feu…

— Si vous n'avez pas confiance dans les talents de Gaëlle, dis-je, je vous ramènerai volontiers aussi…

Vous comprenez ? Désormais, il ne pouvait plus refuser ! Un sursaut d'orgueil le secoua, et l'on prit cela pour un frisson de fièvre. Il réussit à sourire un peu.

— Gaëlle, fit-il… Je vous suis…

*
* *

Tout de suite, Léonox avait regretté sa réponse. Il ne devait pas mourir (ordre du Maître !) et voilà qu'il confiait son existence à la morte qui vivait ! Car elle allait évidemment prendre le volant… et il serait assis près d'elle, à la « place du mort » !… avec, sur les coussins arrière, la Chose qui le suivait toujours !

Mais que faire ? Refuser ? Lui, Marchand, bien connu pour ses succès

féminins, repousser les avances d'une jolie femme ? Il était trop humain, c'est-à-dire trop orgueilleux pour cela. Il répondit donc :

— Volontiers.

Puis il dédia un vague sourire à Dalvant, se leva… et il affectait de chanceler, afin que l'on sût qu'il était vraiment malade, alors que, physiquement, il ne s'était jamais senti plus solide. Ce n'était pas physiquement qu'il était blessé, oh non !

Et il sortit, près de Gaëlle.

Quand il mit le pied sur le trottoir, il se retourna. La Chose, bien sûr, le suivait. Il recommença à suer. Et il baignait dans sa sueur quand Gaëlle démarra. Il était assis près d'elle (la place du mort !… mais Gaëlle, qui conduisait, n'était-elle pas déjà morte deux fois ?) et derrière, sur la banquette, la Chose le suivait toujours.

Plus loin encore, dans le flot des voitures, il discerna une GS verte et, au volant, il reconnut Dalvant. Cela l'irrita. À n'en pas douter, Dalvant savait ce qu'était Gaëlle. Il devait bien rire en voyant un Léonox incapable de réagir contre l'horreur de l'inconnu.

Pour comble, Gaëlle prenait des risques. Elle conduisait en parfaite décontraction, frôlant les autobus et changeant de file au mépris du code. « Tu ne dois pas mourir ». Ordre du Maître. Facile à dire…

— Attention ! gronda Léonox.

Gaëlle freina, accéléra à fond… et parvint à éviter l'arrière d'un camion et à se glisser entre celui-ci et l'auto qui le suivait. Un furieux coup de klaxon salua cet exploit.

— Cette fois, il cessera de nous suivre, dit Gaëlle.

Elle parlait de Dalvant, mais, chose étrange, maintenant il eût préféré que Dalvant fût derrière eux. Désormais il était seul entre la morte qui vivait et la Chose. Après tout, rien ne prouvait que, cette fois, Dalvant était contre lui.

Il entendit hurler les pneus. Gaëlle se cramponnait au volant mais ne parvenait pas à redresser la voiture qui monta sur le trottoir.

L'arbre fonçait droit sur Léonox. « Tu ne dois pas mourir »… Ordre du Maître. Mais…

Le choc fut d'une violence inouïe. Tout le côté droit de l'auto fut laminé, au point que le siège avant fracassa la lucarne arrière.

XI

Moi, Francis Dalvant, qui me flatte de ne jamais être embarrassé quand je tiens un volant, je n'avais pas réussi à suivre Gaëlle dans le flot de la circulation parisienne. Elle prenait des risques insensés ! Il est vrai qu'elle ne risquait pas grand'chose ! Mourir ? *Elle en avait l'habitude !* Quant à Léonox, je savais depuis longtemps que Mower avait ordre de ne pas le « réceptionner ». Peut-être serait-il grièvement blessé dans un accident, voire mutilé… Mais en aucune façon il ne pouvait « mourir » dans le sens où nous l'entendons, puisque Mower ne pouvait le réceptionner.

Donc, je ne parvins pas à suivre Gaëlle. Peu importait, puisque je savais où elle allait : chez Marchand. Et, par hasard, je savais où habitait Marchand.

Je continuai donc à rouler sagement… jusqu'au moment où je constatai que les voitures qui me précédaient obliquaient vers la gauche, amorçant un large crochet pour éviter un attroupement qui débordait du trottoir.

Un accident. Une voiture s'était écrasée sur un arbre. Tout de suite mon cœur se serra : je venais de reconnaître l'auto de Gaëlle. Je me rangeai au bord du trottoir, je descendis. Il y avait une trentaine de badauds, que deux agents tentaient de « dissuader ». Je supposai qu'un de leurs collègues alertait Qui de Droit.

Je sautai à terre, j'écartai le rang des badauds, je montrai mon coupe-file avec une telle rapidité qu'ils n'eurent pas le temps de savoir qui j'étais. Mon assurance était telle qu'ils me laissèrent passer.

Léonox était allongé sur le trottoir, les bras en croix, le visage de cire. Un homme d'une cinquantaine d'années, penché vers lui, se relevait.

— Est-il mort ? demandai-je tout à trac.

Il ramassait sa trousse médicale, haussait les épaules :

— Non, fit-il. Une sacrée chance. Il n'a certainement pas été éjecté : il a dû ouvrir la portière et sauter. Le choc a été rude et il a été atteint à la tête.

— En réchappera-t-il ?

— Impossible de vous répondre.

Je regardais vers les débris de la voiture. Je n'avais pas encore pensé à Gaëlle, puisque je savais que Gaëlle ne pouvait pas mourir. Je dus devenir livide car le toubib me demanda avec sollicitude :

— Vous la connaissiez ?

Je ne pus que hocher la tête. Oh, certes, je la connaissais, Gaëlle ! Ou du moins je croyais la connaître, la morte qui vivait !

Eh bien, elle avait cessé de vivre, et définitivement. Même le Maître de Léonox n'aurait pu rendre les apparences de la Vie à ce corps broyé par la tôle, et dont la tête avait éclaté « comme un fruit trop mûr ». Je me souvins des heures pendant lesquelles je l'avais tenue dans mes bras, et un sanglot me secoua.

Tout blasé qu'il fût sur la souffrance humaine, le toubib se crut autorisé à m'asséner une claque dans le dos en murmurant :

— Allons, allons !

Oui, « allons »… Allons où ? Aux morts qui ne meurent pas ? Aux Léonox dans le coma ? Personne ne pouvait deviner ce que je ressentais alors, parce que personne n'aurait cru ce que je pouvais dire ! Imaginez-le, le toubib, si j'avais affirmé : « Gaëlle, c'est la morte qui vit, et l'autre. Marchand, il changera d'apparence humaine avec un frais cadavre… ». Pour peu que le praticien s'intéresse à la psychiatrie, j'étais bon pour

l'asile !
Mais il était compréhensif, celui-là. La preuve, c'est qu'il me demanda, en refermant sa trousse :
— Si vous tenez à l'accompagner… Cela facilitera l'identification.
— Qui ? demandai-je, stupide.
— La jeune femme !
— Je préférerais accompagner celui-ci… puisqu'il est vivant ! fis-je en montrant Marchand-Léonox.
— Vous le connaissez aussi ?
— Et comment ! fis-je.
Si je connaissais Léonox ! Quelle plaisanterie ! Mais bien sûr, l'homme de l'art ne pouvait pas savoir… Il dut même se demander, pendant quelques secondes, s'il n'y avait pas anguille sous roche, et si je n'étais pas quelque mari outragé capable de venger « son honneur »…
Je lui montrai mon coupe-file :
— C'est un confrère… et un ami… dis-je. Nous venions de nous quitter devant le CAFÉ DES ANTILLES. Je les suivais…
J'ajoutai un gros mensonge :
— Nous devions passer la soirée ensemble !
C'est malheureux à dire, mais les mensonges réussissent toujours devant des indifférents. Et le toubib l'était. Il passait, il avait assisté à l'accident, il s'était arrêté… Il avait constaté… Désormais, il lui tardait de reprendre ses activités habituelles… médicales ou autres.
Les deux agents s'étaient rapprochés de nous. Le docteur dit à mon intention (il s'en moquait, ô combien !) :
— Eh bien, accompagnez-le dans l'ambulance jusqu'à l'hôpital.
Puis il s'en fut vers sa voiture. L'ambulance ? Elle n'était pas loin, pas plus que Police Secours. Mais le toubib avait parlé ! Comprenez-vous ? On imagine mal ce que vaut à notre époque une phrase de toubib. Il avait dit : « Accompagnez-le dans l'ambulance jusqu'à l'hôpital ». Les deux agents se chargèrent d'en informer leurs collègues.
Si bien que, même si je ne l'avais pas voulu, j'étais embarqué dans l'ambulance qui emportait Léonox évanoui. Contestataire dans l'âme, je me demandai si les agents avaient vérifié l'identité du toubib. Non, j'en étais certain, ils ne l'avaient pas fait. Oh, je ne doutais pas de sa qualification professionnelle ! Mais j'enregistrais simplement l'illogisme des forces de l'ordre. Un accident. Un homme se présente, sûr de lui. « Je suis médecin ». – Ah, bien docteur !
Essayez de dire « je suis journaliste » sans montrer votre carte de Presse !
À l'hôpital, on ne me demanda rien du tout. J'étais là, j'accompagnais le blessé, cela suffisait. Parent ? Ami ? Police ? Personne ne s'en enquit. Et j'étais toujours là quand on radiographia Léonox. Conclusion : pas la moindre fracture. Violente commotion, voilà tout.
D'ailleurs, il reprit connaissance quelques minutes plus tard, dans une chambre qui sentait l'antiseptique. Il était encore aux trois quarts groggy, au point que, je le compris, il ne me reconnaissait pas. Je me penchai vers lui :
— Rien de cassé, dis-je. Vous avez de la chance !
Il balbutia :
— Et… la jeune femme… qui conduisait ?
D'un geste, je lui fis comprendre l'atroce vérité. Il essaya de se soulever sur un coude, grimaça :
— Voyons… murmura-t-il… Je sais pourtant bien qu'elle… qu'elle…

Soudain, il se tut. Mais je savais ce qu'il allait dire : que Gaëlle ne pouvait pas mourir !

En quelques mots, je lui expliquai que l'état du cadavre de Gaëlle ne permettait aucun espoir. Il soupira et balbutia :

— Laissez-moi… Je suis à bout de forces !

*

* *

… Léonox, « à bout de forces » ? Allons donc ! Dalvant avait oublié qu'il n'existait pas, physiquement, d'être humain plus solide que Léonox. En réalité, depuis que ce dernier avait repris conscience, il aspirait à la solitude *pour réfléchir*.

Réfléchir à quoi ? À l'accident ? Il s'en moquait. Il n'avait aucune part de responsabilité dans cet accident-là et, on venait de le lui affirmer, il s'en tirait sans dommages.

Non, ce n'était pas l'accident qui le préoccupait. C'était le fait que Gaëlle était, cette fois, définitivement morte. Le corps de la jeune femme était atrocement mutilé, sa tête éclatée… Personne ne pouvait redonner vie à un tel cadavre.

Mais alors…

Grimaçant de douleur, il parvint à s'asseoir dans le lit, et il regarda… oh, comme il regarda dans tous les coins de sa chambre de malade !

Puis il se laissa retomber en arrière, les yeux clos. La Chose n'était pas là ! Comprenez-vous ? La Chose qui le suivait depuis qu'il était sorti du cercueil, la Chose n'était pas là ! Et il tentait de découvrir une explication rationnelle. Comme si ces phénomènes-là s'accommodaient de la pauvre raison humaine !

Première possibilité : elle pouvait avoir été détruite par le choc. Il ne s'attacha pas à cette explication pendant dix secondes. La Chose n'était pas matérielle, passait à travers les murs et les panneaux de métal, et donc n'avait rien à craindre d'un choc.

Deuxième possibilité : la Chose était toujours là-bas, dans l'auto disloquée… ou à la Morgue, derrière le cadavre mutilé de Gaëlle… essayant de redonner vie à celle-ci.

Pendant un instant, il prit plaisir à imaginer cette Puissance inconnue, surprise de ne pouvoir ranimer cette humaine à la tête brisée. Oui, ce devait être cela. La Chose était là-bas, à la Morgue. Impuissante. Stupéfaite.

Il n'était pas difficile de s'en assurer : il suffisait d'y aller ! Sa tête était encore douloureuse, mais il avait conscience d'avoir récupéré toutes ses facultés. Pourtant, il hésitait… Il avait peur ! Lui, Léonox, avait peur ! Peur que la Chose, en le voyant, n'abandonne Gaëlle pour se remettre à le suivre, lui, en attendant qu'il meure et qu'elle prenne alors possession de son corps.

Troisième possibilité… Il se contraignait à ne pas y penser, parce que c'était atroce. Pourtant, comme toujours en pareil cas, il ne pouvait s'arracher cette idée de la tête. *Et si c'était déjà fait ?* Comprenez-vous ?

*

* *

… La Chose n'était pas à la Morgue. Pas plus dans la salle silencieuse

que dans le tiroir où dormait le cadavre de Gaëlle. Pas le moindre doute : il eût senti sa présence.

Et quand Léonox se retrouva dans la rue, hébété, il regarda passer un autobus en se demandant s'il ne serait pas bien avisé de se jeter sous les roues. Vous rendez-vous compte ? Léonox songeant au suicide !

C'est que la troisième possibilité était probablement la bonne. La Chose avait disparu parce qu'elle avait pris possession du corps de Léonox ! Comprenez-vous ? Léonox était mort. Bel et bien mort, et peut-être, malgré les ordres du Maître, était-il déjà « réceptionné ».

Mais, comme cela s'était produit plusieurs fois pour Gaëlle, la Chose s'était glissée dans son cadavre et il était devenu un mort qui vivait. Atroce. Se dire qu'on est mort, mais qu'on porte en soi quelque chose qui fait fonctionner les bras, les jambes… et le cerveau !

Oui, le cerveau ! Car il continuait à fonctionner très correctement, le cerveau de Léonox ! Était-ce possible ?

Précisément, le cerveau répondait :

« Non ! Je l'aurais constaté. Il y aurait eu des modifications. Je suis ton bon cerveau habituel, je ne remarque rien de particulier. Tu es toujours toi. Rien n'a changé ».

Voire ! L'individualité, prétend-on, naît des circonvolutions cérébrales. Celles-ci n'étaient pas modifiées, soit. Mais la Force qui les activait était-elle la même ?

« Suis-je, pensa Léonox, exactement ce que j'étais auparavant… Ou bien suis-je devenu un robot de la Chose ? »

Apparemment, la réponse était : « Tu es toujours le même ». Puisqu'il conservait son esprit critique, et qu'il avait encore horreur de Ce qui l'avait suivi pendant si longtemps. Mais « en apparence » ne suffisait pas. La Chose était peut-être assez subtile pour abuser les morts dont elle s'emparait. Il voulait une certitude.

Il s'était assis sur un banc, dans un petit square et, indifférent aux enfants qui jouaient devant lui, il regardait le dos de ses mains, doigts tendus. Ces mains… Étaient-elles à lui ou à la Chose ? Immobile, il essayait de le déterminer.

Les veines saillaient un peu. Jamais il n'avait remarqué cela… mais après tout il n'était « Marchand » que depuis quelques jours. Peut-être était-ce normal. Peut-être était-ce dû à la Chose. Comment savoir ?

Un ballon de gosse atterrit sur ses genoux. Il le saisit et, distraitement, le relança. Il entendit un cri de dépit. Le ballon était tombé au milieu d'un petit bassin, à une vingtaine de mètres. Jamais il n'aurait cru l'envoyer si loin. Ainsi donc, ses muscles n'obéissaient pas aussi bien qu'autrefois ? Ou bien était-ce l'angoisse qui, peu à peu, le submergeait et qui troublait ses réflexes ?

Pourtant, il avait beau fouiller dans ses deux mémoires (celle de Marchand et celle de Léonox) il ne découvrait rien d'anormal. Évidemment ! Sot qu'il était. Si certains de ses souvenirs s'étaient effacés ou avaient été modifiés, comment aurait-il pu s'en apercevoir ?

Ainsi, tenez : prenons au hasard l'après-midi du 8 juillet. Marchand s'en souvenait, à seize heures il se baignait sur la plage de Biarritz. Mais à ce moment-là Léonox n'était pas encore devenu Marchand grâce à un frais cadavre. Et Léonox, sous une autre apparence humaine, roulait sur une autoroute italienne.

Il possédait donc deux mémoires : celle de Marchand et celle de Léonox. Bien. *Mais qui prouvait que ces souvenirs étaient vrais ?* Qui prouvait que le

8 juillet à 16 heures Marchand se baignait vraiment à Biarritz et que Léonox roulait vraiment en Italie ?

La Chose, si elle s'était emparée de lui, avait pu supprimer, mutiler, modifier. De façon à ce que l'être qu'elle dirigeait continue à croire qu'il disposait de son libre-arbitre… alors qu'il ne faisait, sans le savoir, qu'obéir à la Chose !

De plus en plus préoccupé, il se leva et se mit en marche vers le repaire de Léonox, vers cette salle où resplendissait la rosace noire, emblème du Maître. Seul le Maître pourrait dissiper l'angoisse qu'il ressentait.

XII

Vous allez être déçus si vous m'imaginiez, moi, Francis Dalvant, comme un homme doué de toutes les qualités. En vérité, je dispose d'une possibilité d'oubli digne d'un égoïste forcené.

La preuve, c'est que je cessai de penser à Gaëlle dès que son cadavre déchiqueté ne fut plus sous mes yeux. Vous me direz que Gaëlle avait elle-même oublié notre liaison, et qu'elle n'était pas humaine. Soit. Mais moi, j'aurais dû m'en souvenir. Eh bien, non. Je ne pensais plus à la morte qui vivait, voilà tout.

Je pensais à Marchand, c'est-à-dire à Léonox. Rien qu'à lui. C'est pourquoi, le soir venu, je téléphonai à l'hôpital afin de prendre de ses nouvelles. Une voix indifférente, blasée, me pria d'attendre puis, quelques minutes plus tard, m'avisa de ce que M. Marchand, « totalement rétabli », avait regagné son domicile.

Le fait qu'il avait été si vite « totalement rétabli » ne me surprenait pas. Je savais que Léonox disposait de certains pouvoirs plus qu'humains. J'hésitai un peu. Puis, haussant les épaules, je formai son numéro. À quoi bon finasser ? Il savait à quoi s'en tenir à mon sujet, et je n'ignorais pas que Marchand, c'était Léonox.

Écoutez bien ce que donna notre conversation. Oh, oui, écoutez ! Je n'en croyais pas mes oreilles !

— Allô, Marchand ?

— Oui.

— Ici Francis Dalvant.

Un temps, puis, sur un ton de surprise :

— Dalvant, de l'ÉCLAIR ?

Vous rendez-vous compte ? « Dalvant, de l'ÉCLAIR »... sur un ton de surprise ! Alors que Léonox me connaissait depuis longtemps, et *qu'il savait que je savais.* Je répondis, interloqué :

— Ben... Oui.

Puis, avec un soupçon de raillerie :

— Je viens de passer un coup de fil à l'hôpital. On m'a déclaré que vous aviez regagné votre domicile.

— Tiens ? Vous avez donc appris que j'avais eu un accident ?

Je vous jure ! Léonox posant une telle question ! Il est vrai qu'il était évanoui quand je l'avais accompagné à l'hôpital et qu'ensuite, encore groggy, il n'avait pas paru me reconnaître. Mais tout de même !

En quelques mots, je lui expliquai mon rôle. Sa réponse :

— Ah ? Je l'ignorais. Je vous remercie, Dalvant. C'est une chance que le hasard vous ait conduit là juste au moment voulu.

Est-ce qu'il se moquait de moi ? Il avait bien dû s'en apercevoir, que je le suivais !

— Savez-vous que Gaëlle... murmurai-je.

— Oui. Quelqu'un me l'a dit quand je me suis réveillé. Pauvre fille !

Ce « quelqu'un », c'était moi. Comme je l'avais supposé, il ne m'avait pas reconnu. Bien sûr, il y avait eu le choc… Tout de même ! Léonox ne reconnaissant pas Dalvant ! Inimaginable.

Il avait prononcé ces quelques mots avec indifférence. Je repris :

— Ça n'a l'air de vous faire ni chaud, ni froid.

— Elle était jolie, certes. Mais elle n'était encore rien pour moi.

J'avais envie de lui demander : « Tu sais pourtant ce qu'elle était : une morte qui vivait ». Je ne le fis pas. Intuition sans doute. Il y avait quelque chose d'anormal dans le comportement de Léonox. Pourquoi me cacher *ce qu'il savait que je savais ?* Le choc avait-il provoqué une amnésie partielle ? De toutes façons, cela ne pouvait m'être que favorable.

Après une brève hésitation, je tentai :

— Voyons, Marchand ! Quand nous étions avec elle, à Cerbère, au moment où elle passait la frontière, vous…

— Quoi ? fit-il.

Puis, en riant, d'un ton amusé :

— Vous plaisantez, Dalvant ? Je suppose que vous désirez savoir si le choc ne m'a pas laissé partiellement amnésique… Rassurez-vous. Je me souviens très bien de ce jour où Gaëlle a franchi la frontière. Je m'en souviens d'autant mieux qu'elle… heu… qu'elle a eu une brève défaillance.

— Oui, dis-je, Oui !… Elle… elle s'est évanouie.

— Comment diable le savez-vous ?

— J'y étais.

Il se remit à rire :

— Me voilà victorieux de l'épreuve, Dalvant. Il n'y avait que les deux douaniers, elle, et moi. Vous n'y étiez pas. Vous voilà rassuré : ma mémoire est intacte.

— Oui, oui, balbutiai-je.

Puis je raccrochai. Je l'avoue, je n'y comprenais rien. Pendant un instant j'avais envisagé la possibilité suivante : Léonox avait quitté l'apparence de Marchand, et c'était à celui-ci, au véritable Marchand, que je venais de m'adresser.

Mais, il venait de l'affirmer, il était allé à Cerbère avec Gaëlle ! Or, à Cerbère, pas le moindre doute, c'était bien Marchand-Léonox ! J'en avais la certitude. Il ne me l'avait pas caché. Et il prétendait que je n'y étais pas !

Coudes sur la table, j'appuyai mes joues brûlantes sur mes mains ouvertes. Peu à peu m'apparaissait l'essentiel de notre dialogue téléphonique. C'était simple. Marchand, c'est-à-dire Léonox, me considérait désormais comme un journaliste qu'il connaissait à peine. Pas un instant il n'avait paru savoir que Francis Dalvant avait été *choisi* pour lutter contre lui. Pourquoi ? Avait-il vraiment perdu jusqu'au souvenir de nos luttes acharnées ?

Une explication venait à l'esprit. Au moment de l'accident, il avait reçu un choc terrible. Léonox avait-il alors partiellement perdu la mémoire ? Mais il paraissait n'avoir oublié *que ce qui me concernait !* Il se souvenait du malaise de Gaëlle au passage de la frontière, mais il m'avait oublié, moi !

Une amnésie de ce genre, est-ce que ça peut exister ? Non, n'est-ce pas ? Une amnésie sélective ! Allons donc !

Non, ce n'était pas cela. La vérité, c'était que, après le choc, Marchand avait repris connaissance… *mais Léonox était mort !* Vous direz que c'est impossible. Pourquoi ? Sous chacune de ses apparences humaines, Léonox était double. Lui et l'autre. Il conservait sa propre mémoire ainsi que celle

de l’autre, et ses propres réactions comme celles de l’autre.

Un des deux avait été tué dans l’accident. Et c’était Léonox. Marchand, lui, avait tenu le coup.

Pour en être certain, il fallait que je rencontre Marchand. Je ne lui parlerais pas de Léonox, ni de Lisa, ni de Ceux qui nous dirigent. Mais je saurais certainement, par allusions discrètes, déterminer s’il était encore Léonox.

*

* *

… Marchand s’était adressé à la rosace de diamant noir, dans la salle secrète, mais aucune voix intérieure n’avait répondu à son appel. Il ne pouvait plus atteindre le Maître ! N’était-ce pas la preuve que la Chose s’était emparée de lui ?

C’est à peine s’il prit garde au fait qu’un certain Dalvant lui téléphona. Dalvant, de l’ÉCLAIR, n’était désormais pour lui qu’un confrère comme les autres. Pourquoi avait-il suggéré qu’ils avaient été *tous deux* à Cerbère avec Gaëlle ? Heureusement qu’il n’avait pas vu Gaëlle, morte, se relever quand elle avait été capturée par la Chose !

Certes, Dalvant n’était pas là-bas. « S’il y avait été, je m’en souviendrais ! ». Non. Sans doute était-ce une tentative afin de savoir exactement ce qui s’était passé. On pouvait imaginer que les douaniers avaient parlé, que le correspondant local de l’ÉCLAIR avait fait son rapport, et que « ce Dalvant » avait tenté de tirer les vers du nez à Marchand.

De quoi se mêlait-il ?

C’est comme ce petit vieillard vêtu de sombre que Marchand avait rencontré dans l’ascenseur, et qui lui avait demandé tout en nettoyant, la tête basse, ses ongles en deuil :

— Ça va bien, monsieur Marchand ?

Bien sûr, « ça allait ! ». Mais de quoi se mêlait-il, ce petit vieux aux ongles en deuil ? Qui était-il ? Un nouveau locataire de l’immeuble ? Il avait une sale tête, et Marchand se jura de l’éviter le plus possible.

D’ailleurs, qu’importait ? Quand on est pris au piège, et désormais Léonox savait qu’il l’était puisque le Maître n’avait pas répondu à ses appels, est-ce qu’on prend garde à un « confrère » journaliste ou à un vieillard antipathique ?

— N’y pensons plus, se dit-il, éliminant ces broutilles de son esprit. L’essentiel, c’est de reprendre contact avec le Maître. Il me dira, lui, ce que je dois faire.

Une réponse surgit du fond de son esprit (totalement dominé par la Chose, mais il ne l’avait pas encore admis) :

— « Ce Dalvant vient de me téléphoner. Réflexion faite, il m’a paru un peu trop bien informé… N’y aurait-il pas, grâce à lui, un moyen de voir plus clair ? »

À ce moment-là, il décocha un coup de poing dans le mur. Il souffrait dans son orgueil de Léonox. Certes, Marchand, lui, ne disait rien !… Mais Léonox venait de se rendre compte *qu’il avait peur de rester seul !* Car Marchand ne comptait pas : il n’était qu’une image, une illusion physique.

Oui, Marchand, beau garçon, pouvait s’offrir de jolies petites amies… Ça n’empêchait pas que Léonox restait seul ! Qu’est-ce qu’il avait à en f…, lui, Léonox, des petites amies de Marchand ? Certes, Marchand et lui ne

faisaient qu'un. Mais figurez-vous que lorsque Marchand couchait avec une belle fille, Léonox n'éprouvait rien, sinon l'impatience du temps perdu !

Seul. Il était seul. Et il était soudain bousculé par un désir d'amitié.

Pas amitié « pour Marchand ». Celui-ci n'en avait pas besoin puisqu'il menait une existence tout à fait normale. Non. Une amitié « pour Léonox ». Léonox n'était plus capable de vivre seul. Il lui fallait quelqu'un avec lequel il pourrait parler, discuter…

Il n'y avait pas que Marchand qui devait vivre, n'est-ce pas ? Il y avait aussi Léonox. Et puisque « ce Dalvant » avait téléphoné, pourquoi pas lui ?

D'où la décision (et comment aurait-il deviné qu'elle était dictée par la Chose ?) de décrocher le téléphone et de demander :

— Dalvant ? Qu'est-ce que vous faites ce soir ?

XIII

Je ne fus pas très surpris quand Marchand me téléphona. Oh, je ne prétendrai pas que je m'y attendais. Certes pas ! Mais enfin, je savais que nous devions reprendre contact d'une façon ou d'une autre, Léonox et moi, parce que nous étions engagés dans la même aventure.

D'après ce qu'il m'avait dit lors de son précédent appel, je me demandais s'il en avait conscience. Probablement pas, puisqu'il m'avait traité en indifférent. Le choc, au moment de l'accident, avait dû troubler sa mémoire, voilà la seule explication.

Aussi, quand je l'eus à l'appareil et qu'il me demanda :

— Dalvant ? Qu'est-ce que vous faites ce soir ?

… je compris qu'il renouait un fil brisé. Brisé par d'autres que lui, bien sûr. Je répondis :

— Rien. Pourquoi ?

Il est rare que, lorsqu'on me pose une question, je ne réponde pas par une autre, surtout quand cette question m'embarrasse.

— Eh bien… fit-il en hésitant… J'avais un rendez-vous… On vient de me dire que c'était remis. Et je ne sais que faire. Si nous dînions ensemble ?

Léonox ne sachant que faire, alors qu'existaient par le monde dix, cent « points névralgiques » où il pouvait aisément tout déséquilibrer afin de provoquer un conflit armé ou une guerre civile ! Ou n'importe quoi pourvu que ce soit néfaste au genre humain ! Car il était là pour ça, ce cher Léonox : pour que les hommes s'entretuent, ce qui donnait beaucoup de travail à Mower-la-Mort.

— Où puis-je vous rencontrer ? demandai-je.

— Eh bien, je…

Il eut un rire gêné, embarrassé :

— Franchement, avoua-t-il, j'ai encore besoin de tranquillité. Pas de bruit, pas trop de monde…

— Chez Walter, proposai-je. Vous connaissez ?

— Évidemment.

— À 20 heures, ça vous va ?

— Oh, tout à fait ! À tout à l'heure, Dalvant, et merci.

Immobile, pensif, je regardais le téléphone. Léonox me demandant, avec une gêne qui confinait à l'angoisse, de dîner avec lui ! Est-ce que vous imaginez ça ? Non, ce n'était pas possible ! Marchand n'était plus Léonox, mais simplement Marchand. Léonox devait être mort dans l'accident, et il ne restait plus que Marchand.

Mais Léonox ne pouvait pas mourir puisque Mower avait ordre de ne pas le réceptionner !… Il est vrai que Mower n'obéissait pas toujours à Celui qui dirigeait Léonox. Il était assez indépendant, Mower.

— Hum, hum !… toussota quelqu'un derrière moi.

Je me retournai. C'était Mower aux ongles noirs, assis sur une chaise, le

buste bien droit, le regard fixe.
— Puis-je savoir ce qu'il vous a dit, mon cher Dalvant ? murmura-t-il.
— Tiens ? Vous n'entendez donc pas tout ?
Il haussait ses frêles épaules :
— Quand je prends une apparence humaine, mes sens sont humains, bougonna-t-il. Et ils sont très imparfaits. J'ai parfaitement entendu ce que vous répondiez, mais j'ignore ce qu'il vous a demandé. Il désire vous rencontrer ce soir, n'est-ce pas ? Pourquoi ?
Je fis pivoter mon fauteuil et dévisageai longuement le petit vieillard vêtu de sombre. Il était très, très préoccupé, car il négligeait de nettoyer ses ongles !
— Écoutez, Mower. Donnant, donnant. Répondez d'abord à une question, et je répondrai à la vôtre.
— Voyons toujours.
— Avez-vous réceptionné Léonox ?
— Non, répondit-il sans la moindre hésitation.
J'étais penché en avant, vers lui.
— Donc, conclus-je, Léonox n'est pas mort.
— Hé, hé ! Qui sait ?
Il levait les bras à l'horizontale, les baissait avec résignation.
— Qui sait, mon cher Dalvant ? Je ne réceptionne pas tous les morts. Il advient que l'on ait besoin d'eux de nouveau sur cette terre, et alors on leur fournit un nouveau corps. Vous le savez : vous avez eu plusieurs fois l'exemple de Lisa, que je ne suis pas autorisé à réceptionner… pas plus que Léonox.
Me tendait-il la perche ?
— Si je comprends bien, fis-je, vous pourriez réceptionner Léonox, mais on vous interdit de le faire. C'est donc que, physiquement, il est mort.
— Pas tout à fait ! Pas tout à fait ! C'est très curieux. Un cas très particulier. C'est la première fois que cela nous arrive.
Il se frottait le menton entre le pouce et l'index, pensif.
— Voyez-vous, Léonox a toujours été « double ». D'une part l'humain qu'il occupe, d'autre part… heu… le reste. Bien. « Le reste », c'est-à-dire Léonox, est mort au moment de l'accident. Marchand, qui y a réchappé, ne devrait plus être *que Marchand*. Or, il n'en est rien. Si je réceptionnais Léonox, je n'aurais qu'une partie de lui-même. Une certaine part, et importante, semble s'être incrustée dans le corps de Marchand. D'où mes difficultés. Comprenez-vous ?
— Mal, dis-je. Est-il mort, oui ou non ?
Ses doigts se crispaient sur ses genoux. Il baissait la tête.
— Il est bizarre, Dalvant, que vous, humains, avec votre « raison objective », vous en teniez toujours au « oui » ou « non ». Vous avez oublié le « peut-être ». Sauf dans vos rêves, vous ne voulez plus savoir que tout est possible. Y compris le fait qu'une partie de Léonox soit morte (celle que je refuse de réceptionner) et qu'une autre subsiste en Marchand. Or, mettez-vous à notre place. Si je réceptionne ce qu'on m'offre, que deviendra le reste ? J'ignore où cela ira à la mort de Marchand, et…
Ce n'était pas l'habitude de Mower de prononcer des discours, aussi je compris qu'il essayait d'endormir ma défiance. Un véritable ronron de paroles. Sèchement, je dis :
— J'ai compris. Il n'est pas réceptionné, et une partie de lui se trouve encore dans Marchand.
— C'est cela.

— Pourquoi vous adresser à moi, Mower ?
— Je vous l'ai dit : pour savoir ce qu'il vous a raconté au téléphone.
— Soit.
Je lui répétai tout. Quand j'eus terminé, il soupira :
— C'est tout ?
— C'est tout.
— Je vous en ai confié beaucoup plus que ça, Dalvant !
Je levai les bras à hauteur de mes épaules :
— La plus belle fille du monde…
— Oui, oui, je sais.
Il se leva, alla vers la porte, mais se retourna avant de sortir.
— Au fait, Dalvant… Je ne vous ai pas raconté la plus belle. Marchand m'a rencontré dans l'ascenseur il y a quelques heures…
— Alors ?
— *Il ne m'a pas reconnu.*
— Ah, ah ! fis-je.
Car tout de suite je m'en étais souvenu : le nouveau Léonox ne m'avait pas davantage reconnu. Cela donnait du poids aux affirmations de Mower. Une part de Léonox était restée dans le cerveau de Marchand, mais seulement une part. Léonox était partiellement amnésique ! C'était très bon pour moi, cela. Peut-être allais-je enfin pouvoir enchaîner l'indomptable, vaincre l'invincible.
— Confidence pour confidence, Mower, avouai-je, depuis qu'il est sorti de l'hôpital il agit envers moi comme si j'étais un banal confrère qu'il connaîtrait à peine.
Un long silence. Puis je murmurai :
— Qu'est-ce qu'on fait ?
Moi, Dalvant, simple humain, je proposais un pacte à Mower-la-Mort ! Il me regarda, toujours impassible :
— Eh bien, Dalvant… Puisque vous devez dîner ensemble, allez-y !
Son indifférence apparente me fouetta. Il était, je le devinais, beaucoup plus touché que moi par l'attitude du nouveau Léonox.
— Et si je vous invitais ? demandai-je.
Il ne sourit même pas.
— Vous savez bien que vos nourritures… terrestres… ne me conviennent pas. Merci tout de même pour l'intention.
Puis il sortit, et je pus remarquer qu'un de ses souliers à semelle de crêpe (évidemment !) était abîmé sur le côté. Déchiré presque du haut en bas. Sottement, je ricanai… quand il fut dans le couloir !
Pauvre vieux Mower ! Les affaires devaient marcher mal depuis quelque temps. Mais, je n'en doutais pas, la sottise humaine lui donnerait avant peu, ici où là, tout ce qu'il lui fallait pour s'empiffrer.

XIV

Les Parisiens sont gens étranges, qui protestent contre le bruit et délaissent les oasis de tranquillité. Vous me direz, bien sûr, que s'ils y allaient tous ensemble, adieu le calme… Mais ne prétendez pas qu'ils ne les connaissent pas : ils y ont mis les pieds, une fois ou deux, « pour voir ». Ils ont vu… Et ils se sont si bien ennuyés dans la paix et le silence qu'ils se sont juré de ne jamais y revenir. Vrai ou faux ?

Paradoxe de l'intoxiqué : il aspire à ne plus se droguer, et il hurle quand on le prive de sa drogue. Quand j'écris « les Parisiens », d'ailleurs, c'est incomplet. Je pense aux habitants de toutes les grandes cités.

Bref, « Chez Walter » était un petit établissement sans prétention, tranquille, et où l'on mangeait honnêtement pour pas cher. Ce qui explique qu'il ne faisait pas tous les jours salle comble.

Ne me faites pas dire ce que je ne veux pas dire ! Simplement : si la salle avait été pleine tous les soirs, Walter se serait cru obligé d'engager un orchestre, une chanteuse (de préférence étrangère) et de servir des hamburgers et des paellas. Et peut-être aurait-il aussitôt perdu les trois quarts de sa clientèle.

Quand je parle ainsi, bien sûr, ce n'est pas Francis Dalvant qui parle. Il serait plutôt, lui, citadin et conditionné par le bruit. Mais, ne l'oubliez pas, j'étais autrefois, avant que Léonox ne change mon aspect physique à l'aide d'un frais cadavre, j'étais Lacana, dix fois assassin, solitaire, vivant en marge de la société. Et parfois c'est Lacana qui émerge dans mes pensées, et sa voix couvre tout parce que, bien qu'étant celle d'un assassin, c'est aussi celle d'un homme libre, sans attaches. Et un homme libre, ça fait du bruit quand ça crie.

« Chez Walter », ce n'est pas grand'chose : une petite salle à demi pleine et un étage de « loges particulières ». Ils nomment ça ainsi. Peut-être Walter est-il un ancien de l'Opéra ?

J'avais réservé une « loge particulière » et, dès que Marchand arriva, on nous y conduisit. C'était une sorte de box de trois mètres sur trois, fermé par une tenture verte. La cloison à laquelle je m'appuyais était solide, probablement assez épaisse pour étouffer la voix normale.

Le rideau qui donnait sur le couloir, bien sûr, permettait toutes les indiscrétions… mais si nous en arrivions à un véritable duel, Léonox et moi, nous allions chuchoter, c'était sûr. Je n'avais pas plus d'intérêt que lui à ce qu'on entende ce que nous avions à nous dire ! On en a enfermé pour moins que ça dans des asiles.

Une table, des chaises… Mais pourquoi *trois* couverts ? Pourquoi *trois ?* Marchand me regardait avec surprise. Je ne savais que dire. Enfin, stupidement, je fis :

— Eh bien, je…

À ce moment-là, elle entra. Elle, la femme du cimetière. Celle qui avait

exigé que l'on ouvre le cercueil, vous en souvenez-vous ?

Elle laissa retomber le rideau derrière elle. Belle. Un sourire timide. Oui, timide. Et des yeux normaux. Pas des yeux d'encre. Des yeux normaux. Et belle.

Elle vint vers moi.

— Eh bien, vois-tu, Francis… J'ai trouvé le moyen de décommander mon rendez-vous.

— Comme moi, dit Marchand en riant.

Pourquoi riait-il ? Se connaissaient-ils ? Étaient-ils alliés ? Non. Cette femme, au cimetière, avait des yeux d'encre. C'était Lisa. Et Lisa ne pouvait s'allier à Léonox, du moins contre moi.

Marchand reprit, souriant :

— Présentez-moi, je vous en prie, Dalvant…

Oh, le présenter, lui, ce n'était pas difficile !

— Mon ami Marchand, de FRANCE-JOUR.

Mais elle ? Vous vous rendez compte ? Je savais qu'elle était Lisa, puisque je l'avais déjà vue au cimetière avec ses yeux d'encre. Léonox l'ignorait. Mais sous quelle identité la présenter ? Elle avait disparu avant que je ne puisse lui parler !

Marchand se mit à rire et s'adressa délibérément à elle :

— Inutile… Je vous ai entendue il y a huit jours dans *Aïda*… Je suis fanatique d'opéra, savez-vous ?

Elle riait avec lui, s'asseyait, sans plus prendre garde à moi que si j'avais été un cendrier.

— Le Bel Canto ne m'intéresse plus depuis longtemps, fit-elle. Vous devez le savoir…

Elle cessait de rire et, soudain très grave :

— C'est dramatique, quand la seule chose qui compte pour vous disparaît…

— Oh, oui, je sais ! murmurait Marchand.

Elle le dévisageait, surprise :

— Non, vous ne voyez pas ce que je veux dire. Ce qui est dramatique, ce n'est pas que la voix disparaisse à la suite d'un accident… C'est que, par la suite, quand j'ai pu chanter de nouveau… eh bien…

— Vous aviez le trac ?

— Non, fit-elle à voix basse. La vérité, c'est que ça ne m'intéressait plus. Comprenez-vous ? Le chant avait été toute ma vie… et soudain il ne m'apportait plus aucune satisfaction. Exactement comme lorsque vous avez aimé quelqu'un et que… tout à coup… crac !… vous cessez de l'aimer.

Elle éclata de rire et se jeta dans mes bras :

— Mais que vais-je te raconter là, Francis ? Quand on aime…

— … On a toujours vingt ans, fis-je, soulagé d'un grand poids.

Oui, d'un grand poids. Car, à la lueur de ce qu'elle venait de dire, je l'avais reconnue : la Géraldi. Pardon : Léona Géraldi, le phénomène vocal, le météore d'opéra dont toute la presse avait parlé jusqu'à l'accident qui l'avait rendue presque aphone.

On disait qu'elle avait récupéré « sa voix d'autrefois » mais que, le moral étant atteint, elle ne chantait plus que très rarement, pour des galas. On disait aussi qu'elle avait vécu avec un richissime amateur, puis avec un prince russe (il y a encore des princes russes. Pourquoi pas ? Il y a bien des princes français).

Et la voilà dans mes bras, me tutoyant et me susurrant : « Quand on aime… » Or, j'en étais certain, je ne l'avais jamais rencontrée, sinon au

cimetière quand elle avait exigé que l'on ouvre le cercueil.

Mais à ce moment-là elle avait des yeux d'encre… et donc c'était Lisa. Lisa qui, seule, pouvait vaincre Léonox. Nous étions réunis tous les trois, comme toujours lorsqu'une affaire allait se dénouer. Mais cette fois, ils ne semblaient le savoir ni l'un ni l'autre !

Elle s'écarta de moi, surprise.

— Qu'y a-t-il, Francis ? Tu as l'air préoccupé.

On le serait à moins, n'est-ce pas ? Je parvins à sourire et à murmurer :

— Rien, ce n'est rien… Asseyons-nous.

Imaginez-vous la situation ? Pour Marchand, j'étais l'amant de la Géraldi… *et pour elle aussi !* Mais moi, je savais que ce n'était qu'une illusion. Cette femme croyait que j'étais son amant. Elle était très belle. Pas « chanteuse d'opéra » pour un sou. Oh, j'en demande pardon aux divas, mais à de rares exceptions près ce ne sont pas des Vénus, pas plus que les ténors ne sont des Apollons.

Une fois assis, je décidai d'accepter la situation sans intervenir, sans la modifier. Léona Géraldi était Lisa. Pas de doute, je le savais depuis la scène du cimetière. Marchand était Léonox. Pas de doute. Donc, nous étions face à face une fois de plus.

Mais, sous son apparence « Marchand », Léonox semblait avoir perdu la mémoire. Et Lisa, sous son apparence de la Géraldi, se souvenait de choses que je refusais d'admettre. Étaient-ils sincères ? Je le croyais. Mais je l'étais aussi. Donc, certains d'entre nous étaient « manipulés ». Pas de doute. Oui mais voilà : *eux ou moi ?*

Dans de tels cas, on se dit toujours : « Eux ! Moi, je suis normal. » Mais je luttais depuis trop longtemps contre Léonox pour me contenter d'un jugement aussi sommaire. Étais-je bien certain de ne pas avoir oublié que j'étais l'amant de la Géraldi ? Oh, je sais ! Vous allez hausser les épaules. On s'en souvient, de ces choses-là !… Oui, on s'en souvient… quand on n'a pas affaire aux Puissances qui nous dirigent !

Est-ce qu'on avait greffé dans le cerveau de Léona Géraldi le faux souvenir de nos étreintes, ou bien est-ce qu'on avait effacé ce vrai souvenir de mon cerveau ? Tout était possible. Léonox lui-même n'avait-il pas oublié ses luttes contre moi ?

— Voyons… murmura la Géraldi.

Je dis « La Géraldi », parce qu'il m'était impossible de la désigner sous son prénom « Léona » et moins encore « Lisa ».

… Nous passâmes une soirée relativement gaie. La Géraldi débordait de vitalité et Marchand lui donnait la réplique avec un rire large, un peu enfantin, que je ne lui connaissais pas. Moi, bien sûr, je m'efforçais de cacher mon trouble, et je crois que j'y parvins.

Quand nous sortîmes, vers minuit, la Géraldi décréta qu'elle avait un peu de migraine et qu'elle allait rentrer chez elle. J'eus un instant d'inquiétude. Allait-elle me demander de l'y conduire ? C'est que j'ignorais absolument où elle logeait. Or, comme elle croyait être ma maîtresse, imaginez la tête qu'elle aurait faite si j'avais avoué : « Je ne sais pas où tu habites, chérie… ».

Avec un rire un peu forcé, je murmurai :

— Je n'ai pas pris ma voiture…

— J'ai la mienne, répondit-elle. Viens, je te déposerai chez toi en passant.

Bien entendu, elle n'en fit rien et je ne sortis de chez elle qu'à sept heures du matin. C'était une merveilleuse amante. Trop merveilleuse

même, à mon goût : on eût juré qu'elle avait vraiment fait l'amour avec moi tous les jours depuis des semaines.

Mais à aucun moment elle n'eut les yeux d'encre de Lisa et, malgré certaines allusions que je fis, elle ne m'expliqua rien du rôle que, cette fois, je devais jouer dans l'aventure qui, certainement, allait m'opposer à Léonox.

C'est pourquoi je décidai de me renseigner à son sujet, dès que je l'eus quittée.

XV

Il m'était évidemment facile de me documenter sur elle au journal car, bien qu'elle menât depuis quelques années une existence très effacée, elle n'en demeurait pas moins un « nom » pour le Tout Paris.

Mais je n'eus pas cette peine. À plusieurs reprises elle avait fait allusion à un récent séjour à la Clinique Dubourg, à la suite de « son accident ». Je ne pouvais décemment lui demander : « Quel accident ? » puisque, à l'en croire, j'étais son amant. Mais « clinique Dubourg », je devais trouver ça très vite. Et en effet, en feuilletant le Bottin, je la découvris… à Neuilly.

Téléphoner ? J'avais beaucoup trop de choses à demander. J'y allai, après avoir récupéré ma voiture près de « Chez Walter ».

Le code de déontologie médicale interdit toute publicité, mais si un quotidien tel que L'ÉCLAIR raconte la vie de la Géraldi, comment passerait-il sous silence qu'elle avait été merveilleusement soignée à la clinique Dubourg, à Neuilly ? Ce n'est pas de la publicité, c'est de l'information. N'est-ce pas ?

Aussi le Dr Dubourg ne fit-il aucune difficulté pour tout me dire. Tout, y compris ce qu'il ignorait lui-même, mais que je devinai.

C'est-à-dire *que la Géraldi était morte.* Certes, il ne s'en doutait pas. Pourtant, il avait prononcé l'expression « cliniquement morte » !

Écoutez bien. À la suite d'un accident d'auto (comme Léonox !) on avait transporté la cantatrice à la clinique la plus proche. Elle était dans le coma. On avait tout tenté sans résultats. Et (le Dr Dubourg se caressait le nez entre le pouce et l'index : un tic) on « l'avait cru morte ».

Comme je haussais les sourcils, il expliqua avec gêne que, bien entendu, elle ne l'était pas, mais que l'on aurait pu s'y tromper. « Cliniquement, elle paraissait morte ».

Un sourire sur les lèvres :

— Évidemment, lorsque j'ai contrôlé les affirmations de mon assistant, j'ai constaté qu'il avait fait erreur.

Évidemment, comme il disait. On ne peut être mort et vivant en même temps, n'est-ce pas ? Et pourtant, Gaëlle, sur la frontière…

D'un air dégagé, je demandai :

— Mme Géraldi prétend qu'elle a soudain repris conscience, et qu'aussitôt elle a pu se lever, et qu'elle était « en pleine forme ». Est-ce exact ?

Sourire incertain du Dr Dubourg, qui recommençait à se caresser le nez :

— N'exagérons rien ! Entre le moment où elle a repris conscience et celui où elle s'est levée, il s'est tout de même écoulé… heu… un certain temps !

— De quel ordre ? Un quart d'heure ?

— Oh, non ! Une à deux minutes tout au plus.

— N'était-ce pas bizarre ?

Il se lançait dans une longue explication truffée de termes médicaux, que j'interrompis en murmurant :

— Très intéressant, docteur… Mais nos lecteurs n'y comprendraient rien.

J'avais pris quelques notes, ou du moins il avait cru que j'en prenais. Je refermai mon carnet, j'agrafai mon stylo et je pris congé après de chaleureux remerciements.

Donc, la Géraldi, comme Gaëlle, était une morte qui vivait. Et j'avais fait l'amour *avec ça !* Comment était-ce possible ? Et pourquoi étais-je engagé dans cette affaire ? Car je n'en doutais pas : ce m'était pas par hasard que je m'étais lancé sur la piste de Cerbère. On me l'avait imposé sans que j'en aie conscience. Pourquoi ?

Deux personnes pouvaient répondre : Léonox et Lisa, c'est-à-dire la Géraldi. Mais leur mémoire était troublée ! Léonox avait oublié nos anciennes luttes. La Géraldi-Lisa avait de faux souvenirs ! Comment me fier à ce qu'ils diraient ?

Attendre ? Oui, peut-être. Quand la Géraldi aurait de nouveau les yeux d'encre de Lisa, elle entrerait en rapports psychiques avec Celui qui la dirigeait… Mais aurait-elle de nouveau des yeux d'encre ? Était-elle encore Lisa ?

Depuis que je luttais contre Léonox, j'avais vu plusieurs fois apparaître Lisa ma bien-aimée, celle que l'on avait *choisie,* sous les traits de jolies femmes qui, quelques heures plus tard, ne conservaient plus rien d'elle. N'en serait-il pas de même cette fois ? La Géraldi serait-elle de nouveau Lisa ? Ce n'était pas certain ! Alors, pendant des semaines, j'allais faire l'amour avec une morte qui vivait, et ça ne servirait qu'à perdre mon temps ?

Je m'étais assis au volant, à quelques pas de la clinique Dubourg, et je cherchais un moyen de… de prendre le mystère à bras-le-corps, si je puis dire. Comment savoir pourquoi j'étais engagé dans cette affaire ?

Tout à coup… Oh, ces détails que l'on ne remarque pas sur le champ, ou du moins auxquels on ne prête pas l'importance qu'ils méritent !… Quand j'étais entré « Chez Walter » dans la « loge réservée », il y avait *trois couverts* sur la table.

Qui avait demandé que l'on place un troisième couvert ? Une certitude : ce n'était pas moi. Or j'étais seul avec Léonox à savoir que nous nous retrouverions ce soir-là « Chez Walter ».

Conclusion : Léonox (ou plutôt Marchand) avait demandé que l'on mît un troisième couvert. *Et donc Léonox savait que la Géraldi allait venir.* Il me manœuvrait, pas de doute ! Ils étaient d'accord ! Je m'étais fait prendre au piège !

Pourtant, par acquit de conscience, je m'engageai dans le flot de la circulation et je revins « Chez Walter ».

On m'y accueillit d'abord très froidement, puis, quand j'eus décliné mon identité et rappelé que j'avais dîné là la veille, on devint plus compréhensif. Un troisième couvert, que je n'avais pas demandé, dans la loge particulière n° 6 ? Un instant, monsieur… La demande est certainement venue par téléphone, et dans ce cas nous avons noté le nom… Voyons… Voyons cela…

Deux minutes suffirent. J'étais penché sur l'épaule de l'employée, et je lus en même temps qu'elle :

— Ce couvert était destiné à M. Mower, dit-elle en levant sur moi son regard bleu turquoise.

— Est-ce lui qui a téléphoné ?

— Probablement, monsieur.
— Je vous remercie.
Quand je sortis, je m'essuyais le front. Comment Mower avait-il pu savoir que je dînais « Chez Walter » avec Léonox ?
Puis je me mis à rire. Sot que j'étais ! Je le lui avais dit ! Il s'était manifesté chez moi après ma conversation téléphonique avec Marchand-Léonox, et il avait beaucoup insisté pour que je lui raconte ce que Léonox m'avait dit… Mais il avait entendu ce que j'avais dit moi-même !
Donc il savait que j'attendais Léonox « Chez Walter ». Bien. Soit. Mais… Ce n'était pas lui qui était venu, c'était la Géraldi. Pourquoi ? D'ailleurs, je m'en souvenais tout à coup, je l'avais invité à dîner avec nous, et il avait répondu qu'il ne s'intéressait pas à nos « nourritures terrestres » !
Conclusion : s'il avait demandé que l'on mette un troisième couvert, c'est parce qu'il savait que la Géraldi allait venir. Comment le savait-il ? Quels étaient les rapports entre la Mort et la morte qui vivait ?
Question sans réponse, bien entendu…
Je fus soudain pris de l'envie folle de rencontrer Mower, de l'interroger. Oh, je n'ignorais pas que ce serait en pure perte. Il ne répondait aux questions que lorsqu'il y trouvait quelque intérêt personnel. Ou quand on pouvait lui offrir une monnaie d'échange. Et je ne pouvais rien lui offrir, rien.
Furieux, je démarrai. Cent pas plus loin, je fus arrêté par un feu rouge. Je grognai je ne sais quoi entre mes dents : par extraordinaire, la circulation était très fluide et l'avenue que je croisais était déserte. Il n'y avait aucun risque à passer, et pourtant le signal rouge me contraignait à m'arrêter ! Stupide. Mais dès qu'on aborde les problèmes de circulation, tout n'est-il pas stupide ? Je…
— Vous êtes bien nerveux, mon cher Dalvant, fit une voix tranquille derrière moi.
Un coup d'œil au rétroviseur intérieur… Bien sûr, c'était Mower, assis, le buste bien droit, sur le siège arrière. Je n'avais pourtant pas entendu s'ouvrir la portière… Encore une stupidité ! Est-ce que Mower avait besoin d'ouvrir une portière pour entrer dans une auto ?
Il reprit, impassible :
— Est-ce qu'ils ont consenti à vous renseigner à la clinique Dubourg ?
Tout de suite j'imaginai que je tenais là ma monnaie d'échange. Il avait dû aller lui-même à la clinique, et on avait refusé de répondre à ses questions car il n'avait aucun prétexte valable.
— Oui, répondis-je. On m'a dit tout ce que je voulais savoir.
— Eh bien, tant mieux, murmura-t-il.
Puis, comme deux klaxons se manifestaient derrière nous, il ajouta :
— Le feu est au vert depuis un petit moment, mon cher Dalvant.
Je démarrai en grinçant des dents, mais je ne savais où aller. Je craignais de le voir disparaître avant d'avoir pu lui poser les questions que j'avais préparées… et auxquelles il ne répondrait pas !
— Vous tenez à ce que je vous répète ce qu'on m'a dit, n'est-ce pas ? grondai-je.
— Moi ? Certes non. Ce serait une perte de temps bien inutile.
— Mais…
— Vous devriez comprendre, Dalvant, que, dès que Léona Géraldi est morte, je l'ai su. C'est mon travail, non ? Il n'était pas question que je la réceptionne puisque, comme pour Léonox, cela m'est interdit… du fait qu'elle *était* une incarnation de Lisa. Mais…

Je freinai « à mort » pour éviter l'arrière d'une camionnette et je grognai entre mes dents serrées :

— Mais ?

— Mais voilà… Ce que je devais ne pas réceptionner… n'était pas complet. Tout comme pour Léonox. Comprenez-vous ? Oh, je ne pouvais m'y tromper : j'en avais l'habitude ! Des dizaines, peut-être des centaines de fois depuis que le monde est monde, j'ai dû, sur ordre, refuser de réceptionner Léonox ou Lisa. Alors, je les connais dans leurs moindres détails. Et je vous l'affirme, Dalvant, Lisa n'était pas complète ! Léona Géraldi était morte – mais ce que l'on m'offrait n'était pas complet. Alors…

Nouveau coup de frein brutal. Mower, projeté en avant, grimaça. Je ricanai. Il avait peur ! Lui, Mower, avait peur ! Mais de quoi ? Est-ce que la Mort peut avoir peur ?

— Alors ? fis-je.

— Eh bien, je suis allé à la clinique Dubourg… Léona Géraldi venait à peine d'en sortir. Et on m'a confié… ce qu'on vous a sans doute confié aussi… que, pendant quelques minutes, elle avait paru « cliniquement morte ». Et puis… qu'elle s'était relevée, souriante et « tout à fait en forme ».

Parce que j'obliquais pour prendre la file de gauche, il grimaça de nouveau et demanda :

— Ne pourrions-nous discuter tranquillement ? Arrêtez-vous n'importe où et coupez le moteur ! Je vous entends très mal… Je ne suis qu'un vieil homme !

Il avait peur, oui. Voilà la vérité. Lui qui, évidemment, n'avait jamais eu peur de rien (et surtout pas de mourir !) il avait peur. Qu'est-ce que ça signifiait ?

— Si vous êtes capable de dénicher une place libre pour stationner, grommelai-je…

— Là-bas. Au bout de ce pâté de maisons… Tournez à droite. Oh, c'est un parking payant, bien sûr… Mais si vous n'avez pas de monnaie, j'en ai, moi.

Et il y avait en effet un parking payant que j'ignorais ! Je rangeai la voiture, et je grognai que je n'avais pas de monnaie. Il me tendit une pièce. Je secouai la tête :

— C'est vous qui avez voulu qu'on s'arrête ici, dis-je. À vous de payer. Moi, je ne sors pas de la voiture.

Il hésitait ! Il n'osait pas descendre ! Mais de quoi diable avait-il peur ? Enfin, il se décida, glissa la pièce dans la fente, revint aussitôt s'asseoir et fit claquer la portière.

— Vous mourez de peur, fis-je. Vous, Mower !

Il eut un frisson. Oui, lui, un frisson ! Et il répondit de sa voix glacée :

— On ne peut rien vous cacher, Dalvant. En effet, j'ai peur.

XVI

Presque tout de suite, il me demanda :
— Est-ce que ça vous gênerait que je vienne m'asseoir près de vous ?
— Pas du tout. Quelle étrange question !
— Heu… heu… D'autres que vous, sachant ce que vous savez, auraient répondu non.
Je ricanai :
— N'essayez pas de m'intimider, Mower. Je n'ignore pas que j'ai été *choisi* pour lutter contre Léonox et donc que je peux m'attendre à bénéficier de l'aide de Celui qui dirige Lisa. D'autre part, vous me l'avez affirmé assez souvent, sous votre apparence humaine vous ne pouvez agir qu'en humain. Et vous ne faites pas le poids contre moi.
— Pas le poids ? répéta-t-il, surpris.
Je lui expliquai en quelques mots le sens de l'expression, et il hocha la tête.
— Exact, Dalvant. Et c'est bien là que le bât nous blesse. Sous mon apparence humaine, je ne suis qu'un vieux bonhomme incapable de mener à bien les grands desseins de… de Ceux qui nous dirigent. Léonox, lui, disposait de certains pouvoirs qui lui facilitaient la tâche.
Il ouvrait la portière, descendait, remontait aussitôt près de moi. Oh, il ne s'était pas attardé hors de la voiture !
Pensif, je regardais les autos qui passaient. Un fait m'a toujours frappé : en général, dans les rues, il y a plus d'autos en stationnement que d'autos qui circulent. Vous me direz que les premières occupent leur place pendant quelque temps alors que les autres… se renouvellent. Soit. Mais il y a quelque chose de paradoxal dans le fait de voir plus d'autos immobiles que d'autos qui roulent.
— Vous rêvez, Dalvant ?
— Non, pas du tout.
J'ignore pourquoi je lui avouai à quoi je pensais. Il hocha la tête.
— Il en est ainsi pour tout, murmura-t-il, du moins quand on voit les choses de très haut. J'ai réceptionné beaucoup plus d'êtres vivants qu'il n'en existe à l'heure actuelle sur la Terre.
— Oui, mais une auto immobile peut toujours redémarrer !
Il se frottait le menton, évitant de me regarder :
— Êtes-vous sûr que ceux que j'ai réceptionnés ne peuvent pas… redémarrer ?
Puis, comme il devinait que cette conversation m'intéressait beaucoup, il coupa court.
— Voyons, Dalvant. Comme d'habitude, donnant, donnant. J'ai quelque chose à vous demander… et vous avez une ou plusieurs questions à me poser. Allez-y.
— Ah bah ? fis-je. Mais si vous refusez de répondre ?

— Je répondrai. De façon plus ou moins précise, mais je répondrai. Nous en sommes au point où je ne peux me dispenser de répondre.
— Diable !
Il haussa les épaules.
— N'essayez pas de me faire perdre mon sang-froid en utilisant des mots qui, pour vous, humains, ont peut-être un sens, mais qui pour moi n'en ont aucun. J'attends votre question.
Songeur, je regardais passer le flot des voitures. Tout à coup j'avais conscience de ce que « ma question » était insignifiante. Que voulais-je demander à Mower ? Comment il avait su que la Géraldi était mêlée à l'affaire, et pourquoi il avait fait préparer un couvert supplémentaire « Chez Walter ».
Mais la réponse, je l'avais déjà ! Il connaissait la Géraldi parce que, au moment de la réceptionner, il avait constaté qu'elle était une morte qui vivait. Et il l'avait envoyée « Chez Walter » (j'ignore comment, sans doute en lui téléphonant de ma part… je n'eus jamais l'idée de le vérifier) parce que Léonox était aussi un mort qui vivait.
Oui, c'était cela. Une sorte d'épidémie d'humains qui mouraient sans mourir. Et il était inquiet, Mower ! Vous rendez-vous compte ? Il n'aimait pas nos « nourritures terrestres »… Mais il lui advenait d'avoir faim ! Je le savais ! Il me l'avait avoué ! Alors, s'il avait très faim… et qu'il ne trouve plus d'humains à réceptionner ? Hein ?
Somme toute, à y bien réfléchir, ce n'était pas aussi répugnant qu'on le suppose, un mort qui vit. La preuve : j'avais passé la nuit avec la Géraldi… Alors ? Et si je l'affamais un peu, ce cher Mower ?
— Votre question ? répéta-t-il.
Je le dévisageai, jouant la surprise :
— Je n'ai aucune question à poser, Mower.
— Tiens, tiens !…
Il baissa la tête, recommença à nettoyer ses ongles en deuil. Embarrassé. Oh, oui, très, très embarrassé.
— Ne croyez pas, Dalvant, que vous allez pouvoir vous livrer à je ne sais quel chantage… oui, chantage… C'est bien ainsi que l'on dit, n'est-ce pas ?
— Je ne vois pas ce que vous voulez dire.
Il soupirait, mais son regard restait de glace.
— Je vous proposais un échange. Vous n'en voulez pas. Soit.
— Je n'ai pas dit que je n'en voulais pas ! protestai-je. J'ai dit que, pour l'instant, je n'avais aucune question à vous poser. Interrogez-moi… Quand j'aurai répondu, peut-être trouverai-je quelque chose à vous demander pour équilibrer la conversation.
— Ah, ah ! Très fort ! marmonna-t-il.
Puis, tout à coup :
— Est-ce que, vous, vous avez aperçu la Chose ?
— Quelle Chose ?
— Celle qui suivait Léonox.
Qu'est-ce que c'était que cette histoire ? Une « Chose » avait suivi Léonox ?
— Une chose de quel genre ? demandai-je stupidement.
Et j'ajoutai, non moins sottement :
— Je ne veux pas dire « masculine » ou « féminine », mais « chose » est un terme bien vague, et…
Mower soupirait.
— Donc, vous ne l'avez pas vue. Pas plus que moi. De toute évidence elle

échappe aux sens humains. Seul, Léonox… et encore ! et encore ! Je me demande s'il l'a vue ou si, plus probablement, il a deviné sa présence. Oui, ce doit être cela. Il a senti que…

Tout d'abord, j'avais eu l'intention de le laisser parler afin d'obtenir le plus de renseignements possible. Mais je compris aussitôt que je faisais fausse route : Mower ne disait jamais que ce qu'il voulait bien dire. Dès lors, à quoi bon perdre du temps ?

Je lui coupai la parole.

— Êtes-vous décidé à me confier la vérité ? demandai-je.

— Qu'entendez-vous par « la vérité » ? Si je la connaissais, Dalvant, je n'aurais pas besoin de vous.

— Tiens, tiens ! Parce que vous avez besoin de moi ?

— Croyez-vous que je serais ici sans ça ?

Il recommençait à nettoyer ses ongles, tête basse. Il était exaspérant.

— Je vous écoute, fis-je.

— Eh bien… Voyons… C'est difficile à expliquer !

— Alors, n'expliquez rien. Moi, je m'en fous. Mettez-vous à ma place, Mower. Que Léonox ait perdu une partie de lui-même, ça ne peut que m'enchanter. Que la Géraldi soit à la fois morte et vivante, ça m'est égal : je ne l'aime pas. Alors ? Ou bien vous parlez sans réticences, ou bien je démarre et je reviens chez moi.

Il releva la tête, me regarda droit dans les yeux, sans ciller.

— Dalvant, quelque chose suivait Léonox. Nous ne savons ce que c'est. Cela n'appartient ni au monde humain, ni au monde des Puissances. Cela vient de… de…

— De plus haut ? demandai-je, railleur.

— Pas forcément ! Plutôt de… d'ailleurs. Oui, c'est ça, d'ailleurs. Eh bien, cette Chose-là possède le pouvoir de ranimer les cadavres tout en conservant une part de leur vitalité antérieure. Ce qui fait que, si je réceptionne les humains en question, je perds, et nous perdons « à notre niveau » une part de… de ce que je devrais réceptionner. Ce qui revient à dire… Oh, c'est compliqué à expliquer !… que ce n'est pas exactement eux que je réceptionne. Et cela nous ennuie beaucoup. Beaucoup.

Il me regardait toujours droit dans les yeux, d'un regard délavé, et, bien qu'il ne cillât pas, je devinai qu'il mentait.

— Vous me prenez pour un gamin, Mower. Il vous manque une faible part de deux humains ! Et alors ? Quelle importance ? Deux humains, sur des milliards !

— Eh bien… Je…

— Voyons, résumons. Léonox et la Géraldi sont « possédés » par une Chose dont vous ignorez tout, et qui leur permet de conserver une apparence vivante. C'est très curieux, mais que voulez-vous que j'y fasse ?

— Tout, Dalvant, tout.

— Ah bah ?

— Croyez-vous que je vous aurais confié ça si vous n'étiez pas le seul être au monde capable de réagir ?

Je me demandais s'il n'avait pas perdu la raison. Lui, Mower-la-Mort, bénéficiant de l'appui de Celui qui dirigeait Léonox, me demandait de réagir contre une Chose inconnue… alors que les Puissances possédaient d'inimaginables pouvoirs ! Qu'y avait-il donc ? Pourquoi s'adressait-il à moi ?

— Voyons, repris-je après un bref silence. Vous parlez en votre nom personnel, n'est-ce pas ? Êtes-vous de nouveau en conflit avec… le Maître

de Léonox ?

— Pas du tout ! Au contraire ! Dites-vous bien, Dalvant, que devant cette Chose dont nous ignorons tout, nous faisons… front commun. Celui qui dirigeait Lisa, le Maître de Léonox, et moi. Nous ne pouvons pas laisser cette Chose s'installer sur ce monde.

— Je vois, murmurai-je. Vous défendez votre bifteck. C'est normal. Mais pourquoi vous aiderais-je ? Que je sois manipulé par les Puissances ou par une Chose inconnue, pour moi ça ne change rien.

— Vous oubliez que vous aimez Lisa, murmura-t-il.

— Oui. J'aime Lisa. Plus que tout. Et alors ?

Il avait baissé la tête et affirma doucement :

— Lisa n'existe plus. Ne l'avez-vous pas remarqué ? Est-ce que Léona Géraldi a quelque chose de Lisa ? Elle est belle, soit. Mais elle n'est pas – elle n'est plus – Lisa. Vous ne rencontrerez plus jamais Lisa tant que cette Chose inconnue en maintiendra une partie dans le corps de Léona Géraldi. Comprenez-vous ? Ce qui faisait Lisa, la part de l'être humain que je suis chargé de réceptionner, est actuellement coupé en deux. Lisa n'existera jamais plus tant que la Chose tiendra Léona Géraldi.

Je grinçai des dents. Il ne mentait pas, j'en étais certain. Et je tenais à Lisa plus qu'à tout au monde. Cependant, pour ne pas le voir triompher, je détournai le cours de la conversation et je demandai, d'une voix un peu rauque :

— Et Léonox ? Est-ce que c'est la même chose ?

— Tout à fait. Léonox n'est plus Léonox. Il semble qu'il se souvienne de certains faits de son passé, mais il a perdu tous les pouvoirs que son Maître lui avait conférés.

Je ricanai. Pauvre vieux Léonox ! Ainsi donc, il savait qu'il était Léonox, mais il ne pouvait plus agir en tant que Léonox. Amusant… pour moi. Désormais, si nous luttions, ce serait à armes égales.

— Ne tenez-vous vraiment pas à revoir Lisa ? souffla Mower.

— La question n'est pas là, fis-je. Celui qui la dirige est assez grand… et assez puissant pour la matérialiser sous une autre apparence que celle de Léona Géraldi dès qu'il voudra le faire.

Il soupira.

— Et voilà tout le problème, mon cher Dalvant.

— Que voulez-vous dire ?

À son attitude, je compris qu'il hésitait à livrer de tels renseignements à un vulgaire humain. Pourtant, il s'y décida.

— Léonox n'est plus Léonox. Lisa n'est plus Lisa. Toute communication est rompue entre eux et ce que vous appelez « les Puissances ». Or Léonox et Lisa étaient les yeux et les oreilles de ces Puissances sur ce monde.

Je le regardais, bouche bée :

— Prétendez-vous, Mower, que…

— Je ne prétends rien, mon cher Dalvant. J'affirme. *Les Puissances n'ont plus aucun moyen de contrôler ce qui se passe sur Terre. Et c'est extrêmement désagréable pour elles.*

Peu à peu, j'assimilais le renseignement – assez ahurissant. Si Mower disait vrai (et pourquoi mentirait-il ?) pour la première fois dans son histoire l'humanité était libre. Libre d'agir à sa guise, sans être influencée par l'une ou l'autre des Puissances. Mieux : les Puissances ignoraient tout désormais de ce qui se passait sur Terre !

Je me demandais ce que ça allait donner. N'y aurait-il plus de guerres, plus d'assassinats, parce que Celui qui dirigeait Léonox ne pouvait plus

intervenir ? N'y aurait-il plus de saints hommes ou de femmes charitables parce que Celui qui dirigeait Lisa était incapable d'agir ?

Puis je me mis à rire. Sot que j'étais ! Toujours cette manie idiote de séparer le bien du mal… Tout continuerait comme avant. Il y aurait toujours des crapules et des braves gens. Léonox ne serait plus là pour pousser à la roue, et Lisa pour freiner… Mais comme pratiquement ils s'équilibraient, rien ne changerait. Le drame, c'eût été qu'un seul des deux disparaisse. Surtout Lisa !

— Vous riez ? grogna Mower.

— Certes ! N'êtes-vous pas là, vous, pour faire votre rapport… en haut lieu ?

Ses yeux flambèrent. J'aurais dû me souvenir de l'orgueil insensé de Mower.

— D'une part, ce n'est pas dans mes attributions, répondit-il. D'autre part, je viens de vous le dire, je ne bénéficie d'aucun des pouvoirs de Léonox. Quand je ne prends pas d'apparence humaine, je suis plus que lui. Quand je la prends, je suis un homme comme vous, voilà tout.

Heu, heu… J'avais de bonnes raisons de douter, ne serait-ce que parce qu'il surgissait soudain à l'intérieur d'une auto bien fermée, chose que je suis tout à fait incapable de faire !

— Eh bien, mais, repris-je, pourquoi ne pas créer un autre Léonox et une autre Lisa ?

— Avec quoi ? demanda-t-il. La Chose a gardé une part de l'un et une part de l'autre. Avec ce qui nous reste, nous n'aurions que des ébauches tout à fait insuffisantes. Nous ne savons même pas si ces ébauches seraient intellectuellement correctes ! Il leur manquerait ce que la Chose a gardé.

Il attendit un peu puis, perfide, il répéta :

— Vous aimez Lisa… Ne tenez-vous pas à la revoir ?

Je frappai sur le volant, de mon poing fermé.

— Cessez de jouer, Mower ! grondai-je. Je donnerais tout pour revoir Lisa, et vous le savez. Mais, dans une telle situation, que puis-je faire ?

— Je ne sais pas.

— Comment ?

— Je dis : je ne sais pas. Je n'en ai pas la moindre idée. Mais ce que je sais à merveille, c'est que vous êtes seul à pouvoir *tenter* quelque chose. Voyons, comprenons-nous bien. Léonox a perdu la plupart de ses souvenirs. Il ne peut plus entrer en liaison avec Celui qui le dirige. Léona Géraldi, qui a été Lisa mais qui ne l'est plus depuis qu'elle est morte à la clinique Dubourg, n'a même pas conscience de ce qu'elle est devenue. Vous me suivez ?

— Oui, grognai-je. Je vous suis, sans voir où vous voulez en venir.

— Celui qui dirigeait Lisa et Celui qui dirigeait Léonox sont donc devenus comme aveugles et sourds sur ce monde. Imaginez que vous êtes aveugle, sourd, et muet, et que vous désirez sauver quelqu'un d'une fin atroce. Mais attention ! Quelqu'un que vous ne savez comment joindre puisque vous ne le voyez ni ne l'entendez. Vous essayez alors, d'une façon ou d'une autre, d'obtenir l'aide d'un ami à qui vous expliquez tout et qui, lui, voit, entend et parle.

— Je comprends, grognai-je. Mais si l'ami en question ne sait comment s'y prendre ?

— Il peut toujours essayer, murmura Mower. D'ailleurs, tout handicapé que l'on soit, on pourrait peut-être l'aider un peu.

Je fermai les yeux. Prétendre que la mission qu'il me proposait me

plaisait eût été un beau mensonge. Mais Lisa ? Lisa que j'aimais ? La Chose qui suivait Léonox s'était emparée d'elle – et si je ne réagissais pas, jamais plus je ne reverrais celle que j'aimais.

— Si du moins je savais comment m'y prendre, fis-je faiblement.

Il recommençait à se caresser le menton entre le pouce et l'index.

— Nous pourrions peut-être vous aider, Dalvant…

— Comment ?

— Eh bien… Nous aimerions savoir si la présence de Léonox est nécessaire pour que cette Chose s'empare d'un être humain. J'en ai eu l'impression… mais aucune certitude.

— Est-ce si important ? demandai-je avec une moue.

— Très, très important. Comprenez bien, Dalvant. Si cette Chose ne peut agir que lorsque Léonox est présent, eh bien…

— Eh bien ?

Il ouvrait la portière, descendait.

— Eh bien, Dalvant, alors Léonox disparaîtra définitivement et la Chose sera réduite à l'impuissance. Mais il nous faut une certitude. Cherchez dans le passé de Gaëlle et de Léona Géraldi… Léonox était-il là quand elles sont devenues des mortes qui vivent ? C'est essentiel.

Il allait vers l'arrière de l'auto. Puis, tout à coup, je cessai de le voir. Mais peut-être était-ce simplement parce que la carrosserie le dissimulait. Je ne cherchai même pas à le déterminer. Je savais, moi, que Mower pouvait prendre ou quitter la forme humaine quand il le voulait, et où il le voulait.

J'étais même, sur Terre, le seul à le savoir, depuis que Léonox et la Géraldi n'étaient plus qu'une fraction d'eux-mêmes, et depuis que Gaëlle était morte. Vraiment morte cette fois.

Je mis en marche et je démarrai avec une telle nervosité qu'un agent, tout proche, porta son sifflet à ses lèvres. Réflexion faite, il haussa les épaules et ne siffla pas. Aucune importance. Je ne me serais pas arrêté. Quand on vit entre Mower et deux morts qui vivent, est-ce qu'on prend garde aux coups de sifflet ?

XVII

Dalvant quitta Paris le soir même, fonçant vers certain château qui dominait les gorges du Tarn et où il avait rencontré Gaëlle pour la première fois.

Il n’avait pas eu la moindre hésitation. Après la conversation qu’il venait d’avoir avec Mower, il lui était apparu que, pour savoir si la présence de Léonox était nécessaire pour fabriquer les morts qui vivent, la meilleure solution était de s’attaquer au passé de Gaëlle.

Pourquoi ? Parce qu’elle était vraiment morte désormais, et donc qu’elle ne pourrait pas le gêner. Il ne se sentait pas capable, du moins pas encore, de fouiller dans le passé de la Géraldi. Une excellente raison à cela : il ignorait tout de ce passé-là. Elle prétendait le connaître depuis des semaines, mais lui ne la connaissait que de la veille.

Tandis que Gaëlle… Il avait été son allié dans le Château aux Cyprès, dit aussi Château du Mage, au cours d’une précédente aventure. Là-bas, on lui parlerait d’elle. Et il arriverait à définir si Léonox était présent quand elle était morte pour la première fois.

Avant de partir, pourtant, et sans trop savoir à quel mobile il obéissait, il avait téléphoné à la Géraldi. Obligé de s’absenter pour deux ou trois jours… Désolé… Elle comprendrait certainement… Le travail a de ces contraintes…

Elle avait « beaucoup regretté »… Gentiment, mais sans excès de tendresse. Il s’en félicitait. Vous aimeriez, vous, inspirer une passion sans bornes à une morte qui vit ?

*
*   *

… Or, à peine avait-elle reposé l’appareil que Léona Géraldi avait fait la moue. Cette liaison avec Francis Dalvant n’était décidément plus « ce qu’elle avait été ». Dans ses « souvenirs », elle le revoyait près d’elle comme un caniche affectueux, prêt à pleurnicher dès qu’ils devaient se séparer pendant quelques heures. Comme il avait changé ! D’ailleurs, elle était lasse de lui… comme il semblait l’être d’elle.

Rêveuse, elle avait alors décroché le téléphone et formé le numéro de Marchand… Ce reporter de FRANCE-JOUR qu’elle avait rencontré pour la première fois la veille au soir avec Dalvant.

Soudain, elle se demanda pourquoi elle avait formé ce numéro ! Ce n’est pas parce qu’une femme a, dîné avec son amant et un ami de celui-ci qu’elle est autorisée à lui dire…

Mais à lui dire quoi, au fait ? Que Dalvant était parti ? Qu’elle était seule ce soir-là ? Qu’elle s’ennuyait ? Qu’elle n’aimait plus Dalvant ? Que… Est-ce que l’on confie ces choses-là à un inconnu ?

Et pourtant, pourtant, dès qu'elle entendit la voix de Léonox, elle expliqua qu'elle s'ennuyait, qu'elle était seule ce soir-là, que Dalvant était parti pour quelques jours.

Elle ne dit pas qu'elle n'aimait plus Dalvant – mais déjà elle savait que ce n'était que partie remise. Et « Marchand » riait au bout du fil, amical, parfaitement décontracté. Et elle se demandait encore sous le coup de quelle impulsion elle l'avait appelé. Pourquoi cet homme qu'elle n'avait vu qu'une fois ? Pourquoi ? Pourquoi ?

Pouvait-elle savoir que, comme elle, il était un mort qui vivait ?

Et que la Chose qui avait pris possession d'elle et de Léonox, incapable de se reproduire seule, avait décidé de tenter de le faire avec l'aide des humains morts-vivants ?

Quand elle raccrocha l'appareil, elle avait fermé les yeux, sourire aux lèvres. Elle ne pouvait deviner que, là-bas, Marchand-Léonox avait aussi fermé les yeux et, sourire aux lèvres, rêvait. Un Léonox amoindri, certes. Conscient du fait qu'il n'était plus tout à fait lui-même.

Mais incapable de sentir que Léona Géraldi n'était plus Léona Géraldi.

*

*   *

Dalvant n'était pas pressé, et surtout pas assez sûr de lui pour rouler sans arrêt de Paris jusqu'aux environs de Millau. D'autant plus qu'il était assez incertain quant à l'accueil qu'il allait recevoir.

Il avait connu Gaëlle là-bas, au Château du Mage, quelques mois plus tôt, et elle l'avait aidé à lutter contre Léonox mais il était parti sans prendre congé de ses hôtes. Et certains pardonnent difficilement une telle désinvolture.

M. de Serranges père, ancien ambassadeur, était mort. La propriété était donc passée à son fils. Celui-ci était aveugle. Dans ces conditions, il était délicat de se présenter devant lui en annonçant :

— Voilà. Gaëlle est morte, et moi, parce que j'ai couché avec elle une nuit, je viens afin d'entendre parler d'elle et, si possible, de fouiner dans ses papiers personnels…

On comprend que, dans ces conditions, Dalvant ne témoignait d'aucune hâte. Pourtant, après une nuit passée à l'hôtel, il finit par voir poindre les cyprès qui entouraient le Château du Mage.

Il rangea sa voiture devant le perron et, plutôt mal à l'aise, il se fit annoncer par un domestique qu'il n'avait jamais vu.

L'accueil fut très différent de celui qu'il attendait. Michel de Serranges le reçut avec une grande cordialité, eut quelques mots de condoléances pour sa cousine Gaëlle dont il avait appris la mort quelques jours plus tôt.

Dalvant ne pouvait s'étonner de cette demi-indifférence : il savait que l'aveugle était totalement détaché du monde depuis la mort, dans un accident, de sa femme et de ses enfants. Il vivait dans un rêve intérieur. En outre, il avait perdu la vue avant que Gaëlle ne s'établisse au château, et donc il ne l'avait probablement jamais vue.

Après quelques phrases polies, Dalvant amena la conversation sur le terrain qui l'intéressait :

— Savez-vous que, plusieurs mois après vous avoir quittés, j'ai retrouvé Gaëlle tout à fait par hasard à la frontière espagnole ?

— Ma foi, non, dit tranquillement Michel de Serranges. Comme vous le savez, je vis très retiré. Gaëlle respectait mon désir de solitude… De sorte

que je n'avais pratiquement jamais de ses nouvelles.

Il hésita un peu puis demanda à mi-voix :

— C'était au sujet de sa villa de la Costa Brava qu'elle se rendait en Espagne, n'est-ce pas ?

— En effet. Elle me l'a dit.

— Et… Est-ce qu'elle paraissait en bonne santé ?

La question était pour le moins inattendue.

L'aveugle s'inquiétait de la santé de sa cousine quelques jours avant l'accident qui avait provoqué la mort de celle-ci.

— Eh bien… répondit Dalvant en hésitant…

— Si je vous demande cela, M. Dalvant, expliqua Michel de Serranges, c'est parce que je ne puis m'expliquer autrement l'accident qui nous a ravi Gaëlle. Je ne sais si elle vous a raconté l'atroce mésaventure qu'elle a connue… Depuis quelque temps, elle était sujette à… des syncopes… ou des défaillances nerveuses qui la plongeaient dans un état semi-cataleptique. On n'a jamais su au juste car elle a toujours refusé des examens plus approfondis. Mais…

Ainsi, elle ne le lui avait pas caché ! À moins qu'il ne l'ait su par la rumeur publique, ou par les domestiques… ou par le médecin.

— Vous faites allusion, je suppose, dit Dalvant, à ces heures d'angoisse au cours desquelles on l'a crue morte…

Sa gorge se desséchait, car il pensait à la Chose dont lui avait parlé Mower, à cette Chose qui avait suivi Léonox.

L'aveugle hochait la tête :

— C'est cela en effet. Par la suite, elle eut de nouveau plusieurs défaillances semblables, très brèves désormais, mais qui inquiétaient son entourage. Je l'ai appris par diverses sources dignes de foi.

— Elle a connu une défaillance de ce genre devant moi, murmurai-je.

— J'en étais sûr ! Oh, j'en étais sûr ! Cela explique l'accident : elle a perdu le contrôle de sa voiture au cours d'une de ces brèves crises… *Oh, je préfère cela !*

Dalvant s'était penché vers lui, le regard brillant.

— Pourquoi ? demanda-t-il simplement.

— Pardon ?

— M. de Serranges, je ne vous ai pas confié toute la vérité et je vous prie de m'en excuser. En fait, je ne passe pas dans votre région par hasard comme je vous l'ai laissé supposer. Je suis venu tout particulièrement pour glaner des renseignements au sujet de Gaëlle. Or vous venez de murmurer : *« Je préfère cela ! ».* Qu'aviez-vous donc imaginé ?

— Monsieur ! protesta l'aveugle.

La voix de Dalvant se radoucit soudain.

— Il ne fait aucun doute pour moi que vous n'ignorez pas que votre père, décédé voilà quelques mois, se livrait à des recherches concernant les sciences occultes. Il m'a fait l'honneur de me le confier… et il m'a même confié le but de ses recherches. Vous ne pouvez pas avoir vécu auprès de lui pendant des années sans savoir qu'il recherchait le secret de l'immortalité, détenu d'après lui par Joseph Balsamo, dit Cagliostro.

— Illusion ! murmura Michel de Serranges. Chimère !

Dalvant secouait la tête, oubliant que l'autre était plongé dans la nuit.

— Vous n'êtes pas persuadé de ce qu'il s'agit d'une chimère, M. de Serranges, et la preuve en est que vous avez dit « *Je préfère cela !* » Gaëlle a été victime d'un accident dû probablement à l'une de ses défaillances… nerveuses. Vous « préférez cela »… Qu'aviez-vous donc imaginé ?

— Monsieur !

— Monsieur de Serranges, reprit Dalvant avec tristesse, j'aimais Gaëlle. J'ai des raisons de supposer que les défaillances que vous connaissez étaient provoquées.

— Provoquées ? Mais…

— Monsieur de Serranges, pour tous ceux qui s'intéressent à la métaphysique, votre père a joué avec des forces occultes qu'il ne maîtrisait pas totalement. Parlons net. Était-il ou n'était-il pas Cagliostro, peu importe. L'essentiel, c'est qu'au cours de ses recherches il a pu libérer des forces inconnues. C'est à ces forces que vous pensiez quand vous avez murmuré : « Je préfère cela ! ». Consentirez-vous à répondre à une question toute simple ?

— Voyons la question… souffla l'aveugle.

— Avant la mort de votre père, Gaëlle avait-elle connu de ces syncopes… de ces évanouissements… de ces états cataleptiques, appelez cela comme vous voudrez ?

Michel de Serranges avait baissé la tête.

— Non, avoua-t-il.

— Donc, il se peut qu'il y ait un rapport…

Dalvant se tut et attendit. Il l'avait senti, tout ce qu'il venait de dire, l'autre y pensait depuis longtemps. Et sans doute depuis que Gaëlle était morte pour la première fois – médicalement morte. *Une force libérée par les expériences de feu M. de Serranges, une force qui s'était d'abord attachée à Gaëlle puis, pour des raisons mal définies encore, avait suivi Léonox et la Géraldi…*

Il tenait là quelque chose, un point de départ qui, s'il s'avérait exact, permettrait peut-être de lutter contre la force inconnue.

Puis, tout à coup… En raisonnant… Avec une certaine horreur, il se dit que dans ces conditions il n'avait aucune raison de lutter contre cette Force ! Pourquoi le ferait-il ?

Si vraiment elle avait été libérée par feu M. de Serranges au cours de ses expériences d'occultisme, que pouvait-on lui reprocher ? Feu M. de Serranges cherchait le secret de l'immortalité… Eh bien, il l'avait découvert ! Gaëlle était morte plusieurs fois, et chaque fois (sauf la dernière) la Chose l'avait ressuscitée. Léonox était mort. La Géraldi était morte. Et la Chose les avait ramenés à la Vie. Alors ? Pourquoi lutter contre une Force qui tend à vaincre la Mort ? Parce que cette dernière, c'est-à-dire Mower, venait de le demander ?

— M. Dalvant, dit tout à coup Michel de Serranges, j'ignore s'il y a, comme vous le prétendez, un « rapport ». Ce que je sais, c'est que, depuis la mort de mon père, chaque fois qu'il m'a été donné de rencontrer Gaëlle seule à seul…

Sa gorge se serrait. Il ne parvenait plus à parler.

— Oui ? fis-je pour l'encourager.

— Eh bien… Elle n'était pas seule.

Et, enchaînant très vite :

— Vous savez certainement que le fait de perdre la vue développe certaines facultés… en sommeil chez l'homme normal. Si j'entre dans une pièce où vous vous tenez, immobile, absolument silencieux, retenant même votre respiration, je ne tarderai pas à comprendre que je ne suis pas seul. Je n'en aurai pas la certitude. Mais j'éprouverai le sentiment de votre présence. Comprenez-vous ?

— Il en était ainsi pour Gaëlle ?

— Oui. Oh, les circonstances… et surtout le mode d'existence que j'ai adopté… ont voulu que nous ne nous rencontrions que quatre ou cinq fois, pas davantage. Mais chaque fois elle prétendait qu'elle était seule… Et je savais que c'était faux.

— Il y avait quelqu'un avec elle ?

— Pas quelqu'un, murmura-t-il. Quelque chose. Je ne sais quoi. Une présence vivante.

Quelle impulsion poussa Dalvant à briser la conversation et à demander d'une voix un peu troublée :

— Elle a certainement laissé ici des objets personnels… des papiers ?… des lettres peut-être ? Ne croyez pas à une malsaine curiosité de ma part, mais je me demande si…

Sa voix baissa encore :

— Si elle ignorait qu'elle n'était jamais seule.

— Elle le savait, souffla Serranges. Oh, oui, elle le savait ! Et elle avait compris que je le savais aussi. C'est pourquoi elle m'évitait le plus possible.

— Si j'en obtenais la certitude…

— Qu'est-ce que cela changerait ? demanda Serranges.

Dalvant ne pouvait répondre sans mettre en cause Léonox, la Géraldi, les Puissances, et il ne tenait nullement à le faire. Il dit donc simplement :

— Comme votre père, je m'occupe beaucoup d'occultisme. Peu avant sa mort, j'avais longuement discuté avec lui… au sujet d'expériences qu'il avait entreprises…

— Je sais.

— Il se pourrait… qu'il ait été victime de forces qu'il contrôlait mal… et que Gaëlle en ait été victime à son tour. S'il en est ainsi, il faudrait tenter de renvoyer au néant cette force néfaste qu'il a libérée. Comprenez-vous ? Mais tant que nous n'avons aucune certitude…

— Je vous le répète, cette certitude, je l'ai. Ouvrez le tiroir du bureau, à droite. Le second tiroir… Un cahier d'écolier… Le voyez-vous ?

— Oui, fit Dalvant.

— Prenez-le… et lisez-le. C'est une sorte de journal que tenait Gaëlle… depuis le jour où elle avait senti qu'elle n'était plus jamais seule.

Il ajouta avec tristesse :

— Bien entendu, je ne l'ai jamais lu, moi… Mais on me l'a lu, à voix haute. Une personne de confiance. Il est impossible d'en douter. Depuis la mort de mon père, Gaëlle avait très bien compris qu'une force mystérieuse la suivait partout, où qu'elle aille. Lisez !

Les mains de Dalvant tremblaient pendant qu'il ouvrait le cahier dont les pages étaient couvertes d'une écriture fine.

— Il faudrait que je lise cela avec beaucoup d'attention, murmura-t-il. Et ce serait très long.

Serranges rêvait, et ses prunelles mortes semblaient regarder loin, très loin, on ne savait quoi.

Il décida soudain :

— Vous aurez tout le temps, M. Dalvant, si vous voulez bien me faire le plaisir de passer la soirée et la nuit au château. Il vous sera possible ainsi de prendre des notes.

XVIII

Il n'est pas question, bien entendu, que je transcrive ici les notations teintées d'angoisse que renfermait le journal de Gaëlle. Ce serait beaucoup trop long et sans doute sans intérêt, car chaque jour n'était que la répétition de la veille.

Dès le lendemain de la mort de son oncle Serranges, Gaëlle avait senti auprès d'elle une Présence mystérieuse. Or, elle était d'une sensibilité presque exagérée et elle avait toujours eu la sensation qu'une Puissance inconnue la protégeait.

Pour moi, Dalvant, il y avait là une indication très importante. Gaëlle avait fini par tomber sous le pouvoir de la Chose, tout comme Léonox et la Géraldi.

Or Gaëlle, Léonox et la Géraldi étaient manipulés par les Puissances. J'en avais eu la preuve puisque Gaëlle, comme la Géraldi, *avait été Lisa aux yeux d'encre*. Pendant un temps assez bref certes ! Mais elles avaient été Lisa !

La conclusion surgissait, limpide : pour quelque raison qui nous échappait, la Force qui avait suivi Gaëlle, puis Léonox, et sans doute la Géraldi, ne s'attaquait qu'aux Humains en liaison avec les Puissances.

C'était déjà un point acquis. Mais il y avait autre chose dans le journal de Gaëlle… Infiniment plus important !

Gaëlle croyait avoir découvert le moyen de se débarrasser de la Force mystérieuse ! Elle avait tenté de le faire à plusieurs reprises et, à l'en croire, elle n'avait échoué que de justesse !

Vous devinez avec quelle attention je lus et relus les quelques lignes dans lesquelles elle décrivait sa tentative. « Décrivait » ! Mais non, hélas. Comme vous allez en juger bientôt, elle ne fournissait aucune précision.

Mais d'abord ceci : dès le premier instant, Gaëlle avait su que cette Force était néfaste, qu'elle lui voulait du mal. Pour une intuitive comme Gaëlle, pas le moindre doute : c'était une Force mauvaise.

Peut-être vous en souvenez-vous, en écoutant les révélations de l'aveugle j'avais hésité. Feu M. de Serranges, qui prétendait être une réincarnation de Cagliostro, avait tenté de hisser l'Homme jusqu'à l'Immortalité.

Si peut-être, sans le vouloir, il avait libéré cette Chose qui, j'en avais eu maintes preuves, pouvait rendre la Vie aux cadavres, était-ce à moi, Humain, de tenter de la détruire ? À priori non, n'est-ce pas ?

Et pourtant, pourtant… Je me souvenais de l'horreur que j'avais ressentie quand j'avais compris que Gaëlle, puis la Géraldi, n'étaient plus que des mortes qui vivaient. Qu'est-ce que ça pouvait faire, objecterez-vous, qu'elles aient été mortes, puisqu'elles vivaient ?

C'est que vous ne les avez pas tenues dans vos bras, vous ! Vous ne les avez pas caressées, embrassées, possédées, en vous disant à chaque instant : « C'est une morte ! ». Bien sûr, leur corps souple et chaud avait éveillé en moi le désir. Mais c'étaient des mortes qui vivaient !

Alors ? Permettre ça ? Laisser se développer des générations de cadavres vivants ? Oh, je sais ! Est-ce que vous, moi, nous tous, ne venons pas d'ailleurs, d'on ne sait où ? Est-ce que, somme toute, nous ne ressemblons pas à ces morts qui vivent ? Mais nous ne vivons pas grâce à cette Chose inconnue qui attend patiemment le départ de… de notre âme ?… afin de prendre sa place ! L'araignée au fond de sa toile !

Donc, avant de lire le journal de Gaëlle, j'étais indécis. Mon instinct me disait : « Lutte contre la Force mystérieuse et, si tu peux, supprime-la ! »

Mais ma raison criait : « Elle est pour les Humains une forme d'immortalité ! Pourquoi les en priverais-tu ? Tu n'as pas le droit de le faire ! ».

Dès que j'eus achevé la lecture du journal de Gaëlle, je n'hésitai plus. Je devais détruire la Chose. De la première à la dernière page, l'horreur perçait dans chaque ligne. Horreur de se sentir constamment surveillée. D'ignorer la nature de ce qui vous épie. Mais de savoir, d'instinct, que cette Chose-là ne cherche qu'à vivre à vos dépens, vous transformant en une sorte de zombie.

*

* *

… Pourquoi Gaëlle ne révélait-elle pas le moyen qu'elle avait découvert pour vaincre la Chose ? Elle en parlait certes ! Mais sans fournir aucune précision. Et c'était irritant au possible.

Tenez, s'il vous est advenu de lire certains Mémoires d'autrefois, retraçant la vie quotidienne de quelque bourgeois ou de quelque seigneur, n'avez-vous jamais remarqué que, presque toujours, *le cadre* manque ? On vous conte les événements les plus minces… mais on néglige de parler de l'ameublement, des costumes. Prenons un exemple. Dans maints récits médiévaux, le narrateur déclare : « Alors, les valets allumèrent un grand brasier… ». Soit. Mais avec quoi les valets du preux Roland ou du traître Ganelon allumaient-ils le feu ? Possédaient-ils des allumettes ou des briquets à gaz, voire à essence ?

Devinez-vous mon état d'esprit ? Gaëlle déclarait : *« Aujourd'hui encore, j'ai renouvelé ma tentative. Et une fois encore, j'ai échoué. Mais je recommencerai ! Je recommencerai parce que je sais comment détruire cette Force qui me suit. Il faut la purifier en me purifiant ».*

À quatre reprises je retrouvais à peu près les mêmes phrases. Mais jamais Gaëlle ne faisait allusion à la façon dont elle espérait « détruire cette Force ». « J'ai renouvelé ma tentative »… Quelle tentative ? « Il faut la purifier en me purifiant ». Mais comment ?

*

* *

… Longtemps après avoir achevé la lecture du journal de Gaëlle, je demeurai assis, coudes sur la table, tête dans mes mains. J'essayais de comprendre. Et je n'y parvenais pas.

Il y eut soudain une toux discrète près de moi. J'ouvris un œil, mais ce n'était même pas utile. Mower était là, debout, l'air gêné.

Il montra le cahier ouvert à la dernière page :

— Un journal, n'est-ce pas ? Celui de Gaëlle Martin ?

— Oui, reconnus-je.

Déjà il tendait la main !

— J'aimerais en prendre connaissance.

Un sursaut de colère m'empoigna. De colère ? Voire ! En vérité, je n'avais pas encore tout à fait pris parti. Devais-je tenter de détruire la Chose ? Devais-je laisser les Humains bénéficier de cette forme d'immortalité ?

— Désolé, Mower, grognai-je. Vous n'avez aucun droit sur ces confidences humaines.

— Ah bah ? Vous les avez lues, vous !

— Nous nous sommes aimés, Gaëlle et moi, murmurai-je.

Puis je pris le cahier, je le pliai en deux et je le glissai dans la poche intérieure de mon veston. Mower prit un ton pleurnichard que je n'aimai guère :

— Dalvant ! C'est le seul moyen dont je dispose pour… pour lutter contre cette Chose !

— Hé oui, hé oui, fis-je, imitant la voix qu'il prend parfois pour répondre les mêmes mots.

— Dalvant ! Nous ne pouvons pas…

Je m'adossai confortablement dans mon siège et je le regardai bien en face. Il ne me déplaisait pas de lui donner une leçon. Habituellement, j'ai la sensation de n'être qu'un pion que manœuvrent les Puissances. Désormais, celles-ci n'ayant plus aucune possibilité de regard sur notre monde (je le rappelle, Léonox et Lisa étaient entre les mains de la Chose) je recouvrais mon libre-arbitre. Du moins en étais-je persuadé…

— Nous ne pouvons pas quoi ? demandai-je.

— Laisser proliférer cette Chose sur la Terre ! Ce serait…

— Ce serait la fin du pouvoir absolu que vous exercez sur les Humains, n'est-ce pas ? C'est bien cela ?

— Heu… Oui, en effet.

— Et qu'est-ce que vous voulez que ça me f… ? grondai-je. Que je sois manipulé par une Chose dont je n'ai pas conscience, ou par vous, quelle différence pour moi ?

Je supposais qu'il allait geindre, tenter de m'apitoyer. Pas du tout. Je l'avais oublié, c'était un monstre d'orgueil. Il se contenta de hocher la tête.

— Soit, Dalvant. Désormais, attendez-vous à tout.

Je me mis à rire, sarcastique :

— C'est vous qui me l'avez affirmé, Mower, et je sais que vous n'avez pas menti : quand vous prenez une apparence humaine, vous ne détenez plus aucun pouvoir extra-humain. Vous n'êtes plus qu'un petit vieillard fragile que je briserais d'une seule main. Et si vous renoncez à cette forme humaine, c'est un peu comme si vous deveniez aveugle : vous ne voyez plus rien de ce qui se passe sur ce monde, et donc vous êtes incapable d'y agir depuis que Léonox et Lisa ne sont plus sous le contrôle des Puissances. Vrai ou faux ?

— Vrai, avoua-t-il.

— Alors, pourquoi aurais-je peur de vous ?

Ses yeux glacés me dévisageaient comme j'aurais, moi, regardé quelque animal répugnant.

— Voyons, tenta-t-il encore. Fournissez-moi une indication, une seule… Gaëlle Martin savait-elle que la Chose s'apprêtait à s'emparer d'elle ?

— Oui.

Et j'ajoutai, tout simplement parce qu'à ce moment-là je le détestais :

— Elle avait même découvert le moyen de s'en débarrasser.

— Quoi ? Dalvant !…

Il était tout près de moi, les poings serrés. Menaçant. Oui, menaçant, le petit vieux aux ongles en deuil. Je le repoussai d'une légère bourrade.

— Elle avait découvert ce moyen, repris-je… Mais elle n'en parle pas. Comprenez-vous ? Même si je voulais vous le confier, j'en serais tout à fait incapable. Elle écrit : « J'ai tenté de m'en débarrasser… ». Ou bien : « De nouveau, j'ai essayé de supprimer la Force »… Mais à aucun moment elle n'apporte la moindre précision.

— Parce que vous avez mal lu, Dalvant !

— C'est ça ! Je ne sais pas lire, quoi ? La seule précision qu'elle donne, c'est qu'elle veut détruire la Force *en se purifiant.* Vous comprenez, vous ?

Il ne répondit pas. Mais, pour la première fois depuis que je le connaissais, il avait joint les mains et ses doigts se croisaient. J'éprouvai un début d'inquiétude.

— Mower, fis-je… Je ne vous mens pas. Il n'y a rien d'utile dans ce journal.

— Alors, prêtez-le-moi, que je le lise.

— Non.

— Soit. Au revoir, Dalvant.

Cette fois, il n'avait même pas jugé utile d'aller jusqu'à la porte et de l'ouvrir. Il avait disparu, voilà tout. Je m'essuyai le front. Je ne suis pas lâche, mais je me demandais si je n'avais pas eu tort d'irriter Mower.

Puis, de nouveau, je me dis que, dans l'immédiat, il ne bénéficiait d'aucun pouvoir extra-humain, et donc que… Fou que j'étais ! Aucun pouvoir extra-humain ? Mais quel humain aurait pu, comme lui, apparaître et disparaître sans ouvrir porte ou fenêtre ?

Et ce qu'il venait de faire là, il pouvait le réaliser à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit… Du bout des doigts, je commençai à pianoter sur la table. J'allais passer la nuit dans cette chambre. Et j'étais las. Même si je parvenais à ne pas fermer l'œil, il faudrait bien, un jour ou l'autre, que je dorme. Mower ne connaissait pas cette servitude du sommeil. Il se prétendait Humain, mais il ne l'était pas tout à fait.

Or, au moment où je dormirais, il lui serait très facile d'apparaître et de me dérober le Journal de Gaëlle. Même si je mettais celui-ci sous clé, même si je l'enfermais dans un coffre, au fond de la cave blindée d'une banque… Est-ce que ça comptait, pour Mower, les caves blindées et les coffres, puisqu'il pouvait se matérialiser partout ?

Alors, savez-vous ce que je fis ?

J'allai à la cheminée, j'arrachai une à une les pages du cahier, j'en fis un tas, et j'y mis le feu.

Quand tout eut brûlé, j'écrasai les cendres. J'en fis de la poussière. Bien malin, Mower, s'il parvenait à lire un seul mot.

Et j'allai me coucher, tranquillement. J'avais gagné la bataille. Mais quelle bataille, puisque je n'arrivais pas à déterminer si je devais lutter contre la Chose ou rester neutre ?

XIX

— Il y a une chose qui m'ennuie beaucoup, mon ami, dit posément la Géraldi.

Dans sa robe de chambre de satin, debout près de la large baie vitrée, elle écartait un peu le rideau, regardant le flot de la circulation sur les Champs-Élysées.

Elle évitait de se retourner afin de ne pas voir Marchand qui commençait à s'habiller. Comment lui expliquer ça ? Comment ménager son orgueil masculin sans provoquer un éclat de colère ?

— Vois-tu… reprit-elle.

Il lui coupa la parole en riant :

— Je sais, je sais, Léona. Je te l'ai déjà affirmé, mais tu ne l'as pas cru : mon âme est si proche de la tienne que je lis en toi comme dans un miroir.

Et c'était vrai ! Pourtant, il croyait, le malheureux, qu'il *devinait* ce que pensait Léona Géraldi grâce à ses talents de psychologue… Quelle plaisanterie ! Il lisait en elle tout simplement parce que leurs « âmes » ne faisaient qu'une. Chez elle comme chez lui, c'était la Chose qui gouvernait. Mais cela, il l'ignorait.

Elle se retourna, cette fois, surprise :

— Et que lis-tu en moi, mon ami ?

Il passait ses chaussettes. Elle remarqua son torse musclé – plus que celui de Dalvant. Du moins les souvenirs que fabriquait la Chose le lui affirmaient-ils. Tranquillement, il répondit :

— Tu appréhendes le retour de Dalvant.

Elle protesta :

— Appréhender n'est pas le mot exact, mon ami. Il donne une impression de crainte… Or je ne crains rien.

— Mais tu sais que Dalvant va souffrir quand tu lui avoueras la vérité. Car tu la lui avoueras, n'est-ce pas ?

Elle haussait les épaules :

— Évidemment ! Est-ce que la Géraldi peut agir comme une femme craintive ? Chaque fois que j'ai rompu, j'ai loyalement averti mon… mon ancien partenaire.

Elle riait sans retenue, puis, sérieuse tout à coup :

— Il n'en demeure pas moins que j'ai gardé beaucoup d'amitié pour Dalvant. Ça me serait pénible de le voir souffrir. Ne crois-tu pas…

— Nous partirons ce soir, fit Marchand-Léonox en passant sa seconde chaussette. Tu sais fort bien que je n'ai pas peur de lui, mais c'est un excellent ami.

Pourquoi racontait-il ça ? C'était faux ! Il connaissait à peine Dalvant ! Ou du moins les souvenirs que la Chose avait consenti à laisser en lui décrétaient qu'il ne l'avait rencontré que deux ou trois fois, et pour des raisons professionnelles.

La Géraldi soupira, et avoua :

— C'est pourtant vrai que nos âmes sont sœurs. Mais… où irons-nous ?

— N'importe où !

Marchand s'immobilisa, une manche de chemise pendante :

— Mon petit pavillon !

Elle éclatait de rire et, avec son léger accent chantant :

— Quel étrange nom tu me donnes là !

— Mais non, reprit-il avec une impatience qu'il ne s'expliquait pas lui-même. Tu ne comprends pas. Je possède un petit pavillon, en province… Au bord d'une rivière… Tout près d'un bois…

Il s'essuyait le front. Il avait la pénible sensation qu'il parlait de ce pavillon-là pour la première fois. Mieux : qu'il y pensait pour la première fois.

— Si tu te sens capable de passer quelques jours loin de tout… Je connais une brave femme qui fera le ménage…

Mais d'où diable sortait tout ça ? Quelle était cette brave femme ? Il n'en avait nulle idée. Mais il savait que la brave femme existait, et qu'il la trouverait, le moment voulu.

La Géraldi joignait les mains, dans une attitude théâtrale :

— Une humble retrai-ai-te… chantonna-t-elle. Une maisonnette toute blanche au fond des bois…

— D'accord ?

— D'accord, conclut-elle.

Comment eût-elle dit « non » ? Ce n'était pas elle qui parlait : c'était la Chose.

*

* *

… Tout impassible qu'il fût, Mower grinçait des dents. Sous son apparence humaine, il ne disposait que d'un seul pouvoir extra-humain : celui d'apparaître où bon lui semblait, quand bon lui semblait.

Il lui eût donc été très facile de surveiller constamment Léonox et la Géraldi… s'il n'y avait eu Dalvant. Parce que Dalvant l'inquiétait, avec cette rébellion qui l'avait conduit à brûler le Journal de Gaëlle. Mower avait assisté à la scène, invisible mais présent.

Qu'allait faire Dalvant désormais ? Dalvant qui, Mower en était à peu près certain, connaissait le moyen de se débarrasser de la Force mystérieuse, mais refusait de le livrer ?

Il fallait surveiller Dalvant. Mais il fallait aussi surveiller Léonox. Et la Géraldi… Or Mower n'était qu'un. Tout ce qu'il pouvait faire, c'était se déplacer de l'un à l'autre, se dissimuler de son mieux et tâcher d'en apprendre le plus possible. Comment tout surveiller à la fois ? Impossible, n'est-ce pas ?

Il n'avait donc entendu que la fin de la conversation entre Léonox et la Géraldi. D'après ce qu'il avait entendu, ils allaient se retirer dans un « petit pavillon de province ». Où ? Il n'en avait pas la moindre idée. Ennuyeux. Mais bah ! Avec l'aide des Puissances, il les retrouverait.

L'important, ce n'était pas ça… C'était Gaëlle. Gaëlle et le moyen, qu'elle prétendait avoir découvert, de se débarrasser de la Force mystérieuse. Le Journal de Gaëlle étant détruit, Dalvant paraissant braqué dans son refus de révéler ce qu'il avait appris, les Puissances ne pouvant plus intervenir puisqu'aveugles et sourdes, Mower restait seul. Et, mise à part sa faculté de

se téléporter, il n'était qu'un humain.

Oh, comme il aurait voulu savoir où allaient Léonox et la Géraldi !… Il en rongeait, de dépit, ses ongles en deuil…

Puis il eut, non pas un sourire (est-ce qu'il souriait, Mower ?) mais un éclair dans le regard. Bien qu'Humain, il oubliait trop souvent les faiblesses humaines. L'une d'elles consistait en ceci : il existe toute une catégorie de journaux qui vivent grâce aux indiscrétions concernant les personnalités du Tout-Paris. La Géraldi était, si l'on peut dire, une « personnalité » oubliée, mais son renom suffisait encore pour qu'on lui consacrât quelque entrefilet plus ou moins venimeux – surtout quand certains apprendraient qu'elle filait le parfait amour avec un reporter de FRANCE-JOUR.

Mower abandonna donc sa surveillance, se retrouva aussitôt dans l'hôtel qu'il avait choisi, demanda quelques numéros de téléphone. À titre d'informateur bénévole, il indiqua que la Géraldi, l'ancienne diva, allait quitter son appartement des Champs-Élysées pour se retirer à la campagne avec Marchand, reporter de FRANCE-JOUR.

Il raccrocha, fort satisfait. Il était prêt à parier que la lecture des journaux lui révélerait avant longtemps la cachette des deux amoureux possédés par la Chose.

Alors, il ferma les yeux. Il n'avait nul besoin de notes, ou d'un répertoire, ou même d'un fichier, électronique ou pas, pour retrouver dans sa mémoire tout ce qu'il désirait y découvrir. Il était Mower. Certes, comme il l'avait affirmé, physiquement il était humain.

Mais tout humain possède deux consciences : l'objective, que développe l'éducation au cours des premières années, et la subjective, que nul (ou presque) ne s'est jamais soucié de développer.

Chez Mower, et depuis le commencement des siècles, c'était elle qui prédominait. Elle le reliait aux forces qui gouvernent le monde. Rien de ce qu'il enregistrait dans cette mémoire-là ne s'effaçait.

Et c'était dans cette mémoire-là qu'il avait enregistré, à la suite d'une rapide enquête chez M. de Serranges, tous les déplacements qu'avait décidé Gaëlle depuis que la Chose avait commencé à la suivre.

Et il y en avait, il y en avait ! On aurait juré que la jeune femme ne pouvait tenir en place ! Et Mower comprenait ça ! Mower, qui souvent, très souvent, trop souvent peut-être pour qu'il pût nier la peur qu'il éprouvait, regardait autour de lui, derrière lui, afin de savoir si « quelque chose » ne s'était pas attaché à lui !

Voyons, où donc était allée Gaëlle ? En suivant sa trace avec patience, peut-être arriverait-on à comprendre comment elle entendait se débarrasser de la Force mystérieuse, puisqu'elle avait essayé à plusieurs reprises !

Elle était tout d'abord allé chez des amis, près de Limoges. Eh bien, pensa Mower, commençons par là…

*

*   *

… C'était une vieille maison délabrée, isolée, entourée d'un « parc ». On disait « parc » parce qu'il était planté d'arbres (une dizaine de tilleuls et de marronniers) mais en fait la superficie de l'ensemble ne dépassait pas deux mille mètres carrés.

George Gauvin (George sans « s », il y tenait !) planta sa bêche dans le sol, s'essuya le front et, incrédule, regarda le petit homme vêtu de noir qui

poussait le portail, au fond du parc, et entrait en serrant sous son bras un porte-documents. On n'avait pas entendu le moindre bruit de moteur et le village était à plus d'un kilomètre. Ce bonhomme était-il venu à pied ? À notre époque, peu de gens ont le courage de parcourir une telle distance – et surtout parmi ceux qui portent sous le bras une serviette bourrée de documents.

Gauvin jeta un regard attristé sur la plate-bande qu'il bêchait. C'était son sport à lui : remuer la terre. Il en avait parfois discuté avec certains jeunes qui préféraient le basket, le foot ou le ski nautique. Peut-être ces diverses activités étaient-elles plus amusantes que le jardinage. Mais pour le développement du corps, ou l'entretien de la « forme », eh bien…

Il s'essuya les mains, alla lentement vers l'inconnu qui s'était immobilisé près du portail.

— Monsieur Gauvin ?

— C'est moi.

— Mower, inspecteur d'assurances.

C'était un prétexte fort astucieux, avait pensé Mower. Il en fallait un pour aborder ceux qui avaient hébergé Gaëlle, et surtout pour leur soutirer des renseignements. Pourquoi ne pas prétendre que Gaëlle avait établi un testament dans lequel elle n'avait pas oublié ses bons amis Gauvin ?

— C'est au sujet de l'affaire Gaëlle Martin, dit-il simplement.

— Ah, je vois…

Le bonhomme n'en finissait pas de s'essuyer les mains à sa veste de toile bleue. Il avait l'air embarrassé.

— Vous… murmura-t-il enfin… Vous savez que… Mais non ! Comment le sauriez-vous ? Elle…

— Qu'y a-t-il ? demanda Mower.

— Eh bien, elle est morte. Elle s'est tuée dans un accident d'auto, à Paris. Dans ces conditions, je ne vois pas… ce que vous pourriez faire contre elle, n'est-ce pas ?

Qu'est-ce que ça signifiait ? Gauvin supposait que « l'assurance » ignorait la mort de Gaëlle… et il suggérait que l'on avait entrepris une action contre elle. Mower regarda l'homme, le jugea bonasse et sot.

— Nous avons besoin de quelques précisions, affirma-t-il.

— Mais puisqu'elle est morte !

— Il y a l'héritage, fit Mower sèchement.

L'autre se grattait la tête.

— Ah oui, l'héritage… marmonna-t-il.

« Intéressé, comme la plupart des humains », pensa Mower. Il reçut aussitôt, sans avoir manifesté sa pensée, un cinglant démenti.

— L'héritage de cette pauvre Gaëlle ! reprenait Gauvin avec tristesse. Je suppose que, comme elle n'a aucun parent direct et que, à son âge, elle n'avait sans doute pas établi de testament, tout ce qu'elle possédait ira à l'État ?…

— Ce n'est pas sûr, fit Mower sur un ton lourd de sous-entendus.

Gauvin haussait les épaules.

— Oh, je sais que les contentieux des Compagnies d'assurances sont capables de lutter même contre l'État… Je n'ai aucune crainte pour vous : vous retiendrez au passage la somme qui vous est due.

Mower ne pipa mot – mais il comprenait de moins en moins. Et Gauvin ajoutait :

— Tenez, ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi vous avez repoussé mon offre. C'était honnête, n'est-ce pas ? Je suis tout prêt à vous rendre ce

que j'ai perçu… à la condition que vous laissiez Gaëlle en paix.

— Elle est morte, rappela Mower.

Gauvin écarquilla les yeux.

— En effet, en effet !… Mais alors, cela change tout ! Ce n'est pas à cette pauvre Gaëlle que vous prendrez l'argent, c'est à l'État, puisque l'État hérite. Oh mais, dans ces conditions, je retire mon offre. Je ne rembourse pas un sou !

Et, dans un léger éclat de rire :

— Somme toute, c'est de l'argent que je vole légalement à l'État !… Et du fait que c'est légal, c'est honnête. Qu'en pensez-vous ?

Ce qu'il en pensait, Mower ? C'est qu'il aurait voulu en savoir davantage. Aussi répondit-il, impassible :

— Pour nous, peu importe, pourvu que nous rentrions dans nos débours. Mais il faut mettre cela au point par écrit, et ici, nous ne sommes guère à l'aise pour écrire.

— Pardonnez-moi, dit Gauvin. Suivez-moi, allons à la maison.

*

*   *

… Mower partit vingt minutes plus tard, sans avoir éprouvé de difficultés à jouer son rôle. Gauvin était vraiment trop facile à berner !

L'affaire était assez bizarre. Lors du dernier séjour de Gaëlle (« une amie de ma femme, qui l'a connue à Paris » confia Gauvin. « Malheureusement, vous ne la rencontrerez pas : elle passe la journée chez des amis »…) donc, lors du dernier séjour de Gaëlle, un petit bâtiment vétuste, situé au fond du parc, avait pris feu. Une cinquantaine de fagots et quelques stères de bois s'étaient consumés : au total une perte minime.

Mais, première circonstance aggravante : l'auto de Gauvin, une magnifique Mercedes toute neuve, était rangée contre le mur du bâtiment. Le réservoir avait explosé et elle avait flambé comme une torche.

L'enquête de la gendarmerie locale fut de pure forme et, les Gauvin (surtout madame Gauvin) étant très liés au représentant de la Compagnie d'assurances, le règlement du sinistre s'effectua très rapidement.

Trop rapidement même. Car quelques jours plus tard, Gaëlle, sans y entendre malice, déclara devant plusieurs personnes qu'elle était responsable de l'incendie. Elle se trouvait, disait-elle, dans la remise, elle avait voulu allumer une cigarette. Elle avait jeté négligemment l'allumette n'importe où… En fait, dans les tas de fagots très secs. Ils avaient flambé comme de la paille, et elle avait vainement tenté de les éteindre avant d'appeler des secours.

Comment les assurances apprirent-elles cela ? Il faut croire qu'elles ont partout de bonnes oreilles. Toujours est-il qu'elles provoquèrent l'ouverture d'une seconde enquête, au cours de laquelle Gaëlle ne revint pas sur ses déclarations. Oui, elle avait mis le feu – involontairement certes.

« Cela change tout ! » glapit alors l'assurance. « La preuve est faite par vos propres déclarations… Vous devez nous rembourser ce que nous avons versé ».

Gaëlle avait refusé net en haussant les épaules. Alors l'envoyé de la Compagnie avait décrété qu'elle « serait poursuivie par toutes voies légales ».

*

*   *

… L’anecdote était bizarre, pensait Mower après avoir quitté Gauvin. On ne pouvait admettre que Gaëlle avait mis le feu volontairement, car elle savait assurément que l’auto était là, et elle avait toujours considéré les Gauvin comme de vrais amis.

Il n’en demeurait pas moins que, d’après le récit de Gauvin, elle avait attendu fort longtemps avant d’appeler des secours. Elle prétendait qu’elle avait tenté d’éteindre elle-même ce début d’incendie… D’autre part, elle déclarait que les fagots de bois sec avaient flambé « comme de la paille ».

Quand Mower sortit du parc, il se frottait le menton, perplexe. Gauvin qui, du perron de la maison, le regardait, battit des paupières trois ou quatre fois, éberlué.

Soudain, le petit homme au porte-documents venait de disparaître. Sans doute avait-il fait deux pas, et le mur le cachait-il.

N’importe : Gauvin voulut en avoir le cœur net. Il alla jusqu’au portail ouvert, le franchit. Pas de petit homme vêtu de sombre à l’horizon.

Par contre, à terre, le porte-documents ! Gauvin le ramassa, jeta encore à droite et à gauche un regard de défiance, puis, rassuré par sa solitude, ouvrit la serviette.

Elle ne renfermait que des feuilles de papier blanc. Et, dans le fond, un débris d’allumette : celui avec lequel le petit homme n’avait cessé de nettoyer ses ongles en deuil pendant que Gauvin parlait.

XX

Une décision de mon rédacteur en chef, qui m'eût fait bondir en d'autres temps, vint tout au contraire calmer mes hésitations. Je n'en finissais plus de me demander si je devais aider Mower et les Puissances à débarrasser notre monde de cette Force mystérieuse qui avait fait de Léonox et de la Géraldi des morts qui vivaient, ou bien au contraire si je devais aider cette Force qui, somme toute, procurait aux humains une forme d'immortalité.

La voix du Patron était doucereuse, au téléphone. Presque sucrée, lui qui gueulait toujours. Dès sa première phrase trop aimable, je devinai qu'il avait découvert un moyen de me faire payer ce qu'il appelait « mon manque d'efficacité ».

Je ne me trompais pas. Il en vint tout de suite à l'objet de son appel :

— Je vous demande cela comme un service personnel, mon cher Dalvant… Je sais bien que… heu… ce n'est guère digne de votre grand talent… mais…

Qu'est-ce qu'il avait trouvé ? Dans sa voix, je sentais sa jubilation.

— Vous savez que le Directeur général… est fou de tulipes ?

— Bien sûr, je le sais ! On en rigole tous entre nous. Il préfère les tulipes à sa femme.

— Ne dites pas ça au téléphone, Dalvant ! À notre époque, on ne sait jamais qui écoute, et si la conversation n'est pas enregistrée sur magnétophone. Monsieur le Directeur général adore les tulipes. Moi aussi, je les aime. Comment ne pas aimer ces fleurs magnifiques ?

Ça, c'était destiné à la galerie, à une possible écoute de la ligne…

— Bon, fis-je. Je ne le ferai plus. Dorénavant, je mettrai chaque matin une tulipe à ma boutonnière.

— Précisément, répondit-il.

— Quoi ?

— Il m'a fait part de son désir… de voir « couvrir » par l'ÉCLAIR la grande foire annuelle des tulipes à Hillegom, en Hollande. Attendez, attendez, ne vous fâchez pas ! Chaque année, il va là-bas, religieusement, et il nous adresse des papiers très, très documentés, extrêmement intéressants et que nous publions sans hésiter.

— Tu parles ! fis-je.

— Dalvant !… Soyons sérieux. Comme il le dit souvent, si les gens passaient leur temps à cultiver des tulipes, il y aurait moins d'accidents de voiture. Vrai ou faux ?

— Si je comprends bien, vous me suggérez de cultiver désormais des tulipes ?

— Ne soyez pas stupide. Cette année, il lui est impossible d'aller là-bas. Des affaires de famille… Quand il me l'a expliqué, il en pleurait !

— Des affaires de famille, ou des tulipes ?

Il négligea ma raillerie.

— Je lui ai affirmé, reprit-il, que nous enverrions quelqu'un. C'est alors qu'il a dit… et avec insistance… qu'il tenait à ce que ce ne soit pas n'importe qui. Les tulipes, comprenez-vous ? C'est un peu comme ses enfants !

— Il n'en a pas, grognai-je.

Il me répondit non sans logique :

— C'est bien pour ça. S'il en avait, il ne saurait même pas ce que c'est qu'une tulipe. Quoi qu'il en soit, il a beaucoup insisté pour que j'envoie un homme à la hauteur… Notre meilleur reporter.

— Et évidemment, vous avez pensé à moi ?

— N'êtes-vous pas notre meilleur reporter ?

Je grognai je ne sais quoi. Il en était persuadé, j'allais refuser. Et il ne demandait que ça ! Quelle jubilation en lui quand il irait déclarer au P.D.G. : « Dalvant a refusé tout net d'aller à Hillegom… pour les tulipes… Je crois même qu'il a grommelé que les tulipes, ça ne l'intéressait pas ! ». Et ça, pour notre Directeur, c'était pire qu'un assassinat ou qu'un viol. Oui, il eût gardé à la rédaction un repris de justice, mais pas un « indifférent aux tulipes ».

— Alors, Dalvant, vous y allez, n'est-ce pas ?

— Eh bien… je ne sais pas… La note de frais va être très élevée !

— Ça concerne la comptabilité, pas moi, grommela-t-il.

Je jouais à l'homme qui réfléchit, qui hésite. Puis, doucement, je dis :

— Mais j'y pense ! Je remplace le Directeur général, n'est-ce pas ? Et il s'agit de tulipes ? Donc, il me paraît normal que je descende dans les hôtels où il descendait, et que je mène la vie qu'il menait.

— Dalvant ! Prenez garde !

J'ajoutai avec sérénité :

— Dans ces conditions, je vais à Hillegom. Et je crois que si la comptabilité… ou vous… refusez ma note de frais, ça prouvera que vous n'aimez pas les tulipes. Et s'il le faut, j'irai jusqu'au Directeur général pour qu'il rembourse mes frais. On ne peut pas traiter les tulipes comme une inauguration de chrysanthèmes.

D'un coup sec, je raccrochai. Il avait compris. Je n'allais rester là-bas que deux ou trois jours, mais le comptable en aurait un coup de sang !

De toutes façons, ce bref voyage inattendu me donnerait le temps de réfléchir *loin de la Géraldi.* J'hésitai à l'appeler afin de lui annoncer que je quittais Paris pour un court voyage… Puis je m'abstins.

Telle que je la connaissais (ou croyais la connaître !) elle était capable de me suivre en Hollande ! Et ça, je ne le voulais pas. Je tenais à réfléchir seul. Et surtout à cesser de coucher avec la morte qui vivait !

*

* *

… Quand je revins, trois jours plus tard, je tentai de lui téléphoner. Je reconnus la voix de sa femme de chambre, une mignonne blonde très délurée quand la Géraldi n'était pas là.

— Bonjour, Mariette, fis-je. Passez-moi Madame, je vous prie…

— C'est M. Dalvant à l'appareil ? Désolée, monsieur… Madame n'est pas là.

Je commençais à froncer les sourcils.

— Voyons, Mariette ! Vous savez bien que la consigne n'est pas pour moi !

Elle eut un rire de gorge, un peu roucoulé, que je connaissais bien pour l'avoir entendu… chaque fois que la Géraldi était absente :

— On m'a dit ça si souvent, m'sieur Dalvant !

— Ce qui signifie ?

Elle cessa de rire :

— M'sieur Dalvant, si je vous dis que Madame n'est pas là, c'est qu'elle n'est pas là. N'allez pas vous mettre des idées en tête. Elle ne m'a rien ordonné de particulier à votre sujet et donc, si elle était là, je vous la passerais volontiers. Mais elle a quitté Paris.

— Ah bah ? Pour longtemps ?

— Je ne sais pas. Quelques jours… quelques semaines… quelques mois. Elle n'a rien précisé.

— Elle n'a rien laissé pour moi ? Pas un mot ? Pas un message ?

— Rien, m'sieur Dalvant.

Je réfléchissais. Cela ressemblait évidemment à une rupture déguisée. On ne dit pas que l'on rompt, mais on s'esbigne en douce, sans laisser aucune indication.

— Vous êtes déçu, m'sieur Dalvant ?

— Oh oui, fis-je en riant. Très déçu.

Qu'est-ce que ça pouvait me faire *en tant qu'amant,* que la Géraldi soit partie ? Contrairement à ce que la Force mystérieuse lui avait suggéré, je ne l'aimais pas, je ne l'avais jamais aimée. Alors…

Je continuais à rire quand je demandai :

— Elle n'est pas partie seule, n'est-ce pas ?

Mon rire était d'une telle franchise que Mariette en fut tout éberluée :

— Ben vous, alors ! On peut dire que vous prenez les choses du bon côté !

— Toujours, Mariette, toujours. Mais vous n'avez pas répondu à ma question : elle n'est pas partie seule ?

— Eh bien… non.

— Avec qui ?

— Ah, ça, je ne peux pas vous…

— Voyons, Mariette ! N'importe qui me renseignera ! À commencer par le portier, qui n'aime guère votre… j'allais dire « notre »… maîtresse ! Qui m'a remplacé, voyons ?

— M'sieur Dalvant, je ne donne pas de ces renseignements-là.

Sa voix était très ferme. J'avais fermé les yeux parce que soudain un soupçon germait en moi. N'avais-je pas trop vite oublié que je vivais là une de ces aventures dans lesquelles je suis toujours opposé à Léonox ? Or, Léonox (un Léonox très diminué certes, mais tout de même Léonox !) c'était Marchand, reporter à FRANCE-JOUR.

— C'est Marchand, n'est-ce pas ? demandai-je.

Elle ne répondit pas, preuve que j'avais touché juste. Je recommençai à rire, puis j'ajoutai – pour ménager mon orgueil de mâle :

— Nous étions convenus, lui et moi, qu'il devait prendre ma place quand elle serait lasse de moi.

Ça lui coupa le souffle. Elle bégaya quelque chose comme :

— Ben ça, alors !

Profitant de son désarroi, je tentai d'en apprendre davantage.

— Et ils sont allés… où ?

— Franchement, m'sieur Dalvant, je l'ignore. Si je le savais, je vous le dirais. Pourquoi pas, puisque vous prenez si bien les choses ? Mais je n'en sais rien. Elle m'a fait boucler ses valises, elle m'a demandé d'attendre son

retour sans préciser le temps de son absence… Et m'sieur Marchand est venu la chercher en auto. Voilà tout.

— Merci, Mariette.

Je raccrochai, pensif. Et tout de suite une voix tranquille m'interpella ; du fond de la pièce, derrière moi.

— Eh bien, Dalvant ?

Bien sûr, c'était Mower. Assis dans mon meilleur fauteuil, menton posé sur les deux poings joints. Regard fixe, sans un cillement, comme d'habitude.

— Eh bien quoi ? demandai-je, agressif.

— Vous savez maintenant où ils sont allés. Pourquoi ne pas me le confier ?

Comme je haussais les épaules, il reprit, persuasif :

— J'ai parfaitement conscience de vos hésitations, Dalvant, et j'en comprends la raison. Vous vous demandez si vous devez m'aider ou vous opposer à moi, car en vérité la Force mystérieuse apporte aux Humains une sorte d'immortalité.

— N'est-ce pas exact ? murmurai-je.

— Non, grogna-t-il. C'est exact dans l'actuel, voilà tout ce que vous pouvez affirmer. Mais oubliez-vous que la plupart des religions font état d'une Genèse au cours de laquelle les humains étaient déjà immortels ? Le sont-ils restés ? Non, n'est-ce pas ? Il en sera cette fois comme les autres : dès que la Force aura définitivement chassé ceux que je représente, il ne sera plus question d'immortalité. Êtes-vous enfant à ce point, Dalvant ? Quel Être prétendant diriger les Humains pourrait s'accommoder de leur immortalité ? Oh, elle se débrouillera, la Force mystérieuse, pour imaginer quelque péché originel, avec ou sans arbre du Bien, pomme et serpent ! Croyez-m'en : elle se débrouillera. Et votre monde paiera ce bouleversement par des larmes de sang.

Je savais très bien qu'il bluffait, qu'il tentait de me rallier à lui, mais je ne pouvais m'empêcher de penser que, au fond… il n'avait peut-être pas tort ! Il comprit que j'hésitais encore, et il reprit :

— Et Lisa, Dalvant, Lisa que vous aimez ? Je vous ai déjà exposé la situation, très claire. Nous détenons une partie de Lisa. La Force, sous l'apparence de la Géraldi, détient le reste. Or, si la Géraldi est immortelle, jamais plus nous ne récupérerons ce que la Force nous a volé… et donc jamais plus vous ne reverrez Lisa. Ne comprenez-vous pas cela ?

— Je le comprends, avouai-je.

— Alors, aidez-moi, à supprimer la Géraldi. Lisa redevient alors « entière » et nous la réincarnons sous une autre enveloppe charnelle… qui vous plaira, j'en suis sûr. Nous avons beaucoup d'estime pour vous.

Oh, je n'en doutais pas, qu'il avait « beaucoup d'estime » pour moi ! D'autant plus que ce n'était pas lui qui réincarnait Lisa, mais l'Autre, Celui qui la protégeait. Et c'était pour ça qu'elle était toujours belle. Si Mower avait été chargé de cette besogne, Lisa aurait ressemblé à… je ne sais pas !… je cherche dans l'Histoire le nom d'une femme laide. Mais, vous le remarquerez, elles n'ont pas supporté l'épreuve du temps. Elles ont disparu… Effacées. Seules, les « convenables » ont subsisté. Même Catherine de Médicis n'était pas laide !

— Et Léonox ? demandai-je. Il est avec elle, vous l'avez entendu.

Sa main bien ouverte trancha l'air comme une guillotine.

— Lui aussi, bien sûr ! La Géraldi, Léonox, et… la Force inconnue. Nous supprimons tout ça d'un coup. On n'en parle plus.

Je le regardais, stupéfait.

— Mais, Mower… Vous parlez comme si… comme si vous aviez découvert le moyen de vous débarrasser de la Force inconnue !

— Hé oui, murmura-t-il. Hé oui !

— Le même moyen que voulait utiliser Gaëlle ?

— Oui. Vous voyez bien que vous le connaissiez, malgré vos dénégations !

— Non ! grondai-je. Je ne le connaissais pas. Mais vous ? Comment avez-vous pu… et sans lire son Journal…

— J'ai suivi sa piste, expliqua-t-il, tête basse, en recommençant (hé oui !) à nettoyer ses ongles. Chez les uns, elle a incendié une remise, par son imprudence. Mais plus loin, elle a mis le feu *volontairement* à un tas de foin. Elle a d'ailleurs été brûlée légèrement. Chez d'autres, elle a arrosé de pétrole un terrain vague, et elle a enflammé le pétrole après s'être couchée au centre du terrain.

— Quoi ? Mais…

Il hochait la tête sans me regarder.

— La solution est là, Dalvant. *Une purification,* écrivait-elle. Rien ne purifie comme le feu. Pour des raisons que j'ignore, la Chose, la Force, était obligée de se tenir relativement près d'elle. Lors de l'incendie accidentel, Gaëlle Martin a compris que cette Chose était terrorisée par le feu. Que l'on pouvait certainement s'en débarrasser par le feu… L'essentiel étant de ne pas se sacrifier soi-même (pardonnez-moi, c'est ce que vous appelez un pléonasme). Elle tenait à la vie, Gaëlle Martin ! Aussi, tant que la Chose n'a pas eu pris possession d'elle, elle tenta de s'en débarrasser… mais sans y rester elle-même ! Et c'est pour ça qu'elle échoua. Ce n'était pas ce qu'il fallait faire.

Je le regardais, les yeux exorbités.

— Selon vous, demandai-je, que faut-il faire ?

— *Il faut soumettre la Force à l'épreuve purificatrice du Feu, mais sans que ceux qui sont possédés aient la possibilité d'y échapper.*

J'avais fermé les yeux. Je comprenais à merveille ce qu'il venait de dire. Pour détruire la Force, ou la Chose, comme vous voudrez, il fallait brûler vifs Léonox et la Géraldi… Un frisson me secoua. Il m'aurait affirmé : « Il faut les tuer », j'aurais sans doute protesté, mais ça ne m'aurait pas indigné. Depuis longtemps, je le savais, que Mower tenterait de tuer Léonox et la Géraldi ! Mais les brûler…

— Pas vivants ! murmurai-je.

— Hé si, hé si ! Impossible d'agir autrement, Dalvant. Gaëlle Martin l'avait bien compris. Elle était prête à risquer sa vie, mais elle savait que, si elle mourait, la Chose prendrait possession de son corps. Pour le Léonox et la Géraldi actuels, c'est l'inverse : s'ils meurent, la Chose s'échappera de leur corps. Et comment la retrouver, hein, alors que nous sommes incapables de déceler sa présence ?

À son tour de frissonner :

— Voyez-vous, Dalvant, depuis que j'ai cette apparence humaine, je me demande toujours si la Chose ne me suit pas ! Si la Chose ne va pas s'emparer de moi, Mower ! Imaginez-vous ce qui se passerait si je tombais en son pouvoir ? Si…

— C'est idiot, fis-je sèchement.

— Ah bah ? Et pourquoi ?

— Parce que la Chose ne peut s'emparer que d'un cadavre… et que vous ne pouvez pas mourir, vous.

Il hocha la tête :

— Qui sait ? Qui sait ? grommela-t-il.

Puis, très vite :

— De toutes façons, pour ne pas libérer cette Force, pour la détruire, il faut que Léonox et la Géraldi soient brûlés vifs. Entendez-vous ? Vivants !

— Comme sous l'Inquisition, grognai-je.

— Et pourquoi pas ? À l'époque de Torquemada, on croyait qu'une Force mauvaise s'était emparée de l'âme des mécréants. Et l'on avait déjà compris qu'il fallait brûler vifs ceux-ci pour détruire cette Force.

Il y eut un temps de silence. Il continuait à se nettoyer les ongles. Sans lever ta tête, il me demanda enfin :

— Consentez-vous à m'aider ?

Je grondai :

— Non ! Cent fois non !

— Si j'échoue, vous ne reverrez plus Lisa. Sous aucune forme. Vous…

Je lui coupai la parole :

— Mower, demandez-moi n'importe quoi, mais pas ça. Il me semble déjà les voir hurlant et courant parmi les flammes… Non, pas ça !

Il glissa dans sa poche son fragment d'allumette cure-ongles, hocha la tête :

— Je vois. Vous vous dites que, si je réussis, vous la reverrez, votre Lisa… et vous n'aurez pas à vous reprocher de l'avoir fait griller vivante.

— Ce n'est pas ça ! Je…

— Adieu, Dalvant.

Je ne pus ajouter un mot : il avait disparu.

XXI

Et toujours cette impossibilité à déterminer si je devais lutter contre la Force mystérieuse, ou au contraire l'aider à se développer ! Le problème, pour moi, était celui-ci : est-ce qu'elle laissait aux Humains leur libre-arbitre ? C'est-à-dire, est-ce que Léonox et la Géraldi, comme avant eux Gaëlle, étaient encore des *individualités ?* Conservaient-ils un raisonnement *propre,* ou bien n'étaient-ils qu'un reflet des décisions de la Chose ?

Vous me direz que quatre-vingts pour cent d'entre nous ne sont que des reflets des opinions qu'on leur inculque par la publicité et la propagande. Certes. Mais, mis à part les fanatiques, *ils ont encore le choix.*

Léonox et la Géraldi avaient-ils encore le choix ? Leur était-il possible de décréter : « Je refuse de faire ça ». Oh, je ne concevais guère d'illusions. À voir ce que devient un Humain quand la Propagande s'acharne sur lui ! Un robot, un automate – un animal bien dressé. Même les meilleurs, même les plus savants. Un sur mille parvient à préserver son raisonnement personnel. Et ce sous tous les régimes aussi bien d'un côté des rideaux de fer que de l'autre.

Il est vrai que Léonox et la Géraldi n'étaient pas des Humains comme tous les autres : l'un avait été Léonox, l'autre avait été Lisa. Mais étaient-ils capables de résister, de se soustraire à l'influence de la Chose, de rester eux-mêmes ?

C'est ce doute, je crois qui me conduisit à chercher à les retrouver. Bien plus que l'idée que Mower les avait condamnés. En effet, s'ils n'étaient plus que de vagues reflets d'Humains, qu'est-ce que ça pouvait me faire, que Mower les fasse brûler ? Est-ce que vous souffrez quand flambe, une poupée de cire ? Ou un mannequin de paille ?

Par contre, s'ils étaient encore humains… Je ne pouvais pas permettre ça !

Bien. Comment savoir où ils étaient allés ? J'amorçai une enquête. Le concierge d'abord. Il n'en savait rien. Et il ne mentait pas, c'était écrit sur son visage. Deuxième astuce classique, le courrier. Quand on part en « villégiature », même pour quelques jours ou quelques semaines, on fait suivre les lettres…

Hélas ! Aux PTT on fut formel : Léona Géraldi n'avait pas demandé qu'on fasse suivre son courrier.

Alors ? Tout à coup, je me demandai *comment Mower allait faire.* Car enfin il était dans la même situation que moi : il devait retrouver au plus vite Léonox et la Géraldi afin de les griller vifs… et il ignorait ou ils s'étaient réfugiés. Il ignorait… voire ! Cela m'aurait beaucoup surpris, de la part de Mower. Il n'avait pas l'habitude de parler dans le vide. Il n'avait jamais fait de politique, n'est-ce pas ?

L'idée s'établit en moi, s'incrusta. *Mower savait.* Comment avait-il su ? Qui l'avait renseigné ? Tout ce que j'avais tenté avait échoué, alors que

lui…

C’est au restaurant que j’eus la réponse. Par hasard, en feuilletant un hebdo « bien parisien », alors que j’attendais une tête de veau vinaigrette. Une dizaine de lignes dans la colonne « potins de Paris ». « La Géraldi, qui connut son heure de célébrité, préparerait-elle une rentrée fulgurante ? On pourrait le croire à en juger par l’intérêt qu’elle porte à certains de nos confrères fort connus. Quelle part accorder au sentiment, quelle part accorder à la publicité, dans le fait qu’elle a quitté hier son domicile des Champs-Élysées en compagnie de l’un d’eux ? »

Je froissai le journal avec colère. Ces « petits potins », souvent venimeux, ont le don de me faire bouillir. Donc, j’avais confirmation du départ de la Géraldi, mais j’ignorais encore où elle était allée… avec Léonox.

Certes, j’aurais pu le demander à l’auteur de l’entrefilet. Mais le savait-il lui-même ? Il avait vu là une possibilité d’égratigner deux reporters connus, dont il était probablement jaloux (Marchand et moi) mais j’aurais été surpris s’il avait tenté de suivre la Géraldi. Elle était bien oubliée, cette pauvre Géraldi, depuis qu’elle avait pratiquement abandonné le théâtre.

Pensif, je me remémorais le peu que je savais d’elle. Elle avait horreur de la vie d’hôtel. Jamais elle n’avait pu s’y accoutumer, même quand elle partait pour de longues tournées. Elle exigeait qu’on loue pour elle un appartement hors de tout palace, et c’était souvent difficile.

En outre, elle me l’avait dit par hasard, elle ne possédait aucune résidence secondaire.

Si Marchand disposait d’une telle résidence, j’étais prêt à parier qu’ils s’y étaient réfugiés.

Il ne me fallut que quelques coups de téléphone pour l’apprendre grâce à ses amis de la rédaction : Marchand était depuis peu l’heureux propriétaire d’un petit pavillon isolé au milieu des bois, un ancien rendez-vous de chasse transformé, dans l’Yonne.

Je pouvais y être en quelques heures.

*
*   *

… Mower était très embarrassé. Il n’avait pas eu besoin de « quelques heures », lui, pour atteindre le petit pavillon de chasse, au cœur de la forêt, dans l’Yonne. Grâce à sa faculté extra-humaine de se déplacer de façon quasi-instantanée, il avait surgi au cœur d’une magnifique garenne quelques minutes après avoir lu le même entrefilet que Dalvant et avoir passé à peu près les mêmes appels téléphoniques.

Le pavillon était devant lui, à une centaine de mètres, et devant la porte il notait la présence de l’auto de Marchand, à l’orée d’un chemin forestier. Les volets, peints en bleu, étaient ouverts aussi bien à l’unique étage qu’au rez-de-chaussée. Un soleil magnifique teintait de gris le toit d’ardoises.

Il se frottait le menton, Mower. Il ne se dissimulait pas les difficultés qui l’attendaient. Facile de décréter : Léonox et la Géraldi doivent brûler vifs. Beaucoup moins facile de mettre ce projet à exécution. Quand un homme ou une femme est attaché sur un bûcher, il suffit d’une simple allumette.

Malheureusement, Léona Géraldi, pas plus que Marchand, n’était attachée.

Longuement, Mower étudia le pavillon. Hasard heureux, ou volonté des Puissances infiniment supérieures à celles que fréquentait Mower, il était construit en bois. Cela devait brûler aisément, avec le secours de l’essence

que renfermait encore le réservoir de la voiture.

Il continuait à se frotter le menton, Mower.

Pensif. Était-il nécessaire d'agir très vite ? Non sans doute. D'après ce qu'il croyait avoir compris, la Chose était UNE, et si elle parvenait à se diviser parfois, c'était au détriment de sa puissance. Gaëlle n'avait jamais été totalement en son pouvoir, puisque Gaëlle avait tenté de la détruire. Pourquoi ? Parce qu'en même temps la Chose envisageait la possibilité de capturer Léonox et la Géraldi. Erreur de sa part, erreur ! Quand on attaque Mower et les Puissances, il convient de rassembler toutes ses forces.

Premier point donc : quand la Chose se divisait, elle perdait beaucoup de son efficacité.

Second point : elle l'avait compris. Elle eût probablement pu, en se fractionnant en des milliers de fragments, prendre le contrôle très partiel de quelques milliers d'humains. Mais contrôle très partiel, *trop partiel.* Dans ces conditions, elle eût été à la merci de Mower et des Puissances.

Troisième point : elle désirait pourtant prendre la place des Puissances et contrôler cette planète. Elle croyait en avoir découvert le moyen. Elle ne pouvait se diviser sans dommages, mais elle pouvait se reproduire avec l'aide des humains eux-mêmes, inconscients bien entendu. Cela n'irait pas très vite bien sûr, mais la Chose avait-elle notion du Temps ?

Or, mais peut-être la Chose l'ignorait-elle (ou plutôt, parce qu'elle n'avait aucune notion du Temps, négligeait-elle d'en tenir compte) le mode de reproduction des humains est tel que Mower disposait de plusieurs semaines, de plusieurs mois.

À cette pensée, il se rasséréna, pour se rembrunir aussitôt. Il oubliait Dalvant ! Ce dernier n'avait pas pris position nettement, mais s'il tentait de s'opposer à la seule solution valable ?

Non. Mower secouait la tête. Un pavillon de bois, un réservoir contenant de l'essence, Léonox et la Géraldi sans défiance, Dalvant absent… Jamais il ne retrouverait une occasion aussi favorable.

C'était tout de suite qu'il fallait agir. Tout de suite.

Mais… Autre chose encore ! Mettre le feu au pavillon ne posait aucun problème. L'ennui, c'est que très certainement les condamnés en sortiraient aussitôt avant d'être brûlés vifs, fût-ce en sautant par les fenêtres de l'étage. Quatre mètres, même pas ! Une plaisanterie pour Léonox.

Le problème était là. Griller vivants deux humains sans qu'ils aient la possibilité de fuir les flammes. Il se caressait le menton, Mower. Il avait beau chercher dans ses souvenirs, il ne se voyait pas dans une pareille situation. Toujours, c'avaient été les Humains qui s'étaient brûlés entre eux, il n'avait jamais eu à intervenir pour autre chose que pour réceptionner.

Puis tout à coup il se dit qu'il était bien sot. Les Humains n'acceptent-ils pas tout ce qu'on leur dit à la condition que ça leur semble vraisemblable, même si ça ne l'est pas du tout ? Comme si ce qu'ils nomment « leur raison » était capable de déterminer le VRAI !

Il sourit, Mower. Cela lui advenait quand il était seul. Puis il disparut.

… Il reparut une vingtaine de minutes plus tard. Il tenait à la main un petit flacon qu'il glissa dans sa poche. Sourire aux lèvres encore.

Il hésita. Puis, haussant les épaules, il se dirigea droit vers le pavillon. Marchand l'avait déjà rencontré par hasard sans le reconnaître. Cela signifiait que Léonox avait perdu tout souvenir de Mower. Parfait.

*

*   *

Il lui fallut attendre trois bonnes minutes après avoir toqué à la porte avant que celle-ci s'ouvrît, livrant passage à un Marchand aux sourcils froncés. D'un seul coup d'œil, Mower avait repéré Léona Géraldi, assise au fond de la salle de séjour, un verre à la main.

Mower ne sourit pas. Jamais devant les humains. Mais il se souvint de ce qu'une rapide enquête lui avait appris : la Géraldi, parfois, « forçait un peu sur le scotch ».

— Qu'y a-t-il ? grogna Léonox.

Mower salua de la tête.

— Je vous demande pardon, M. Marchand. Je traversais le bois à bicyclette quand j'ai vu que tous les volets étaient ouverts ici… Une maison isolée, vous comprenez ? J'ai préféré m'assurer que c'était vous.

Léonox barrait le passage.

— Mais… qui êtes-vous ? grogna-t-il. J'ai la vague impression de vous avoir déjà vu… je ne sais où.

— Mower, répondit l'autre. Je suis le clerc du notaire. Vous m'avez vu chez lui quand vous avez acheté ce pavillon.

Puis, aussitôt, s'essuyant le front avec un mouchoir à carreaux :

— Vous pardonnerez mon indiscrétion, n'est-ce pas ? Mais les maisons isolées… J'ai préféré me rendre compte…

Et, avec un soupir :

— Il fait une chaleur à crever ! Je meurs de soif. Mais il y a une fontaine un peu plus loin, et je…

Léonox riait. Pas l'ombre d'un soupçon en lui. Léonox ? Non : ce qui restait de Léonox au pouvoir de la Chose.

— Entrez, Mower, entrez ! Nous n'avons pas de glace, mais j'avais repéré la fontaine en passant, et l'eau y est très fraîche. Une bonne rasade de scotch dedans vous aidera à continuer votre route.

— Croyez-vous ?

— J'en suis sûr !

Et il riait, Léonox, il riait ! Il présenta la Géraldi comme « une amie », Mower s'assit près d'eux. Et il buvait très lentement, à petites gorgées, inventant pour le plaisir de ses hôtes une chronique locale tout à fait imaginaire. Mais si pittoresque que la Géraldi roucoulait de plaisir.

Vint le moment où elle aperçut un merle, perché sur la carrosserie de l'auto.

— Oh ! Viens voir, mon ami…

C'était ça qu'il attendait, Mower. L'infime instant de distraction qui lui permettait, en cinq secondes, de verser dans chaque verre la moitié de la fiole qu'il portait. Sauf le sien, bien entendu ! Oh oui, sauf le sien ! C'est qu'il devait achever sa besogne, Mower, et il n'est pas facile de siphonner l'essence d'un réservoir quand on dort du sommeil des drogués !

Après avoir admiré le merle, la Géraldi et Léonox revinrent s'asseoir… Ces quelques pas devaient les avoir assoiffés, car ils burent longuement.

Alors Mower se leva et prit congé. Et quand il s'en fut, sur le chemin forestier, vers « son vélo » qu'il avait, disait-il, abandonné près de la fontaine, il entendit Léonox (oui, il l'entendit car il avait d'excellentes oreilles, Mower !) qui murmurait :

— Quel étrange bonhomme !

XXII

Quand j'arrivai, tout flambait. Je n'osai même pas m'approcher du brasier avec ma voiture. Ce n'était pas un de ces incendies « intérieurs » si je puis dire, au cours desquels brûlent les parquets, les meubles, la charpente, que sais-je encore ? Alors que les flammes n'apparaissent que par les fenêtres.

Non : tout flambait vous dis-je. Y compris l'extérieur. Je devinai tout de suite que le pavillon était construit en bois. Aucune autre explication.

J'avais commencé à voir la fumée au-dessus des arbres à cinq cents mètres. Mais qu'est-ce que cinq cents mètres dans une telle forêt ? Avant que les secours arrivent, il ne resterait plus qu'un tas de cendres.

Bien sûr, il y avait les deux chasseurs que j'avais rencontrés à deux kilomètres de là, et qui m'avaient dit (oui, oui, je cite !) « Il y a encore quelques merles dans le coin… ». Exactement comme s'ils avaient été chargés de débarrasser la forêt de tous ses merles !

Mais, même s'ils voyaient cette fumée blanche qui s'élevait au-dessus des arbres, combien de temps leur faudrait-il pour comprendre que ce n'était pas un simple feu de broussailles et pour alerter « qui de droit » ? C'est-à-dire les sapeurs pompiers du chef-lieu de canton, à plus de dix kilomètres !…

Je sautai de l'auto, dents serrées. Mower allait me payer ça !

Et tout de suite, je le vis. Il était là, à quelques pas, assis sur une souche. Il regardait l'incendie en nettoyant ses ongles en deuil.

— Vous avez fait vite, Dalvant, remarqua-t-il.

Je criai :

— Salaud ! Ils sont là-dedans, n'est-ce pas ?

Ses sourcils se soulevaient :

— Mais bien sûr ! Je ne vous ai pas caché ce que j'allais faire, n'est-ce pas ?

Je grondai je ne sais quoi, furieux de mon impuissance devant ce drame. Puis je me tus, soudain.

À la droite de Mower, il y avait un baquet plein d'eau. D'où venait cette eau, je ne l'ai jamais su. Peut-être quelqu'un venait-il, de temps à autre, faire le ménage dans le pavillon ?

Je criai à Mower :

— Où sont-ils ? À l'étage, ou au rez-de-chaussée ?

S'il avait répondu « à l'étage », je n'aurais pas bougé. Aucune illusion en moi : l'escalier avait déjà flambé.

Il me répondit, la tête basse, sans cesser de nettoyer ses ongles :

— Au rez-de-chaussée. Mais ne vous faites pas d'illusions, Dalvant. J'ai arrosé d'essence le parquet avant d'y jeter une allumette. Vous ne les sauverez pas.

Il ajouta, flegmatique :

— Je les ai drogués. Ils seront brûlés vifs, mais sans douleur. N'était-ce pas ce que vous désiriez ?

Si fait, c'était ce que je désirais ! Que Léonox et la Géraldi meurent, peu m'importait. Je ne voulais pas qu'ils souffrent, voilà tout. Et Mower ne bluffait pas : il les avait drogués.

Pourtant, pourtant, je courus vers ma voiture, je m'emparai d'une couverture de laine posée sur les sièges arrière. J'emporte toujours une couverture, car il advient que je dorme dans l'auto, sur les sièges-couchette. Et elle était en laine, pas en synthétique, dieu merci !

Je revins vers le baquet, je trempai la couverture dans l'eau, puis je m'enroulai dedans, tête soigneusement recouverte…

— Qu'est-ce que vous allez faire, Dalvant ? Vous êtes fou !

Mower était près de moi, et il avait perdu toute impassibilité ! Ses yeux lançaient des éclairs. Il happa un coin de la couverture et se mit à tirer…

Je me débarrassai de lui d'un furieux coup de poing. Il n'était pas de taille à résister, sous sa forme humaine ! Pauvre petit vieux ! Il bascula en arrière et s'écroula, assis dans le baquet…

Je me mis à courir vers le pavillon. Avant de l'atteindre, je me retournai. Mower, ruisselant, s'était assis sur le bord du baquet, et riait. Oui, je vous le jure, il riait. Et je ne compris pas ! Pourtant… C'était la première fois que je le voyais rire, et il devait avoir de bonnes raisons pour ça !

Pas même besoin de défoncer la porte : il n'y avait plus de porte. Plus de plancher non plus. Mes pieds passaient au travers des lames calcinées, et mes souliers commençaient à brûler.

Deux pas… Déjà à demi-asphyxié par la fumée qui puait la résine, j'aperçus par hasard, à ma droite, un corps allongé sur les débris métalliques d'un canapé-lit. Je le saisis à bras le corps et je l'emportai dehors. C'était la Géraldi. Je n'avais pas vu Léonox. Sans doute son cadavre racorni gisait-il dans quelque coin.

Il était grand temps que je sorte : j'étouffais. J'étendis la Géraldi à même le sol, j'éteignis en quelques coups du plat de la main le bas de mon pantalon qui commençait à flamber, puis je m'agenouillai…

C'est alors seulement que je compris pourquoi Mower avait ri. Inutile d'écouter si le cœur de la Géraldi battait encore. Même si on avait pu la sauver, je n'aurais rien tenté pour cela. Imaginez-vous quelle eût été l'existence d'une telle femme, avec un visage carbonisé, presque certainement aveugle, et le corps horriblement brûlé ?

Je me dépouillai de ma couverture et je me relevai.

— Hé, hé ! fit Mower, derrière moi.

Je ne me retournai même pas.

— Vous les avez réceptionnés, n'est-ce pas ? grondai-je.

— Non, oh non !

— Mais alors…

Il dit doucement, sans colère malgré le traitement que je venais de lui infliger :

— Vous serez toujours le même, Dalvant. Vous ne parvenez pas à admettre les faits, pourtant si simples. Il y a beau temps que j'ai réceptionné Marchand et Léona Géraldi. Je vous l'ai déjà confié. Quant à ces deux-là…

Le toit du pavillon s'écroula dans une gerbe d'étincelles, nous contraignant à reculer jusqu'aux deux autos.

— Quant à ces deux-là, reprit Mower, je n'ai pas le droit de les réceptionner, et vous le savez bien. Pas plus Léonox que Lisa.

— Mais… la Chose ? murmurai-je. La Force inconnue ?

— Tout ce que je peux vous dire, c'est que Léonox et Lisa sont désormais disponibles, et non plus une part d'eux-mêmes. D'où je conclus que l'œuvre purificatrice du Feu a été accomplie, et que la Force a été détruite. N'est-ce pas votre avis ?

— Si fait, si fait !

— Au revoir, Dalvant.

— Au revoir, Mower.

Il s'éloignait. Sauf nécessité absolue, il préférait ne se dématérialiser que dans la solitude.

Je regardai le cadavre à demi-calciné de la Géraldi. Puis j'allai lentement vers ma voiture. Déjà j'imaginais ce que j'allais raconter aux autorités : double suicide, bien sûr. Pour moi, j'étais tiré d'affaire : les deux chasseurs auxquels j'avais demandé mon chemin témoigneraient du fait que j'étais loin du pavillon au moment de l'incendie.

Quand je pris le volant, j'eus la brève sensation d'une présence derrière moi. Je crois que je devins tout pâle. Mais je ne me retournai pas. À quoi bon ? Je ne pouvais voir la Chose.

Et d'ailleurs, Mower l'avait affirmé, elle avait été détruite.

Du moins, il le disait…

IMPRIME EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN
7, bd Romain-Rolland – Montrouge – Usine de La Flèche.
ISBN : 2-7024-0580-0

Quatrième de couverture

Les Puissances qui nous dirigent n'ont aucun des sens humains.

Elles ne nous voient ni ne nous entendent, et ne disposent d'aucun moyen pour contrôler nos actes. Elles ont alors créé deux êtres d'apparence humaine par l'intermédiaire desquels elles peuvent agir sur le comportement de l'humanité.

Le Bien et le Mal ? Un chat croque une souris : c'est un bienfait pour celui dont il protége les provisions. C'est un mal irréparable pour la gent souris.

Dans ce roman, il y a un chat et une souris. Mais, derrière le chat, est tapie une Chose indéfinissable qui, tel un gros chien patient, a décidé de le croquer.

Et cette Chose est inconnue des Puissances plus qu'humaines

Le Masque

Fantastique

Les Puissances qui nous dirigent n'ont aucun des sens humains. Elles ne nous voient ni ne nous entendent, et ne disposent d'aucun moyen pour contrôler nos actes. Elles ont alors créé deux êtres d'apparence humaine par l'intermédiaire desquels elles peuvent agir sur le comportement de l'humanité.
Le Bien et le Mal ? Un chat croque une souris : c'est un bienfait pour celui dont il protège les provisions. C'est un mal irréparable pour la gent souris.
Dans ce roman, il y a un chat et une souris. Mais, derrière le chat, est tapie une Chose indéfinissable qui, tel un gros chien patient, a décidé de le croquer.
Et cette Chose est inconnue des Puissances plus qu'humaines...

Atelier Pascal Vercken

H 52 6512/9 — Dépôt légal — Impr 1451-5 — Edit 8355 — 1er trim 1977